



SUITE
DE L'HISTOIRE
DE L'INCOMPARABLE
DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

TOME TROISIEME.

SUITE
NOUVELLE ET VERITABLE
DE L'HISTOIRE
ET DES AVANTURES
DE
L'INCOMPARABLE
DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

Traduite d'un Manuſcrit Eſpagnol de Cid - Hamet Benengely ſon véritable Hiſtorien.



TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez DAVID, Pere, Quai des Auguſtins, à la Providence & au Roi David.

M. DCC. XLI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.
du Tome Troisiéme.

CES derniers Volumes ont plus coûté de peines à donner au Public, que tout ce qu'on a vû jusques ici de l'Histoire de Don Quichotte. La raison est, que ce ne sont que des Fragmens (comme on l'a dit dans l'Avertissement qui est à la fin du second Volume de cette nouvelle Suite) qu'il a falu placer le mieux qu'il a été possible dans ce qui nous restoit de l'Histoire de notre Heros. On ne voudroit pas répondre que ces Fragmens soient dans le même ordre qu'ils auroient dû être, s'ils avoient été connus de l'Historien dans le tems qu'il a fait imprimer les deux premieres Parties de l'Histoire de Don Quichotte; ce sont des faits échapés à sa diligence, &

à celle du Bachelier Carafco ; qu'on n'a fçûs que long-tems après l'impreffion, & qui ne méritent pas moins de voir le jour que tout le refte des Exploits de ce fameux Heros de la Chevalerie errante, puifqu'on les a jugés dignes de la récréation d'un Grand Roi : * car l'on peut dire que les premieres Avantures de Don Quichotte, ne font que des coups d'effai, au lieu que celles de ces derniers Volumes, font des coups de Maître.

On ne doit pas non plus s'imaginer, que le Traducteur de cette Hiftoire fe pique de fuivre mot à mot le Texte original, comme on tâche de le faire dans les autres Traductions : deux chofes interrompent fouvent cette exactitude, & forcent même le Traducteur à

* Philippe III. Roi d'Efpagne.

s'écarter plus qu'il ne voudroit. La premiere, ce sont les Vers, qu'on ne peut rendre en François comme en Espagnol, parce que les expressions & la rime ne se rencontrent pas dans une de ces Langues, comme dans l'autre.

La seconde difficulté, ce sont les mots équivoques, que l'ignorance de Sancho substitue à la place des véritables : car il faut que ces mots, pour être trouvés bons, ayent à peu près la même terminaison & la même quantité, que ceux qu'on devroit dire; il faut aussi que ce soient des mots qui s'entendent, & qui veulent dire quelque chose qui puisse se souffrir avec la suite du discours ; & comme ces mots qui ont quelque ressemblance dans l'Espagnol, n'en ont aucune dans le François, il a falu en substituer d'autres à la place, qui si-

gnifiassent toute autre chose que ceux du Texte original, & cela a souvent obligé le Traducteur de tomber dans des digressions, pour faire venir ces mots à propos dans la suite du discours. De sorte, que pour parler sincerement, on ne doit s'attacher qu'aux faits principaux, & aux caracteres des deux Héros de cette Histoire, que l'on a tâché de conserver, malgré toutes ces difficultés. De sçavoir si l'on a aussi bien réussi qu'on a eu dessein de le faire ; c'est au Lecteur judicieux qu'on s'en rapporte. On a fait ce qu'on a pû, comme plusieurs autres qui ont travaillé sur le même sujet ; & on a cet avantage encore sur eux, que l'on a été conduit par un Original qu'ils n'avoient pas, ce qui se doit entendre de ceux qui ont travaillé de leur génie, pour tâcher d'imiter la vérité de cette Histoire.



SUITE NOUVELLE ET VERITABLE DE L'HISTOIRE ET DES AVANTURES DE L'INCOMPARABLE DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE XLI.

Dans lequel le Bachelier instruit Dulcinée de la situation des amours de Don Phelippe & de Belinde.



PENDANT que Don Quichotte étoit absent de chez lui pour les affaires de sa succession, le Curé & le Bachelier venoient fort souvent

rendre visite à son épouse, & s'entretenoient avec elle de tout ce qu'ils jugeoient à propos qu'elle fît pour calmer sa passion de Chevalerie Errante ; ils lui dirent entr'autres choses, que sa douceur & sa complaisance pour lui la rendroient Maîtresse absoluë de son cœur, comme de tous ses biens, & que le guérissant d'une maladie qu'il avoit contractée par le mauvais usage qu'il avoit fait de la lecture des livres de Chevalerie (dont une femme aimée, comme elle l'étoit, seroit le meilleur Medecin) elle en feroit un des plus honnêtes hommes de toute l'Espagne, & capable des plus grands emplois de l'Etat, si son mérite étoit connu. Dulcinée leur répondit qu'elle avoit le plus grand interêt à la guérison de l'esprit de son mari, & qu'ainsi ils devoient être bien persuadés qu'elle ne négligeroit rien pour y réüssir ; qu'elle n'ignoroit ni sa capacité ni toutes ses bonnes qualités, & qu'elle croyoit même en avoir vû des preuves certaines par l'accommodement qu'il avoit fait quelque tems auparavant du different de deux Gentilshommes du voisinage : qu'elle avoit vû un jeune

homme très-bien fait intereſſé dans cette affaire, le venir conſulter, auquel il avoit fait donner de l'employ. Ce fut, dit le Bachelier, dans le tems que le courier m'apporta mes bulles que tout cela ſe paſſa, & peu de tems après Don Phelippe partit pour la Flandre. Il eſt vrai reprit Dulcinée, & je le vis la triſteſſe peinte ſur le viſage, lorſqu'il auroit dû ce ſemble-t-il, marquer de la joye d'avoir obtenu de l'emploï, & ma curioſité m'ayant fait demander à mon mari la cauſe de ſon chagrin, & pourquoi il paroiſſoit s'intereſſer ſi fort dans cette affaire pour ce qui touchoit Don Phelippe, il eut la complaiſance de m'en raconter ſuccintement l'Hiſtoire, mais je ſerois bien aiſe de l'apprendre plus au long s'il étoit poſſible, car il me parla d'une certaine Belinde pour la quelle je m'interreſſe beaucoup, qui me parut l'heroïne de cette Hiſtoire, & je me ferois un vrai plaiſir de la connoître.

Si cela vous fait plaiſir lui dit le Bachelier, il eſt aiſé de vous ſatisfaire, puiſque perſonne ne ſçait mieux que moi toutes les particularités de cette Hiſtoire, & les moyens dont notre

Heros s'eſt ſervi pour faire intervenir Don Phelippe dans une cauſe, où il ne paroiſſoit avoir aucune part ; & vous jugerez par-là que hors les choſes qui ont quelque relation à ſa Chevalerie Errante, où ſon jugement ſe broüille, & ſe laiſſe emporter à l'illuſion, il eſt capable des affaires les plus ſérieuſes. Monſieur le Bachelier, interrompit Dulcinée, ſatiſfaites moi donc tout preſentement, car comme vous le ſçavez, les femmes ſont promtes, & je meurs d'envie de connoître toutes ces perſonnes là, & vous ne voudriez pas que mon fruit en fut marqué. A Dieu ne plaiſe, repartit le Bachelier en riant, puiſqu'il eſt en mon pouvoir de vous ſatisfaire, vous n'avez qu'à me donner toute votre attention, & l'Hiſtoire vous fera plaiſir à entendre.

Dulcinée pour être moins interrompuë conduiſit le Curé & le Bachelier dans le jardin, & s'étant tous aſſis ſous un petit couvert, formé par une treille, le Bachelier reprenant l'Hiſtoire dès ſon commencement, lui raconta tout ce qu'il avoit dit en allant à Madrid, à Baſile & à Quitterie, ainſi

qu'on l'a pû voir dans le onziéme Chapitre des deux premiers Volumes de cette Hiſtoire, & pourſuivant ce qui s'étoit paſſé pendant leur voyage, & depuis leur retour, il lui dit: Don Phelippe ſortit donc de chez Belinde fort conſterné de l'ordre cruel qu'elle venoit de lui donner de ne la voir qu'une fois le mois, & refléchiſſant ſur les raiſons qu'elle pouvoit avoir, il n'en trouvoit point de vraye-ſemblable que celle de l'infidelité. Les honneurs (ſe diſoit-il à lui-même) changent les mœurs, l'ambition du cœur humain eſt inſatiable; plus nous avons, & plus nous voulons avoir; lorſque Belinde me donna ſa foi, ſa condition étoit mediocre, ce qu'elle pouvoit eſperer de bien plus que moi, ne mettoit pas une grande inegalité entre nous; mais aujourd'hui qu'elle ſe voit Maîtreſſe d'un gros bien; l'ambition ſe reveille, & lui fait peut-être oublier tous ſes ſermens; peut-être même lui a-t-on déja propoſé quelque parti conſiderable, & l'éclat des grandeurs ébloüit une jeune perſonne qui connoît ſon merite, & qui ſe voit en état de le ſoûtenir; tout ce qu'elle trouvoit en

moi d'engageant, tout ce qui meritoit ſon affection, ne peut être mis en concurrence avec les avantages qu'elle peut tirer d'une alliance illuſtre, il n'y a plus enfin que la délicateſſe de ſa conſcience qui puiſſe parler intérieurement pour moi, car l'amour ſe laiſſe ſéduire par l'ambition, quand il n'eſt que ſon concurrent, & quand on peut encore diſpoſer de ſon cœur, il ne faut pas trop compter ſur les ſermens qu'on a faits lorſqu'on étoit dans une autre ſituation.

Mais de quoi te plains-tu? ô pauvre Don Phelippe, ſe reprenoit-il; de quoi te plains-tu? c'eſt toi qui as donné lieu à tous les malheurs que tu crains, en lui ordonnant d'épouſer le vieux Gentilhomme; mais il ne vit plus, & ſa mort devoit m'annoncer le jour heureux qui devoit combler mes vœux. La raiſon qu'elle m'oppoſe aujourd'hui pour juſtifier ſon injuſte procedé, peut-elle être écoutée? Si mon mari me dit-elle, avoit vécu encore dix ans, n'auroit il pas falu les attendre ſans murmurer? Il eſt vrai, mais j'y étois tout préparé dès que j'ai conſenti à ſon mariage, & puiſque le ſort en

diſpoſe autrement, & ſemble favoriſer mes vœux, pourquoi chercher dans de vains raiſonnemens un pretexte ſpecieux pour éloigner le moment qui devoit me rendre heureux ?

Le pauvre Don Phelippe en agitant ainſi la queſtion de part & d'autre, arriva enfin chez lui rempli de ſes chagrins, l'eſprit embarraſſé des differentes idées qu'il ſe forgeoit ſur les ordres de ſa maîtreſſe, & ne ſçachant quel parti prendre, ou d'obéïr en ſe repoſant ſur la parole qu'elle venoit de lui donner, de lui tenir ſa foi, ou de tacher par ſes importunités de vaincre ſa réſiſtance, ou du moins de penetrer le ſouterrain de ſon cœur. D'un côté, riſquer ſon bonheur ſur la parole d'une femme qui peut avoir ſes raiſons pour l'amuſer, lui parut une confiance outrée, & qui tenoit plus de la paſſion que de la prudence ; d'un autre côté, réſiſter à ſes ordres, en la venant voir malgré qu'elle en eût, étoit lui marquer en même-tems, & peu de reſpect & peu de confiance, & donner lieu à une rupture veritable. Dans ces incertitudes, il prit la réſolution d'aller ſe conſulter à ſon amie qui étoit

témoin de leur engagement, & de ſuivre aveuglement ſon conſeil, quel qu'il pût être; mais ſes peines furent perduës, il aprit avec chagrin qu'elle étoit partie depuis deux jours pour Madrid, pour une affaire preſſante qui demandoit ſa preſence: ce contretems penſa le deſeſperer; cependant il falut ſe réſoudre d'attendre ſon retour, & ſe ſoumettre aux ordres de ſa Maîtreſſe en ne lui rendant qu'une viſite chaque mois pendant un an, & tacher de ſe dédommager du plaiſir qu'il auroit eu de la voir, par celui de lui écrire ſouvent.

Mais un mois, ſe diſoit-il, un mois éloigné de ce qu'on aime; quelle cruauté! les lettres quelques tendres qu'elles ſoient, ne guériſſent pas les craintes que cauſe l'abſence; l'éloignement éteint le ſouvenir, un objet preſent qui nous plaît, & dont la fortune flatte notre ambition, nous fait oublier celui qu'on ne voit plus, & peut-être ne m'éloigne-t'elle, que pour être plus libre de recevoir d'autres impreſſions.

Tandis que Don Phelippe ſe conſommoit par ſon noir chagrin, Belin-.

de n'étoit pas tout-à-fait exempte de peines & d'inquietudes ; son cœur se sentoit souvent partagé entre l'amour & l'ambition, elle étoit sollicitée par de riches partis, qui joignant au bien l'éclat des grandeurs, donnoient de dangereuses atteintes à sa fidelité. Presqu'aussi-tôt qu'on sçut qu'elle étoit venuë, elle reçut plusieurs visites de jeunes Seigneurs de la Cour, qui sans la connoître que par le bruit qui s'étoit répandu de sa beauté, se servoient du pretexte de la chasse pour la venir voir sans affectation.

C'étoit moi, dit le Bachelier, qui sans y penser avoit répandu ce bruit à Madrid, en racontant au Duc l'accommodement que D. Q. avoit fait ; par l'éloge que je lui fis, de la beauté, du mérite, & de la situation presente de la fortune de Belinde, le Duc en parloit à tout le monde, sur le témoignage que je luis en avois rendu comme d'un parti qui pouvoit aspirer à la grandesse : tous ces jeunes Seigneurs de la Cour prévenus, s'étoient faits une si haute idée de sa beauté, que toutes les belles la regardoient déja comme une rivale dangereuse qui alloit

leur enlever tous leurs Amans.

Un jour qu'on en parloit dans une compagnie de distinction, où l'amie de Don Phelippe se trouva, une personne ayant dit qu'elle étoit son amie, & sa voisine; on lui demanda si tout ce qu'on disoit d'elle étoit véritable, & s'il n'y avoit pas un peu d'éxageration: je suis son amie, répondit cette Dame, & peut-être que mon témoignage sera suspect de flaterie; cependant ma sincerité veut que je rende justice au mérite de Belinde, & l'on en croira ce qu'on voudra. On ne peut rien voir, dit-elle, de plus regulier que tous les traits de son visage, & s'il n'y en a point qui n'ait en particulier quelque charme; ses yeux bleus & fendus sont pleins d'une douce langueur; sa bouche est façonnée de mille agrémens; son nez est bien fait; son teint est de lis & de roses; & toutes les parties de son visage sont autant de concurrens qui se disputent à l'envie la conquête des Cœurs; sa taille est des plus fines; sont port majestueux; sa gorge quoique naissante (car elle n'a que quinze ans) ne laisse pas d'éxciter des désirs; le son de sa voix a quelque

chose de divin, & tout ce qu'on suppose enfin de beauté à la Déesse de l'Amour, se trouve dans Belinde, mais les vices de cette impudique Déesse ne s'y trouvent pas ; on ne peut rencontrer dans le même sujet tant de beautés & tant de vertus, sans le regarder comme un chef-d'œuvre de la nature.

Cet éloge fait par une personne qui paroissoit sincere donna une nouvelle émulation à tous ceux qui avoient déja entendu parler de Belinde ; un jeune homme entr'autres, fils du Connetable de Castille qui se trouva dans cette compagnie, demanda à cette Dame, si Belinde aussi aimable qu'elle venoit de la dépeindre avoit bien des Amans. Si vous appellez des Amans, lui répondit la Dame, tous les hommes qui lui rendent visite, elle en a beaucoup assurément, car tout le monde se plaît à la voir, & à joüir du plaisir de sa conversation qui est enjoüée & spirituelle ; mais si vous prétendez parler de ceux qui la recherchent pour le mariage, je n'en sçache qu'un qui l'aimoit avant qu'elle eût épousé le vieux Gentilhomme, dont elle est veuve : celui dont je parle est un Gentil-

homme de mes voiſins qui a tout le mérite imaginable ; bel homme ; bien fait de ſa perſonne ; agréable dans la converſation ; ſérieux lorſqu'il eſt à propos de l'être ; une probité ſolide , & des manieres qui ne démentent point ſa naiſſance : il ne lui manque qu'un peu plus de bien qu'il n'en a pour être jugé digne de Belinde. Belinde qui a l'ame grande , & un cœur genereux l'auroit préferé à tous les hommes du monde , ſi ſon pere y avoit voulu conſentir ; ſon infortune ayant fait obſtacle à leur union , il a le premier conſenti à ſon mariage avec un vieux Gentilhomme fort riche, dans l'eſperance que devenant bien-tôt veuve & en état de diſpoſer de ſa perſonne , & de réparer ce qui manque en lui du côté de la fortune , elle pût avoir la gloire de le rendre heureux de toutes les façons ; & j'ai tout lieu de croire qu'elle n'en écoutera point d'autre que lui , & qu'elle l'épouſera dès que la bienſeance le lui permettra.

Quoi , vous croyez , Madame , lui répondit le jeune Seigneur , que Belinde , telle que vous venez de nous la dépeindre , & preſentement en poſſeſ-

fion d'un bien confiderable, époufera un homme fans bien, & qui ne lui donnera aucun rang, lorfqu'elle peut afpirer à la grandeffe ? je rabattrois beaucoup de fon mérite, fi elle pouvoit s'oublier jufqu'à ce point là. Je ne crois pas, Monfieur, repartit la Dame, que ce foit s'oublier, quand on ne fe méfalie pas, & quand le mérite, & la naiffance fe trouvent dans un homme qu'on aime : je crois au contraire qu'il n'appartient qu'à une ame fervile de ne faire attention qu'à la fortune lorfqu'on eft en état d'y fupléer ; c'eft un acte de generofité ; c'eft le caractere d'un cœur magnanime ; c'eft être fidele à fa parole, puifqu'il n'a confenti à fon mariage que fous cette condition ; c'eft enfin s'acquiter de fon devoir quand il y a un engagement, & je rabatrois moi-même beaucoup de fa vertu, fi elle étoit capable de tromper l'atente d'un honnête homme à qui elle a engagé fa foi.

Sur ce pied la reprit (ce jeune homme) il feroit inutile de la rechercher, à moins que d'être affez riche, & en même tems affez vieux pour qu'elle pût efperer d'être encore bien-tôt

veuve une ſeconde fois, & par ce moyen augmenter encore la fortune de ſont Amant. Quand tout ce que vous ſuppoſez là, repartit la Dame, arriveroit, cela ne feroit que rehauſſer encore la vertu de Belinde, puiſqu'il eſt du propre d'une ame genereuſe, d'élever le merite qui ſouvent eſt enſeveli dans l'obſcurité d'une fortune mediocre. Cela eſt fort bon repartit le jeune Seigneur, mais il n'eſt guere naturel d'oublier ce qu'on ſe doit à ſoi-même pour ſonger aux autres, & je croi qu'il ſeroit plus glorieux à Belinde, de profiter des moyens qu'elle a de ſe donner un rang dans le monde, qui paſſera à ſa poſterité, que de s'entêter de faire la fortune d'un homme, qui loin de l'élever, la réduira elle-même à un état des plus médiocres; & on aura lieu de l'accuſer de foibleſſe, & d'avoir peu de cœur, bien loin de l'en eſtimer davantage; les ſcrupules dont elle tâchera de juſtifier ſa conduite, ne paroîtront qu'un pretexte ſpécieux pour parer les déhors, & cacher ſa foibleſſe aux yeux de ceux qui n'auront aucun interêt d'en pénétrer la veritable cauſe.

Tandis qu'on s'entretenoit à Madrid de la beauté, & du mérite de Belinde; Don Phelippe comptoit en soupirant les jours de son exil, il étoit informé de toutes les visites qu'on lui rendoit, & tâchoit par ses amis, & par lui-même, de découvrir parmi la foule de ses Adorateurs, quelqu'Amant plus favorisé que lui, mais il n'eut pas lieu de se plaindre, si ce n'est qu'on le traitoit comme les autres. Belinde gardoit une égalité pour tout le monde qui dissipoit tous les soupçons & tous les préjugés; enfin à force de compter les jours, le jour heureux arriva, où il pouvoit voir sa Maitresse, il monta à cheval qu'on ne voyoit qu'à peine à se conduire, résolu de s'expliquer avec elle, s'il pouvoit l'attirer dans quelque lieu écarté, afin de lui parler en particulier; mais Belinde qui avoit ses raisons pour éviter ce tête à tête avec lui, prit aussi des mesures pour détourner toutes les occasions dont il auroit pû profiter.

Elle le reçût cependant fort bien, elle lui fit connoître peut-être malgré elle, ce qu'elle sentoit toujours pour lui, mais le plaisir qu'il ressentit en ce

moment, fut traversé par le chagrin de voir qu'elle en usoit à peu près de même envers tous les autres; & il y avoit même des personnes qui sçavoient son ancienne affection pour D. Phelippe, qui furent surprises de son égalité de conduite, & qui crurent qu'il y avoit du changement: mais Belinde s'étant aperçûë de ce qu'elles pensoient en secret, leur dit qu'elle étoit toujours la même à son égard, & qu'on pouvoit assez aisément deviner les raisons qu'elle avoit d'en user ainsi, mais qu'elle ne répondroit pas cependant que D. Phelippe ne l'obligeât de changer, par le peu de confiance qu'il avoit en sa parole.

Don Phelippe qui avoit entendu ces dernieres paroles de Belinde, qui tout exprès les avoit dites assez haut en le regardant, voulut se justifier, mais elle lui imposa d'abord silence, & lui dit, que sa soumission à obéir à ses ordres la persuaderoit mieux que tout ce qu'il pourroit dire.

Comme il alloit répondre, un Domestique entra fort à propos pour dire à Belinde que son pere arrivoit accompagné de deux Cavaliers; elle se leva aussi-

aussi-tôt pour aller au-devant de lui, & Don Phelippe voulant profiter de ce moment, pour lui demander encore le terme qu'elle prenoit pour l'execution de sa parole, se leva comme elle, & lui donna la main en lui parlant; mais elle feignit de ne le pas entendre, & parlant à son pere qui montoit le degré, Don Phelippe fut obligé de se taire.

Le Pere de Belinde étant monté le premier, lui présenta les deux jeunes Seigneurs qui l'avoient accompagné, dont l'un étoit le fils du Connetable de Castille, & la pria de trouver bon qu'ils la vinssent voir en qualité d'amis, qui avoient conçû pour elle beaucoup d'estime sur le recit qu'on faisoit en Cour, de son merite. Belinde répondit qu'elle s'estimoit bien heureuse qu'on parlât d'elle en Cour, & plus heureuse encore de ce qu'on lui demandoit comme une grace ce qu'elle même auroit dû demander, si la bienseance de son Sexe l'eût permise; mais qu'elle avoit lieu de craindre que ces Messieurs ne changeassent bien-tôt de sentiment en la voyant, parce qu'ils se seroient peut-être fait une trop bel-

le idée de ſon merite. Les deux Seigneurs répondirent à ce compliment d'une maniere tout-à-fait galante, & ſpirituelle, & il y en eut un qui faiſant une exclamation lui dit. Ah! Madame, tout ce que la renommée publie de vous, eſt infiniment au deſſous de ce que nous voyons;nous prendrons ſoin deſormais de faire votre éloge & nous vous rendrons toute la juſtice que vous méritez.

En parlant ainſi, on rentra dans l'appartement, & après quelques momens de converſation indifferente, on paſſa dans le jardin, tandis qu'on préparoit la collation. Don Phelippe eut tout lieu de croire que c'étoient deux Amans qu'on venoit propoſer à Belinde, & il enrageoit en ſecret de voir, que ſans le maltraiter, on faiſoit peu d'attention à lui.

Le bruit que faiſoit à Madrid la beauté de Belinde, ayant donné (comme je l'ai déja dit) la curioſité à pluſieurs jeunes Seigneurs de la voir, & même d'en faire l'objet de leurs vœux, ceux dont nous parlons ici, amis intimes, furent des plus ardens à ſe ſatisfaire; leurs Peres qui étoient Grands

d'Espagne, sur le recit que le Duc leur avoit fait de Belinde ne s'opposerent pas au choix que leurs Fils avoient dessein de faire, quoiqu'il y eut encore une grande inégalité dans leur fortune; de sorte qu'étant convenus ensemble, supposé que Belinde leur plût également, de n'être point jaloux l'un de l'autre, mais de se soumettre au choix qu'elle feroit sans murmurer, ni cesser d'être amis. Ils partirent de Madrid avec peu de suite, & ne croyant pas pouvoir mieux s'adresser qu'à son Pere, pour les presenter, ils furent d'abord chez lui, & lui dirent le dessein de leur voyage, & leur accord. Nous venons offrir, lui dit le Fils du Connetable, notre cœur à Belinde, & cinquante mille écus de rente présentement, & l'esperance de la grandesse qui est annexée à notre famille, avec un bien infiniment plus considerable quand nous succederons à nos Peres, si par votre moyen nous pouvons obtenir son affection.

Le Pere ébloüi par une fortune, & un rang qui pouvoient l'élever lui-même, les reçut avec tout le respect, & l'empressement possible, & sans per-

dre de tems monta à cheval pour les conduire chez sa fille, & comme on se promenoit dans une allée couverte du jardin, on trouva le moyen de la séparer du reste de la compagnie, pour lui dire le véritable sujet de cette visite, ce fut le Pere qui prit la parole. Ma fille, lui dit-il, Messieurs, viennent exprès de Madrid pour un dessein serieux, si vous avez le bonheur de leur plaire, il s'agit de devenir un jour Grande d'Espagne, par le choix que vous pouvez faire de l'un des deux pour votre époux; & c'est dans cette vûë que je vous prie de les recevoir, jusqu'à ce que votre cœur se déclare en faveur de l'un ou de l'autre; faites là-dessus vos réflexions; je sçais que vous pouvez apresent disposer de vous, & c'est là toute ma crainte.

Après cette petite digression secrette, on fut rejoindre la compagnie qui attendoit au bout de l'allée, & l'on s'entretint ensuite de choses tout-à-fait éloignées du véritable motif de cette visite, jusqu'à ce qu'on vint avertir que la collation étoit servie.

Don Phelippe qui observoit tout avec un soin inquiet, & des yeux ja-

loux, auroit volontiers gardé le silence pour s'entretenir de son chagrin, mais il se fit violence, afin que sa stupidité apparente ne donnât pas occasion de le mépriser; il parla peu cependant, parce qu'il vit qu'on donnoit par respect toute l'attention à ce que ces jeunes Seigneurs disoient, il sçut profiter adroitement des petites intervalles, où l'on ne parloit point, & ce qu'il dit fut si à propos, & si spirituel que sans être connu de ces jeunes Seigneurs, il mérita toute leur estime, aussi-bien que du reste de la compagnie; tout insensible qu'il parut pour lors aux éloges qu'on faisoit de son mérite; ils ne laisserent pas de lui être agréables, par rapport à sa Maîtresse qui n'y paroissoit pas tout-à-fait indifferente, quoique par politique elle gardât beaucoup de retenuë, & toujours la même severité, & quoiqu'elle lui eût glissé un billet dans la main pour l'assurer de la perseverance de son amour; il crut que tout cela ne tendoit qu'à l'amuser, & tenoit plus d'un reste de bienséance que de la sincerité du cœur : enfin ne voulant pas rester plus long-tems dans une incerti-

tude qui le dévoroit, & qui pouvoit faire obstacle à sa fortune, il résolut malgré ses deffenses, de la voir en secret quelque chose qu'il en pût arriver.

Le moyen qui lui parut le plus sûr sans engager personne dans ses intérêts fut celui de monter par-dessus le mur du Parc pendant la nuit, c'est à dire dans quelqu'une de ses belles soirées, où l'on va d'ordinaire respirer la fraîcheur dans les jardins; il sçavoit que Belinde s'y promenoit souvent avec une de ses filles qui étoit sa confidente, & sa résolution étant prise, il ne songea plus qu'à l'executer. Il avoit un Domestique fidele qui lui fit une échelle de corde, & qui s'assura d'un lieu de retraite près du Fief de Belinde; car sa maison en étoit à plus de cinq lieuës, & rien ne faisant plus d'obstacle à son dessein, il profita des beaux jours pour l'executer, résolu de faire expliquer Belinde nettement, & sans fard, sur l'ordre cruel qu'elle lui imposoit, & sur ce qu'il devoit attendre de son amour.

Il escalada plusieurs fois le mur inutilement, mais à la fin sa perseverance

lui fit trouver le moment heureux, il faisoit clair de lune, & comme ce jour-là, Belinde n'avoit pas été fatiguée de visites, elle fut le soir se promener avec Therese Lopa qui étoit sa Confidente. Don Phelippe les voyant venir à lui, se cacha derriere une pallissade afin de les suivre, & d'entendre leur conversation: elles furent dans un bosquet qui étoit au bout de l'allée, où s'étant assises sur le gazon, Don Phelippe qui s'étoit glissé tout proche à la faveur de quelques buissons, entendit Therese qui lui dit: En verité Madame, vous me permettrez de vous dire, apresent que nous en avons la commodité, que vous maltraitez furieusement le pauvre Don Phelippe, pour un homme que vous avez aimé; j'aimerois mieux ce me semble le congedier tout-à-fait, si vous ne songez plus à lui, que de le faire languir, en le traitant avec tant de rigueur. Que veux-tu que je lui dise, lui répondit Belinde en l'état où je suis, je ne veux point être persecutée, & je ne puis éviter ses importunités qu'en l'éloignant de moi: Je lui dirois naturellement que vous croyez être grosse, re-

prit Therese, & qu'ainsi vous ne pouvez lui tenir votre parole que vous ne soyez délivrée, & cela le satisferoit. Et si je ne la suis pas, repartit Belinde, je m'exposerois à de plus grandes importunités, & de plus le bruit de ma grossesse se répandroit, & cela éloigneroit de moi plusieurs personnes qui semblent me rechercher, & particulierement ces deux jeunes Seigneurs dont mon Pere m'a donné la connoissance; & si enfin ma prétenduë grossesse s'évanoüit, ne m'est-il pas plus avantageux que tout le monde ignore une chose qui n'aura peut-être pas de suite, que de répandre un faux bruit qui me peut faire du tort ? Comment, Madame, s'écria Therese, vous voudriez donc manquer de foi à Don Phelippe; Je ne dis pas cela, reprit Belinde, mais veux-tu m'ôter le plaisir de me voir rechercher par des gens de la premiere qualité : Crois-tu en bonne foi que de voir venir exprès de Madrid des Fils de Grands d'Espagne, pour m'offrir leur cœur, ne flatte pas un peu le mien ? Va, va Don Phelippe m'en estimera encore d'avantage, quand il verra le sacrifice que je fais

pour

pour l'amour de lui. Et s'il est lui-même, reprit Therese, la Victime de ce sacrifice ! Quoi, interrompit Belinde, tu crois que j'écoute serieusement toutes les propositions de mariage qu'on me fait ? Je ne le crois que trop, repartit Therese, & c'est ce qui me fait craindre pour lui ; car dès qu'on écoute, on est à demi vaincuë. On se trompe là-dessus, lui dit Belinde, mon dessein n'est que de me divertir, & de couler ainsi le tems que la bienseance veut que je donne à la mémoire de mon époux : quand je m'engageai avec Don Phelippe, ma fortune étoit des plus mediocres, & je n'avois encore vû que lui d'homme qui pût mériter mon affection ; je veux voir aujourd'hui si mon cœur, au milieu des grandeurs qu'on lui propose, sera toujours le même pour lui, & si l'ambition ne disputera pas sa conquête contre l'Amour. Et si cela est, lui dit Therese, que deviendront tous vos sermens ? tromperez-vous ainsi l'attente d'un homme à qui vous avez donné votre foi ? Si les devoirs de la religion doivent avoir le premier rang dans toutes nos actions, vous devriez, ce me sem-

ble, fermer les oreilles aux propositions ébloüissantes que l'on vous fait, & les regarder comme de veritables tentations que vous devez éloigner de vous. Au fond, Madame, qu'est-ce qui vous attire tous ces Amans? c'est votre jeunesse, & votre beauté; tout cela passe & ne servira peut-être un jour qu'à vous rendre plus malheureuse. Tu me parles, lui dit Belinde, d'un serieux de Caton, quand je te dis que je veux rire: & dis-moi, ma Mie, n'est-ce pas aussi ma beauté qui m'a attiré l'affection de Don Phelippe? & si j'ai un jour à être méprisée d'un époux, ne vaut-il pas mieux que ce soit d'un homme qui m'aura donné un rang dans le monde, qu'il ne lui sera plus possible de m'ôter, que de celui en faveur de qui il faut que je m'abaisse pour l'épouser? l'honneur & le rang me resteront toujours, & j'aurai peut-être le plaisir de voir un jour mes enfans remplir les premieres dignités de l'Etat. Cela est vrai, Madame, répondit Therese, mais encore une fois, votre foi, vos sermens, que deviendront-ils? Tu es folle, reprit brusquement Belinde, avec tes sermens; j'étois une

jeune tête sans jugement, qui me laissai persuader par une Amie qui étoit dans les interêts de Don Phelippe, & je me mocquerois bien de tout cela, s'il m'étoit possible de disposer de mon cœur. Ah ! Madame, interrompit Therese, vous tenez donc encore un peu au pauvre Don Phelippe par l'endroit sensible ? Oüy, je te l'avouë, lui répondit Belinde, je te l'avouë, & je sens bien que quelque violence que je me fasse, je ne pourrai jamais me déclarer pour un autre que lui : laisse-moi donc du moins écouter tout le monde, & flatter tous ces Adorateurs de quelque esperance qui n'aura aucun effet. Cela est fort bien dit, Madame, lui dit Therese, pourvû que vous soyez toujours maîtresse de disposer de vous à vôtre gré ; mais il est à craindre qu'en voulant faire un sacrifice trop grand en faveur de Don Phelippe par la préference que vous lui donnerez, vous ne vous laissiez tomber dans le feu, sans pouvoir vous en retirer. Va, va, interrompit Belinde, laisse-moi en repos, & ne me parle plus de cela.

Don Phelippe ayant entendu toute

cette conversation, ne jugea pas à propos de se faire voir ; la grossesse de Belinde étant veritable, éloignoit necessairement la consommation de leur mariage d'un an, & cela seul pouvoit être le motif du terme qu'elle exigeoit de lui ; elle paroissoit toujours l'aimer, & quoi qu'il eût à craindre que l'ambition l'aveuglât en faveur de quelqu'un des partis qui la recherchoient ; il fallut cependant se faire une raison, & suspendre son jugement, jusqu'à ce qu'il eût un sujet évident de se plaindre.

Les choses étoient, Madame, dans cette situation, continua le Bachelier à Dulcinée, lorsque D. Q. revint triomphant avec vous. L'Histoire qu'on avoit imprimée de ses exploits parloit de la beauté, & des autres perfections de son incomparable Dulcinée comme d'un miracle de nature, & le bruit de son retour s'étant aussi-tôt répandu, tous ses amis surpris & curieux d'entendre parler d'une veritable Dulcinée, que tout le monde jusques-là croyoit un vain fantôme forgé dans l'imagination de D. Q. vinrent comme vous le sçavez lui rendre visite. On

le felicita sur son bonheur en vous considerant : Vous sçavez, Madame, combien on vous fit de complimens sur votre beauté, les uns la mirent en concurrence avec celle de Belinde, & il y en eut qui porterent vos éloges infiniment au-dessus; il en vint plusieurs le jour de vos nôces que la curiosité toute seule y attiroit, afin de juger par eux-mêmes de la préference que quelques-uns vous donnoient sur elle, & presque tout le monde vous donna ses suffrages. Ah! pour cela interrompit Dulcinée, c'est porter la flatterie un peu trop loin, Monsieur le Bachelier; tout ce que vous venez de me dire de Belinde est veritable; je vous prie d'épargner un peu ma modestie : Hé bien, Madame, reprit le Bachelier, je vous obéïs, & je reprens la suite de ce qui arriva dans ce temps-là, où Don Phelippe, & Belinde ont quelque part.

Vous sçavez donc, Madame, que peu de jours après votre mariage le Courier du Roi arriva de Madrid pour m'aporter les Bulles de mon Benefice, Don Quichotte à votre sujet le retint deux ou trois jours, afin qu'il eût le plaisir de vous voir à loisir, & rendre

témoignage au Roi de votre mérite ; & de votre beauté, à dessein d'éclipser par-là l'idée qu'on avoit en Cour de celle de Belinde, qu'il devoit voir aussi, parce qu'il avoit des lettres des deux jeunes Seigneurs à lui rendre. Vous pouvez aussi vous souvenir qu'un jour qu'on l'entretenoit en votre présence des amours de Don Phelippe, & de Belinde ; Don Phelippe lui-même arriva pour complimenter comme les autres Don Quichotte sur son heureux retour ; mais peut-être encore plûtôt pour satisfaire sa curiosité à votre sujet, comme interressé dans les loüanges qu'on publioit de vous de tous côtés, & sur-tout de votre beauté comparée à celle de sa Maîtresse. Après les complimens qu'il crut être obligé de faire à Don Quichotte & à vous, il lui dit, s'il vous en souvient, Madame, qu'il venoit le prier comme Arbitre du Procès des deux Gentilshommes, de faire tenir à Belinde la parole qu'elle lui avoit donnée avant son départ, puisqu'il n'avoit consenti à son mariage avec le vieux Gentilhomme, que sous cette condition de l'épouser dès qu'elle seroit Veuve. Il

dit à Don Quichotte qu'il comptoit beaucoup ſur ſa protection auprés de Belinde, puiſqu'elle lui étoit redevable de ſa fortune par l'accommodement qu'il avoit fait ; je l'irai voir lui répondit votre mari, & je ferai ce qu'il me ſera poſſible pour vous rendre heureux, mais il n'eſt pas ſûr que toutes mes raiſons prévalent ſur celles qu'elle pourroit avoir à préſent, de ne les pas écouter : Belinde ſe voit en état de prétendre aux plus gros partis du Royaume, & il faut qu'elle faſſe votre fortune ; n'eſt-ce pas une choſe honteuſe à un homme de cœur qu'une femme lui donne du pain ; mettez-vous à ſa place, & vous rendez juſtice.

J'entre autant que je le dois dans toutes ces raiſons, lui repondit Don Phelippe, mais Belinde en s'engageant avec moi, ſavoit la ſituation de mes affaires, & elle n'a même conſenti d'épouſer le vieux Gentilhomme qu'en conſideration de ſon bien qui la mettoit en état de reparer ce qui manquoit en moi du côté de la fortune. J'avouë, lui dit Don Quichotte, que ſi Belinde écoute le devoir plûtôt que l'ambition, elle eſt dans un engagement

d'honneur & de conſcience de vous épouſer, & ce ſera auſſi ce que je lui repreſenterai; mais ſi l'ambition s'empare de ſon cœur, ébloüie de l'éclat des grandeurs qui flatte aſſez naturellement une jeune perſonne faite comme elle; je crains que les motifs de conſcience ne ſoient plus écoutés: dans cette incertitude, ce que je voudrois que vous fiſſiez pour tâcher de la mériter, ce ſeroit d'avoir de l'emploi qui vous donnât un petit relief; car quand elle ne ſeroit retenuë que par la crainte des reproches qu'on lui pourroit faire, il ſemble que vous n'auriez pas encore lieu de vous plaindre; & puiſque Monſieur le Courrier ſe trouve ici tout à propos, je vais écrire en Cour en votre faveur, & tâcherai d'obtenir du Roi par le moyen de mes amis quelque choſe pour vous; cela réüſſiſſant, comme je l'eſpere, avancera plus vos affaires auprès de Belinde, que tout ce que je pourrai lui dire; je ne laiſſerai pas poutant de lui parler.

Le Courrier s'étant acquité de ſes commiſſions, retourna, comme vous le ſçavez, Madame, à Madrid, chargé de lettres de Belinde pour les deux

jeunes Seigneurs, & l'on dit que pour leur marquer une égalité de ſentimens & de reſpects, elle leur écrivit la même choſe ſans qu'il y eût un mot de changé, qu'on pût expliquer en faveur de l'un au préjudice de l'autre. Don Quichotte votre époux l'avoit auſſi chargé d'une lettre pour le Duc, où vous aviez beaucoup de part : il le prioit entr'autres choſes de repreſenter au Roi que ſon inclination naturelle le portant au métier de la guerre, il ſupplioit Sa Majeſté de lui donner de l'emploi contre ſes ennemis, & de faire accepter par ſon Conſeil les conſtitutions qu'il lui envoyoit pour le rétabliſſement de l'Ordre de la Chevalerie errante ; enfin il le prioit de dire au Roi de ſa part, que s'il oſoit importuner Sa Majeſté pour un autre ſujet que lui, il la ſupplioit de donner de l'emploi à un jeune Gentilhomme de ſes voiſins & de ſes amis qui avoit toutes les qualités qu'on peut deſirer dans un bon Officier.

Le Duc ayant fait voir au Roi la lettre de Don Quichotte, comme on l'a ſçû depuis, Sa Majeſté le renvoya chez un Grand, qui étoit Miniſtre de la

Guerre pour conferer avec lui, sur ce qu'on pouvoit faire pour Don Quichotte & pour Don Phelippe:ce Grand se trouva être le Pere de l'un des deux jeunes Seigneurs Amans de Belinde; le jeune homme qui se trouva present, s'interressa le premier pour Don Phelippe; il l'avoit vû chez Belinde, & il sçavoit qu'il l'aimoit, & qu'il en étoit aimé; car le Pere de Belinde leur avoit tout appris: il jugea de-là que l'affection qu'elle avoit pour lui, pouvant traverser son bonheur, il étoit de son interêt de l'éloigner d'elle, en sollicitant son Pere de lui donner de l'emploi; de sorte que le Ministre sollicité par le Duc, & par son Fils, accorda une compagnie d'Infanterie à Don Phelippe, & on lui en fit aussi-tôt expedier laCommission avec ordre d'aller joindre le Regiment en Flandres dès qu'il l'auroit reçûë; le Courrier revint chargé de ses dépesches pour Don Phelippe & pour Don Quichotte. Le Duc eut ordre de lui mander que le Roi ne vouloit pas le séparer si-tôt de son épouse, mais qu'il songeroit à lui, & pour ce qui concernoit les constitutions de son Ordre,qu'on les avoit produites au

Conſeil pour les examiner, & qu'on l'informeroit de ce qu'on auroit jugé là-deſſus.

Don Phelippe ayant donc reçû ſa Commiſſion par Don Quichotte, à qui elle avoit été adreſſée, vint auſſi-tôt ici l'en remercier, & Don Quichotte en l'embraſſant, lui dit, voilà, Monſieur, un petit commencement qui peut vous conduire à votre fin; & pour vous montrer combien je m'interreſſe pour vous, voilà une bourſe de cent écus d'or dont je vous fais préſent, pour vous aider à faire votre voyage; tâchez de donner des preuves des préjugés qu'on a de vous en Cour, ſur le récit que j'ai fait de votre merite, & vous pouvez compter que vous aurez en moi un Protecteur qui agira pour vous en votre abſence, & peut-être que bien-tôt votre fortune changeant de face, Belinde qui vous aime ſera la premiere à vous rechercher. Enfin Don Phelippe comblé des bienfaits de Don Quichotte, & de ſes bons conſeils, ſe diſpoſa à obéïr aux ordres du Roi; mais il voulut avant ſon départ aller voir Belinde, quelque choſe qu'il en pût arriver.

Il n'y avoit que huit ou dix jours qu'il lui avoit rendu sa derniere visite, selon ses ordres, mais sans lui pouvoir parler en particulier : Belinde tenant toujours ferme à ne rien relacher de sa resolution, c'étoit ici une occasion où de rompre tout-à-fait avec elle, ou de la faire expliquer nettement sur ce qu'il devoit esperer d'elle, & pour que la compagnie ne troublât point son dessein, il fut chez elle le matin avant même qu'elle fût levée, afin que rien ne servît de pretexte à son silence. Etant donc arrivé chez Belinde, il dit à un domestique qu'il trouva dans son anti-chambre, de lui aller dire que c'étoit lui qui demandoit à la voir. Belinde à cette nouvelle qui la surprit lui fit faire une réponse assez fiére, qui fut qu'elle le trouvoit bien hardi d'oser la venir voir contre ses ordres à une heure où elle ne voyoit personne, & lui encore moins que qui ce soit ; qu'elle le prioit de se retirer sur le champ s'il ne vouloit devenir son ennemi, & qu'il ne se donnât jamais une pareille licence, sur peine de perdre pour toujours son affection.

Quoique Don Phelippe fût prépa-

té à quelque petite brusquerie, il fut penetré de douleur d'entendre ce fier compliment : cependant il ne laissa pas d'y répondre : Allez, dit-il, au même Domestique, allez dire à Belinde que j'ai toujours respecté ses ordres ; mais que le Roi m'ayant gratifié d'une Compagnie, & m'ayant en même tems envoyé un ordre exprès de partir pour la Flandre, j'ai crû que dans une telle conjoncture, elle voudroit bien me dispenser de la rigueur de ses loix ; & d'autant plus que ce sera peut-être la derniere fois de ma vie que j'aurai l'honneur de la voir.

Le Domestique ayant redit mot pour mot cette réponse à Belinde, elle en fut frappée comme d'un coup de foudre, & ne pouvant se vaincre, & cacher sa foiblesse & ses larmes, elle fit signe seulement qu'on ne fît pas entrer Don Phelippe que cela ne fût passé ; & le pauvre Amant tandis que sa Maîtresse se mouroit, attendoit sa réponse comme un criminel attend sur la selette l'Arrêt de sa mort. Belinde étant enfin revenuë, on le fit entrer, il se jetta à genoux près de son lit, & ne voyant que sa confidente près d'elle, il lui dit

les larmes aux yeux : Madame, je viens prendre congé de vous pour toujours, ma presence ne vous sera plus importune, trop heureux si en m'éloignant de vous, je pouvois vous bannir de mon souvenir & de mon cœur ! Pourquoi me flattiez vous d'une douce esperance, pour me traiter aujourd'hui avec tant de rigueur ; mais je me rends justice, & je ne veux accuser que mon malheur de toutes mes disgraces. Bon, bon, lui dit Belinde en souriant, vous venez m'en imposer avec votre départ précipité pour avoir un pretexte de me voir contre ma volonté. Non, non, Madame, lui répondit Don Phelippe en tirant ses papiers de sa poche ; ne m'accusez pas injustement, j'ai cette obligation à Don Q. & sa generosité a été encore au-delà de ce que j'en attendois ; car après m'avoir envoyé ma Commission, craignant que le défaut d'argent m'empêchât de partir, il m'a fait présent d'une bourse de cent écus d'or. Voilà, lui dit Belinde, une action de Prince, j'en ferai compliment à Don Quichotte quand je le verrai : Mais, dites-moi, Monsieur, qu'ai-je fait qui vous puisse donner si mauvaise opinion

de moi ? est-ce la défenſe que je vous ai faite de me voir trop ſouvent ? & ne pouvez-vous pas juger vous-même des raiſons que j'ai d'en uſer ainſi ? Tout le monde ſçait que vous m'aimez il y a long-temps, & l'on n'ignore pas que mon affection pour vous, a fait obſtacle au premier parti qu'on m'a propoſé. Qu'auroit-on dit, ſi dès les premiers jours de mon veuvage ont vous eût vû venir aſſidument ici ? ne dois-je pas quelque reſpect à la mémoire d'un époux qui fait ma fortune, & me met en état de faire la vôtre ? Faut-il arborer preſque au moment de la mort, l'étendart de l'Amour, au lieu du voile qui doit du moins en apparence marquer ma douleur & ma reconnoiſſance? Et puiſqu'il faut tout vous dire, je croyois être groſſe, & je ne ſuis pas encore bien ſûr de ne l'être pas ; ne ſeroit-ce pas une choſe honteuſe qu'une femme écoûtât des propoſitions de mariage, lorſqu'elle porte en ſon ſein le fruit de l'époux qu'elle vient de perdre ? Ne deviez vous pas vous repoſer ſur ma parole, ſans vous allarmer ſur de vains fantômes, que la crainte a forgés dans votre eſprit ? Ah ! Mada-

me, s'écria Don Phelippe : Sont-ce des phantômes que ces deux jeunes Seigneurs, que Monsieur votre Pere amena ici le jour que j'y étois ? Non, reprit-elle, ce sont des hommes de chair & d'os, à ce que je crois, mais puis-je empêcher mon Pere d'amener ici ses amis pour me voir, & brusquerai-je sans raison des gens de la premiere distinction, parce qu'ils viennent pour me rechercher ? Je ne veux pas me broüiller avec mon Pere, en rebutant les partis qu'il me propose, ou en me déclarant trop ouvertement en votre faveur ; j'écoute tout le monde ; je répons d'une maniere indécise qui n'offense personne ; je ne donne aucune parole qui puisse donner le moindre préjugé de mon infidelité : je suspens une déclaration, parce que j'ai mille raisons d'en user ainsi, & lorsque le moment sera venu, qu'il me sera permis de me déclarer, je sçaurai me ressouvenir de notre engagement, & vous devez compter là-dessus : mais Don Phelippe, lui dit-elle, en lui tendant la main, vous vous éloignez de moi, & ce triste souvenir me sera d'autant plus sensible, que la

douleu

douleur qu'il me causera à tous les momens du jour, sera resserrée dans mon cœur sans oser la faire paroître à qui que ce soit, si ce n'est à Therese qui sçait combien vous m'êtes cher. Cependant je crois que deux ou trois campagnes ne vous rendront que plus honnête homme, & feront connoître votre mérite; c'est cette consideration seule qui pourra calmer mes ennuis pendant votre absence, pourvû que je sçache que vous vivez pour Belinde; tâchez donc, mon cher, que dans ce peu de tems votre emploi vous conduise à un plus considerable, afin que vous paroissiez plus digne de mon choix, lorsqu'il sera tems de vous rapeller; cet éloignement ne servira qu'à resserrer le nœud intime de notre affection, & nous faire mieux goûter le plaisir de nous unir pour toujours. Nous sommes encore assez jeunes l'un & l'autre pour pouvoir differer quelque tems, puisque je n'ai que quinze ans & demi, & que vous n'en avez que vingt-un; nous entretiendrons entre nous un commerce de lettres qui ne paroîtra point; nous nous y expliquerons sans crainte nos plus tendres senti-

mens ; le papier ſera le ſeul confident de nos penſées, & le dépoſitaire de nos plus ſecrettes penſées, & pourvû que vos injuſtes ſoupçons ne ſubſiſtent plus, & que vous m'aimiez veritablement, le tems de notre éloignement nous paroîtra doux. Ah ! Madame, s'écria Don Phelippe les larmes aux yeux, quelle triſte conſolation ! paſſer deux ou trois ans éloigné de vous ! ſçavoir que des gens du premier Rang vous recherchent ſans en être allarmé, & être aſſez prévenu de mon bonheur, pour ne pas craindre qu'un autre puiſſe profiter de mon abſence, & remporter le prix ! l'indifference cauſeroit plûtôt tous ces effets que l'amour ; car il n'eſt pas naturel d'aimer ſans craindre de perdre ce que l'on aime, principalement lorſqu'on en eſt éloigné.

Ces deux Amans ſe dirent encore mille choſes touchantes ſur leur éloignement ; & après bien des ſoupirs, & bien des larmes verſées de part & d'autre, ils renouvellerent leurs ſermens en préſence de Thereſe qui voulut que cet entretien fût ſcellé d'un tendre baiſer. Don Phelippe la quitta,

ſans pouvoir parler davantage, tant il étoit ſaiſi.

Belinde ne ſe contenta pas encore de tout ce qui venoit de ſe paſſer entr'eux; elle voulut lui donner un témoignage certain de ſa fidelité, qu'il pût emporter avec lui; elle lui écrivit encore une longue lettre, où elle épanchoit toute ſa tendreſſe pour lui. Elle y réïtera ſes ſermens, & ſigna cet article de ſon ſang; elle tâcha encore en continuant d'écrire de l'abondance du cœur, de lui donner une ſecurité d'une fidelité inviolable, & lui proteſta qu'elle ne ſeroit jamais à d'autre qu'à lui; & faiſant enſuite attention ſur le voyage qu'il alloit faire, & le beſoin qu'il pouvoit avoir d'un autre ſecours que celui de ſa plume, elle acompagna ſa lettre d'une bourſe de deux cens ducats, & de ſon portrait enrichi de diamans. Le Domeſtique qui fut chargé de cette commiſſion, arriva chez Don Phelippe preſque auſſitôt que lui. Et il partit dès le lendemain.

Depuis qu'il eſt arrivé en Flandres, Belinde a déja reçu une lettre qui lui apprend que Don Phelippe en arrivant

s'étoit trouvé au Siége d'une Place, & que celui qui commande au Siége, l'ayant nommé pour monter à l'assaut à la tête de sa Compagnie, il s'y étoit comporté avec tant de bravoure & de fermeté, que méprisant le feu continuel des ennemis, il les avoit forcés de reculer, & de se retrancher dans une tour d'où ils avoient demandé à capituler. Cette lettre ajoûte que son General qui a connu son Pere, & qui l'estimoit pour sa bravoure lui avoit fait beaucoup d'amitié, & voulant recompenser les services de son Pere, & lui marquer en même tems l'estime qu'il faisoit de lui en particulier, lui avoit donné le Gouvernement de la Place dont nous pourrons dans la suite apprendre le nom.

Voilà, Madame, dit alors le Bachelier à Dulcinée, la situation présente des Amours de Don Phelippe & de Belinde; il y a lieu de préjuger par un si heureux commencement, que ce jeune homme s'avancera en peu de tems, & que bien-tôt il paroîtra digne du choix de Belinde.

Sans mentir, Monsieur le Bachelier, dit alors Dulcinée, toute cette

Histoire m'a fait un singulier plaisir à entendre, & je meurs d'envie de connoître cette aimable Belinde, & assûrement j'irai chez elle, & n'épargnerai rien pour devenir de ses amies : car je l'aime déja avec passion ; la concurrence de beauté ne me donne aucune jalousie, parce que je lui céde toute la gloire, & si je souffre qu'on me compare à elle, c'est moins par vanité que pour cultiver mon époux dans l'opinion qu'il a de la beauté de son incomparable Dulcinée.

CHAPITRE XLII.

Qui contient plusieurs évenemens curieux & plaisans.

NOus avons laissé Don Quichotte revenant chez lui de son dernier voyage de Cadix, où il avoit été obligé d'aller pour les affaires de sa succession, & nous le verrons arriver ici, & marquer à son épouse, & à ses amis la joye qu'il avoit de l'heureux succès de son voyage : cette joye cependant fut un peu traversée par le

chagrin qu'il eut d'apprendre que ſon épouſe s'étoit bleſſée, & qu'elle avoit fait une fauſſe couche ; mais comme ce chagrin n'étoit pas irréparable, on tâcha de le conſoler.

La joye qu'il marquoit à tout le monde ne procedoit pas tant de l'heureux ſuccès de ſes affaires, que du bonheur d'avoir vaincu dans un combat terrible tous les Enchanteurs ſes ennemis aſſemblés de concert (à ce qu'il croyoit) pour le perdre ; mais comme il ne vouloit pas qu'on ſçût cette victoire, il avoit eu la précaution d'arriver de nuit, & de faire emporter ſes armes par Sancho, pour les cacher chez lui, en ſorte que perſonne ne les vit.

Il trouva chez lui la jeune Receveuſe avec une de ſes amies, mais elle ſe mit à contre jour, afin qu'il ne la reconnût pas ; elle n'étoit pas venuë voir Dulcinée à ſon arrivée, ni le jour de ſes nôces avec les autres Bourgeoiſes du Bourg, parce que le Curé l'en avoit empêché, & elle avoit pris le tems de l'abſence de Don Quichotte pour la venir aſſurer de ſes reſpects ; elles avoient eu, pendant deux mois qu'il

fut à son voyage, tout le tems de se préparer à son sujet, & leur leçon étoit toute étudiée.

On en étoit encore sur les complimens, & les rejoüissances de l'arrivée de Don Quichotte, lorsque le Curé & le Bachelier qu'on avoit été avertir, entrerent : on parla aussi-tôt de mettre le couvert pour souper ; & Don Quichote retint tout le monde qui se trouva chez lui ; de sorte que la jeune Receveuse ne pouvant plus se cacher sans marquer trop d'affectation, on attendoit que Don Quichotte jettât les yeux sur elle pour observer sa contenance ; il la regarda donc en effet, & surpris de voir un visage qu'il reconnut fort bien pour celui de la personne qu'il avoit complimentée le jour de la nôce du Receveur, la croyant être Dulcinée, tout le monde attendoit en silence ce qu'il diroit ; mais Dulcinée impatiente le prévint, & lui dit : Monsieur, dites-moi je vous prie, si je ressemblois bien à cette jeune femme le jour que je vins à sa nôce : car il me semble avoir oüi dire à quelqu'un que les Enchanteurs, pour des raisons que j'ignore m'avoient donné sa ressemblance ? Ma-

dame, lui répondit Don Quichotte, je vous jure que vous lui ressemblez si bien, & tous ces traits que je considere en elle, étoient si bien imités sur vous, que si je n'avois pas l'exemple d'un pareil changement du Chevalier des Miroirs en la ressemblance du Bachelier que voilà, je ne pourrois pas croire ce que je vois. Cependant, reprit Dulcinée, je ne m'apperçûs pas qu'il se fît aucun changement en moi, & il falloit que le charme fût sur vos yeux. Cela se peut bien, repartit Don Quichotte; mais il faut que je vous avouë que ce jour-là les Enchanteurs vous donnerent à mes yeux une ressemblance bien agréable, puisque hors d'être ce que vous êtes, on ne peut rien voir de plus charmant que Madame, & sans doute qu'on n'avoit pas dessein ce jour-là de me dégoûter de vous, comme lorsque vous me parûtes proche le Toboso, une laide, & sâle Païsanne. Cela est bien obligeant, Monsieur, lui dit la jeune Receveuse; & je ne m'attendois pas de recevoir ici des éloges sur ma beauté. J'en aurai désormais meilleure opinion que je n'en avois, puisque les Enchanteurs mêmes l'ont

honorée, en donnant tous mes traits à Madame votre Epouse, & que vous leur avez donné vos suffrages. Je vous jure, Madame, repartit Don Quichotte, que je n'ai pas vû jusqu'ici de personne plus belle, & plus capable d'inspirer de l'amour que vous, & que si je n'avois pas disposé il y a long-temps de mon cœur, il me seroit difficile de vous le refuser. Sçavez vous, Monsieur, interrompit brusquement Dulcinée, que je vais devenir jalouse comme un démon, si vous continuez de cajoller cette Dame, & je sens déja quelque émotion qui me fait juger que je ne serois pas trop aisée, si j'étois tout de bon prise de jalousie. Madame, lui répondit Don Quichotte, je n'ay pas dessein de vous offenser, & je sçaurai toujours rendre justice à l'excellence de votre beauté, pardessus toutes les beautés de l'Univers. Fort bien, Monsieur, reprit Dulcinée, mais j'ay pourtant lieu de croire, que quand vous me faisiez un si beau compliment le jour des nôces de Madame la Receveuse, c'étoit plûtôt à elle qu'il s'adressoit qu'à moi, puisque je paroissois à vos yeux lui ressembler. Non, reprit

Don Quichotte , c'étoit toûjours à Dulcinée que je parlois , quoique sous des traits empruntés : &. si ces traits qui sont naturels à Madame , ont encore quelque charme pour moi , c'est parce que vous en avez rehaussé le mérite ; car il faut avoüer de bonne foi, que vous leur donniez un certain air majestueux qui est le propre d'une naissance illustre, & que cela soit dit en passant sans offenser personne. Quoi qu'il en soit, Monsieur, repartit Dulcinée, je suis d'avis que Madame la Receveuse ne vienne ici que quand vous n'y serez pas, de crainte que votre cœur trop susceptible , ne fasse une équivoque.

Tout le monde gardoit un sérieux admirable , quoique tout le monde mourût d'envie de rire de l'illusion de Don Quichotte ; mais afin de donner l'essor à une conversation plus réjoüissante , Dulcinée continuant de parler, lui dit : Ce qu'il y eut en cela de plus particulier, & de plus plaisant, & qui me fit quasi soupçonner qu'il y avoit quelque mystere, c'est qu'il n'y avoit que vous seul qui me vissiez sous ces traits empruntés , & Sancho même

lorſqu'il vint de votre part, prit la mariée pour moi, & ne me reconnut point entre les autres filles de la nôce ; parce qu'en effet je n'étois venuë que pour vous, & que je ne voulus paroître aux yeux des autres, que comme une ſimple Bergere du Toboſo. Ce fut donc ſans doute Merlin, repartit Don Quichotte, qui prit le ſoin de vous faire paroître à mes yeux avec tant d'éclat & de charmes, afin de m'annoncer votre deſenchantement ; mais ce qui me ſurprit, fut de ne point voir la mariée, & que tout le monde ſembloit vous prendre pour elle. Cela ne vous doit pas ſurprendre, lui dit Dulcinée, & Merlin qui conduiſoit la choſe à ſon gré, avoit ſans doute jugé à propos d'en uſer ainſi : car en effet, tout le monde me prit pour la mariée, tout le temps que vous fûtes à me complimenter, & il y a de l'apparence qu'elle étoit diſparuë à leurs yeux, dans le temps que je paroiſſois lui reſſembler.

Après cette converſation qui embroüilla l'eſprit de Don Quichotte, il ſe prit à rêver, tandis que tout le monde étoit en admiration de ſa folie, &

de la facilité que son esprit avoit à donner dans toutes ses rêveries ; mais comme il étoit fatigué, & que son cerveau aussi-bien que son corps avoient besoin de repos, on prit congé de lui & de son épouse.

Don Quichotte fut huit jours à se reposer avant de reprendre ses occupations pastorales, pour achever le terme de son exil que le Chevalier de la Blanche Lune lui avoit imposé ; car après ce temps-là, sa résidence chez lui se rapportoit toute aux sermens qu'il avoit jurés à son épouse.

Cependant Dulcinée instruite du bon succès du voyage de son mary, se voyoit près de quarante mille livres d'argent comptant, sans l'esperance de ce que pouvoit rapporter ce qu'il avoit remis sur le même Vaisseau, qui fut sollicité par tous les interessés, de retourner aux Côtes de Guinée, où il avoit si bien fait ses affaires, & l'on comptoit que ce second voyage étant aussi heureux, pouvoit rapporter à Don Quichotte vingt mille livres. Elle se voyoit outre cela pour plus de dix mille livres d'effets mobiliers, tant en vaisselle d'argent, qu'en batterie de

cuisine & linge ; & Don Quichotte la laissoit disposer de tout à son gré, approuvant le dessein qu'elle avoit de faire de cet argent des acquisitions de biens en fonds, pour agrandir son domaine : sa maison pouvoit bien-tôt aller de pair avec les meilleures Noblesses de la Manche. Elle acheta donc tout ce qu'elle put découvrir d'heritages à vendre, & Don Quichotte ratifioit tout.

Huit jours s'étant passés à s'entretenir de leurs affaires, notre Chevalier exact à remplir tous les devoirs de sa Chevalerie errante, voulut reprendre son occupation Pastorale, & il dit à Dulcinée, qu'elle lui feroit un extrême plaisir, si elle vouloit aussi s'habiller en Bergere, & lui tenir compagnie à garder son troupeau. Dulcinée ne voulant pas lui refuser cette complaisance, qui sembloit calmer sa passion de courir les avantures, s'habilla en Bergere des plus magnifiques ; & fort souvent étoit avec lui dans les champs, où portant dans leur malette ou panneriere de quoi manger, ils passoient tout le jour à s'entretenir de leurs amours, & ne revenoient que le soir

avec le troupeau à la maiſon.

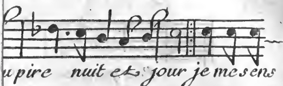
Un jour qu'ils étoient aſſis au bord du bois, qui regne tout le long de la Prairie; ils entendirent un Berger qui chantoit aſſez près de-là; & l'ayant écouté, Don Quichotte entendit, qu'il chantoit la Paſtorale qu'il avoit compoſée au ſujet de ſon incomparable Dulcinée; ſur laquelle Maître Nicolas le Barbier avoit fait un air: car de huit ou dix couplets qu'il avoit faits, il n'en avoit pû graver que deux ſur le tronc d'un Heſtre, avant ſon départ pour Madrid. Il eſperoit de graver les autres dès qu'il en auroit la commodité, & cependant il les avoit donnés à Maître Nicolas, pour y compoſer un air, afin que les Bergers & Bergeres les puſſent chanter, & par ce moyen immortaliſer le nom de Dulcinée. Voici donc les couplets que ce Berger chantoit.

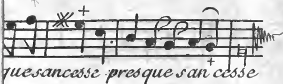
CHANSON PASTORALE.

Preſque ſans ceſſe,
L'Amour me preſſe
Et je ſoupire nuit & jour,
Je me ſens conſumer d'amour,
Et ſuccomber à la triſteſſe,
Preſque ſans ceſſe.

Tome 3. pag. 54.

chotte



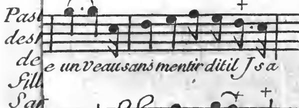


au deses - poir nes je pas &c.



Tom. 5. pag. 410

Past
dest
de
Fill
Sar





Trop Inhumaine,
Brisez ma chaîne,
Si vous ne voulez pas dans peu;
De mon trepas vous faire un jeu;
Rendez-vous sensible à ma peine,
Trop Inhumaine.

Toutes mes larmes,
Et mes allarmes,
Mes soupirs, & tous mes Exploits,
L'Amour avec toutes ses loix,
Ne pourra-t-il calmer mes larmes,
Et mes allarmes.

Est-ce être sage,
Lorsqu'à mon âge,
L'on s'avise d'être amoureux,
Qu'on soupire pour de beaux yeux,
Qui nous parlent un doux langage,
Est-ce être sage.

Belle insensible,
S'il est possible,
Ayez pitié de mon tourment;
Finissez votre enchantement,
Et soyez pour moi plus sensible,
Belle insensible.

Quand sur un âne,
En païsanne,
Je vous vis laide comme un cu;
Je m'écriay, je suis vaincu.
Je ne verrai plus ma Sultane,
Qu'en païsanne.

Don Quichotte & Dulcinée donnerent toute leur attention au Berger, & dès qu'il eut fini, Dulcinée prenant la parole, dit à Don Quichotte : cela est fort galand à vous, Monsieur, de songer à moi, & d'avoir donné quelques momens de votre loisir à composer des Vers à ma louange, ou au sujet de mes infortunes, & je vous en sçais bon gré. Madame, lui répondit Don Quichotte, c'est le cœur qui parle, plûtôt que la bouche : je ne me pique pas d'être Poëte, je n'employe point là de ces expressions figurées, qui quelquefois outrent les choses, & portent l'exageration au-delà des bornes ; mais voici un couplet tout nouveau que ce Berger n'a pû chanter, puisque je le composois, tandis qu'il chantoit les autres. Comment, interrompit Dulcinée, vous faites des impromtus en ma faveur ; dites-le moi donc au plus vîte, ce couplet, crainte que vous ne l'oubliïez. Le voici, Madame, reprit Don Quichotte.

Que la fougere,
Que je revere,
Les Echos, les Prés & les Bois,
Chantent à jamais les Exploits
De l'Incomparable Bergere,
Que je revere.

Tout eſt naturel, Madame, continua Don Quichotte, dans ces couplets, & ma bouche n'exprime que ce que le cœur ſent. Je le crois comme vous le dites, lui repartit Dulcinée ; & comme je ſuis auſſi ſincere que vous, je vous dirai qu'il y a pourtant un de ces couplets qui me choque, c'eſt celui où vous me comparez à un cul. Si vous y faites attention, Madame, repliqua Don Quichotte, vous verrez que ce n'eſt pas pour vous que je me ſers de ce terme ; mais pour exprimer la laideur du viſage emprunté qui cachoit à mes yeux ces traits raviſſans, que la malice des Enchanteurs ne vouloit pas que je viſſe en ce moment. Cela s'adreſſe toûjours à moi, repartit Dulcinée ; mais ce n'eſt pas pour cela que j'y trouve à redire, mais parce que le terme eſt méſeant, & qu'il convient mal au ſujet d'une Paſtorale. Hé bien, Madame, reprit Don Quichotte, il faut ſupprimer ce couplet, puiſqu'il n'eſt pas encore gravé ſur l'écorce des arbres. Comment, s'écria Dulcinée, vous voulez que les forêts & les échos parlent de moi, & retentiſſent de vos complaintes amoureuſes ! Je ne les ay

composés, reprit Don Quichotte, que pour vous immortaliser, & il y en a déja deux couplets de gravés sur un Hestre assez près d'ici, que ce Berger n'a pas chantés. Oh pour cela, Monsieur, c'est être amant dans toutes les formes, & je veux les aller voir tout à l'heure.

Dulcinée s'étant levée, courut vers le Hestre que Don Quichotte lui avoit montré, parce qu'il excedoit de beaucoup les autres arbres; mais au lieu d'y voir les deux couplets que Don Quichotte y avoit gravés avant son départ pour Madrid, elle y vit un écriteau en lettres d'or qu'on avoit attaché pardessus, où elle lut les deux couplets que voici.

Que ta folie,
Paroît jolie,
Quand tu parles de la beauté,
De ta Princesse au cul crotté,
Qui me paroît aussi jolie,
Que ta folie.



Que tu fais rire,
Quand on admire,
Ce que tu chantes dans ces lieux,
De Dulcinée, & ses beaux yeux,

Dont on voit découler la cire.
Que tu fais rire.

Dulcinée ayant lû ces deux couplets, retourna toute éplorée près de Don Quichotte, & lui dit : Assurement, Monsieur, vous éternisez là mon nom, & ma réputation sur un bon pied, & ce n'étoit pas sans raison que je craignois d'être méprisée de vous, lorsqu'on me proposa de vous épouser. Mais encore, Monsieur, continua-t'elle, il faut un peu de vrai-semblance dans les invectives qu'on dit d'une personne ; où m'avez-vous vû découler la cire des yeux ? & où m'a-t'on vûe assez mal propre pour me traiter de cul crotté ? Que me dites-vous là, Madame, s'écria Don Quichotte, surpris de ce qu'elle venoit de lui dire ! Je vous dis, reprit-elle, ce que je viens de lire où vous m'avez envoyée. Ah ciel ! s'écria encore Don Quichotte, il y a là quelque malice des Enchanteurs que je ne comprens pas : je vous prie, Madame de revenir avec moi, afin de mieux juger de ce qui en est.

Don Quichotte voyant de loin les lettres dorées, dit : ce n'est déja pas là ce que j'ay gravé sur l'écorce de

l'arbre ; mais approchons-nous, & voyons tout, car la chose en mérite la peine. Quand il fut à la portée de la vûë pour lire, & qu'il eut lû les deux couplets que Dulcinée y venoit de lire; il lui dit en l'embrassant (car elle pleuroit à chaudes larmes) sans doute, Madame, c'est-là le plus cruel effet de la malice des Enchanteurs mes ennemis, puisque cela tend, non pas à vous faire souffrir, & moi avec vous, pendant quelque temps : mais à ternir à jamais la mémoire de votre nom. Il faut que ces miserables ennemis de mon repos ayent écrit ces Vers avant que je les eusse tous exterminés ; ou qu'il s'en soit échappé quelqu'un à ma vengeance, qui m'ait fait ce nouveau chagrin. Mais, Madame, lui dit-il après avoir encore relû ces Vers, quelque dessein qu'on ait eu de me mettre mal dans votre esprit, je trouve dans ces Vers mêmes ma justification, puisque j'y suis moi-même offensé, & le Ciel qui est juste vous fera bien-tôt connoître mon innocence.

Comme Dulcinée n'avoit jamais oüi dire que Don Quichotte fût un railleur insolent, elle n'eut pas de peine

à le croire ; elle auroit voulu ſeulement qu'on eût arraché ſur le champ cet écriteau infâme ; mais il étoit impoſſible ſans échelle. Comme on étoit loin de la maiſon, tout ce qu'on put faire, fut de lui promettre de l'ôter dès le lendemain matin ; & l'ayant enfin appaiſée, & perſuadée de ſon innocence, ils remenerent enſemble le troupeau à la maiſon.

Don Quichotte bien perſuadé que c'étoit une piece des Enchanteurs : & Dulcinée fulminant en elle-même, contre l'auteur de ces deux couplets, qu'elle ſoupçonnoit être le Bachelier Samſon Caraſco ; parce qu'il n'y avoit perſonne dans le lieu qui fût capable de compoſer des vers, & qui fût en même tems d'un caractere aſſez ſatirique pour executer une piece auſſi noire que celle-là : & quoiqu'il ne lui eût jamais rien dit de piquant, & qu'au contraire il eût pour elle tous les égards, & toutes les honnêtetés poſſibles ; ſon eſprit naturellement railleur & ſatirique ne lui permit pas de ſoupçonner d'autre que lui.

Ce qui la confirma encore dans ce préjugé, c'eſt qu'étant allée elle-même

dès le lendemain matin avec un domestique qui portoit une échelle, on ne trouva plus rien; & elle vit au lieu de l'écriteau les vers que Don Quichotte avoit gravés qu'on avoit remplis de terre. Hé bien, Madame, s'écria Don Quichotte, qui l'avoit accompagnée, n'est-il pas évident que c'étoit l'ouvrage des Enchanteurs? & en effet il n'y a personne que je sçache en ce pays-ci qui soit assez méchant, & qui me haïsse assez, pour me causer de sens froid, le plus noir & le plus sensible de tous les chagrins, qui est de vous offenser, & de s'attaquer à vous.

Enfin Dulcinée parut satisfaite de Don Quichotte au sujet de ces deux couplets de chanson, & ne pouvant soupçonner d'autre que le Bachelier d'en être l'auteur, elle attendit que l'occasion se presentât pour lui en marquer son ressentiment. Don Quichotte au contraire bien persuadé que c'étoit une piece des Enchanteurs ses ennemis, concluoit de là qu'il faloit qu'il en fût échappé quelqu'un du dernier combat, pour le traverser dans la vie innocente & paisible de pasteur, aussi-

bien que dans l'exercice des armes ; & comme en le détrompant, il falloit trouver l'auteur de ces vers, & qu'étant prévenu en faveur du Bachelier, il ne l'auroit jamais crû capable d'une mechanceté auſſi noire ; on jugea à propos de le laiſſer dans ſon erreur, & de ne plus parler de cela. Mais une autre avanture qui arriva long-tems après celle-ci, acheva de le confirmer dans l'opinion que les Enchanteurs le perſecuteroient juſqu'au tombeau, & c'eſt ce que nous verrons dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XLIII.

Qui contient pluſieurs avantures mémorables.

LOrſque Don Quichotte fut diſpenſé par le ſoi-diſant Chevalier de la Blanche-Lune, de la loi qu'il lui avoit impoſée, en lui permettant d'aller à Madrid, & d'obéïr aux Ordres du Roi ; il lui reſtoit encore à faire de ſon année d'exil ; (car c'eſt ainſi qu'il la nommoit) ſept mois, & quelques

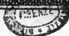
jours, qu'on l'obligea de faire après son retour. Il avoit resté chez lui deux mois après son mariage jusqu'au jour qu'il partit pour Cadix ; de sorte qu'il lui restoit encore cinq mois à expirer, lorsqu'il fut de retour de ce voyage, qu'il se proposoit de passer dans l'occupation innocente de pasteur, comme il en étoit convenu avec Sancho.

Il s'en faisoit d'autant plus de plaisir, qu'il avoit une aimable Bergere pour Compagne ; mais les visites qu'ils recevoient souvent ne lui permirent pas de se satisfaire entierement, & souvent Sancho étoit seul gardien du troupeau, quand la nécessité de recevoir le monde les empêchoit de sortir.

Dans ce tems-là, il arriva une avanture assez plaisante dans son Bourg. Cette avanture, quoique très-naturelle, passa d'abord dans l'esprit de Don Quichotte pour une piece des Enchanteurs ses ennemis, comme celle des deux couplets de chanson : ce qui le confirma encore dans le préjugé qu'il en étoit échapé quelqu'un, le jour qu'il croyoit les avoir taillés en pieces : voici l'avanture.

Un homme qui faisoit commerce de

Tome 3. pag. 65



de Singes, de Sapajoux, de Perroquets & d'autres animaux qui servent à la récreation de ceux qui les aiment, passoit avec une charette qui portoit tout le fond de son negoce. Assez près de la Roda, un gros Singe qu'il avoit, ayant rompu sa chaîne, s'échapa & s'enfuit dans un bois, qui étoit assez près du chemin. L'homme fit tout ce qu'il put pour le faire revenir à lui; mais comme il n'étoit pas affamé, rien de tout ce qu'on lui montra, ne fut capable de le tenter, & loin de s'approcher, il s'enfuit; son maître ne le voyant plus, passa son chemin.

Cependant la faim, qui, comme on dit, chasse le loup hors du bois, l'obligea de chercher les maisons les plus prochaines pour trouver à vivre, & la Roda fut le lieu où le sort le conduisit. D'abord il fut sans être vû dans le grenier d'une pauvre femme, où il y avoit beaucoup de noix, & le drôle qui avoit grand appetit se mit en besogne, cassa & mangea tant, qu'il en fut saoul. Il y avoit dans ce même grenier, une petite fille encore à la mamelle, couchée dans son berceau qui dormoit; & le Singe étant saoul, se fut coucher avec

elle : car il avoit paſſé une nuit dans le bois aſſez mal à ſon aiſe, & il n'y avoit que la faim qui pût aller devant le beſoin qu'il avoit de repoſer. Il dormit fort bien une partie de la nuit ; mais le gaillard s'étant éveillé, comme le jour commençoit à poindre, & conſiderant la petite fille, il ſe mit en devoir de la démaillotter ; mais la petite fille qui s'étoit ſalie, lui donna un ouvrage auquel il ne s'attendoit pas ; elle ſe mit à crier en voyant ce monſtre effrayant qui la tenoit embraſſée ; & cependant il la careſſoit, la baiſoit, & lui rempliſſoit en même tems le viſage & tout le corps de ſon ordure. La mere vint enfin aux cris de ſon enfant, & voyant cet animal dans le berceau aſſis ſur le chevet, & tenant ſon enfant entre ſes bras, elle en fut elle-même effrayée, le prenant pour un diable, car il étoit fort laid, & ſe prit à crier de toute ſa force au ſecours. Il vint bien-tôt à elle deux ou trois voiſines pour voir ce que c'étoit. Le Singe dans cet intervale, prit la petite fille toute nuë, & ſautant à bas l'auroit emportée ſur le toit de la maiſon, ſi le poids lui eût permis de s'élancer pour

gagner la lucarne du grenier ; mais ne pouvant executer ſon deſſein, il la laiſſa tomber ſur le monceau de noix lorſqu'il vit arriver les voiſins, qui le prirent comme la mere, pour un diable, & le bruit s'en répandit bientôt dans tout le lieu.

Quelques jours après Don Quichotte gardant ſon troupeau avec Sancho, aſſez près de la maiſon ; le même Singe ſortit du bois, & après pluſieurs paſſades qu'il fit dans la praire, il vint s'attaquer à une petite fille de quatre ou cinq ans, dont la mere lavoit ſon linge à un lavoir tout proche. Il ne lui fit aucun mal, il lui prit ſeulement un morceau de pain qu'elle tenoit, & s'écarta un peu pour le manger. Don Quichotte qui auroit peut-être bien connu un Singe, ſi ſon cerveau n'avoit pas été broüillé de ſes chimeres d'enchantement, crut d'abord que c'étoit un enchanteur & que cela s'adreſſoit uniquement à lui. Le chagrin le prit auſſi-tôt, en ſongeant qu'il ne lui étoit pas permis de ſe ſervir de ſes armes, & il enrageoit de voir qu'un Enchanteur ſe vînt mocquer de lui à ſa barbe, ſans qu'il lui fût permis de

s'en vanger. Tandis qu'il repaſſoit tout cela dans ſa cervelle, le Singe ayant expedié le morceau de pain, ſe rapprocha de la petite fille, qu'il trouva à ſon gré, & l'embraſſant, malgré ſes cris & les efforts qu'elle faiſoit pour le repouſſer, il la baiſoit d'un côté & de l'autre avec tant de paſſion, qu'il étoit aiſé de juger qu'il penſoit encore à autre choſe ; tandis que ſa mere effrayée crioit à Don Quichotte : Monſieur, c'eſt ce diable qui voulut l'autre jour emporter l'enfant de ma commere Suſane le Noir. Non, non, ma bonne, lui répondit Don Quichotte avec ſon flegme ordinaire, non ce n'eſt point un diable, ne craignez point, ce n'eſt qu'à moi que ce veillaque en veût, c'eſt un enchanteur, & il ne fera aucun mal à votre fille.

Tandis que Don Quichotte par ſes raiſonnemens tâchoit de diſſiper la crainte de la pauvre mere, l'enchanteur avoit déja couché la petite fille ſur l'herbe ; ſa paſſion paroiſſoit dans ſes yeux. La mere voyant le danger où ſon enfant étoit, ſans ſe mettre en peine ſi c'étoit un enchanteur ou un diable, courut ſe jetter deſſus pour

l'arracher de son enfant, & prévenir l'action de ce lubrique animal; mais le Singe qui étoit sur ses gardes, & en fureur lui sauta au visage, & la mit tout en sang de ses ongles & de ses dents, en tâchant de la prendre à la gorge pour l'étrangler.

Don Quichotte cependant regardoit cette scene de sens froid, sans se mettre en devoir de secourir ni la mere ni l'enfant, crainte d'être parjure. Il n'avoit pas même ses armes, parce qu'il ne lui étoit pas permis de s'en servir pour proteger ni deffendre les opprimés, si non & en cas qu'il eût été attaqué lui-même en sa personne. Sancho qui sçavoit ce qui causoit l'inaction de son maître, se prit a calculer par ses doigs les jours & les mois de son année d'exil, & trouva enfin qu'elle étoit expirée de la veille, & s'écriant de joie, le dit à son maître. Don Quichotte qui en parut plus joyeux que lui, lui dit: Cours vite au logis, & m'apporte mon épée, & puisqu'il m'est permis à présent de m'en servir, nous verrons si Monsieur l'enchanteur ou le diable même se mocquera de moi à ma barbe.

Cependant la pauvre mere tout en sang, ayant avec bien de la peine arraché le Singe de son visage, le jetta par terre à dessein de l'étourdir; mais le galand qui étoit alerte, & que la passion animoit, retourna se saisir de la petite fille, sans que la mere osât s'en approcher, & il se seroit enfin satisfait, si dans ce moment Sancho ne fût heureusement revenu avec l'épée. Don Quichotte impatient courut au-devant, & la lui arrachant des mains, il avoit déja le bras levé, & les yeux étincelans de fureur alloit fendre l'enchanteur & l'enfant qu'il tenoit sous lui en deux, si la mere qui craignit pour le moins autant la folie du Chevalier que la fureur du Singe ne se fût jettée à corps perdu sur lui pour le repousser en lui criant de s'arreter: & ce fut un grand bonheur qu'il entendit assez raison en ce moment-là pour suspendre sa vengeance, & laisser échaper une occasion si favorable de se défaire du seul ennemi qu'il croyoit être échappé à sa colere: il ne laissa pas de saisir le Singe à la gorge, & tandis, qu'il le tenoit, Sancho le détachoit de la petite fille qu'il tenoit avec ses quatre pattes

qu'il lui lia & la mere prenant ſon enfant s'enfuit, ſans ſe mettre en peine de ce que deviendroit l'enchanteur.

Don Quichotte tenant le prétendu enchanteur lié & garotté, ſongeoit de quel ſupplice il pourroit punir un ennemi qu'il croyoit l'auteur des deux couplets de chanſons ſatiriques Le Singe cependant malgré ſes ligatures, tâchoit de s'élancer au viſage de l'un ou de l'autre : mais enfin Don Quichotte ne pouvant plus ſouffrir l'inſolence d'un ennemi vaincu, & qui ſelon lui, devoit plûtôt recourir à ſa clemence qu'à la vengeance, dit à Sancho de s'écarter, & prenant ſon épée à deux mains pour s'en ſervir comme d'un eſpadon, alloit ſeparer l'enchanteur, s'il ne ſe fût échapé de ſes liens, & ſauvé dans le bois.

Don Quichotte qui trouvoit par tout du merveilleux, regarda l'évaſion de l'enchanteur comme un prodige de l'art de la magie, il le ſuivit pourtant dans le bois, & il le vit enfin monter ſur le hêtre où Dulcinée avoit vû il y avoit déja du tems l'écriteau des deux couplets. Alors Don Quichotte reprenant haleine, car il avoit couru

de toute sa force, lui fit des menaces par signes ; & dès qu'il put parler, il lui dit : Veillaque que vous êtes, paillard insolent, ennemi de Dieu & des hommes, vous creverez sur cet arbre-là, où vôtre malice m'a causé tant de chagrin. Oüi, reprit-il, vous y creverez de faim, ou je mourrai à la peine ; ou si vous êtes assez hardi pour descendre, je vous ferai sentir le trenchant de ce redoutable coutelars.

Sur ces entrefaites, Dulcinée arriva suivie de quelques autres personnes, & la voyant il lui dit : Hé bien, Madame, que vous dis-je, lorsque vous trouvâtes cet infame écriteau de Vers satiriques ? vous voyez maintenant si mes préjugés sont veritables. Voilà sans doute l'Auteur de ces insolens couplets, qui ne rode ici aux environs sous une figure empruntée ; que pour nous faire encore quelque insulte ; mais nous verrons ce qu'il en sera, à présent que je puis me servir de mes armes, puisque le terme qu'on m'avoit imposé est expiré. Et ne songez-vous pas, Monsieur, lui dit Dulcinée, à ce que vous m'avez promis en m'épousant. Oüi, Madame, lui dit Don Quichotte,

chotte, je vous ai juré, s'il m'en souvient, de ne vous point quitter pour aller chercher les avantures; mais quand les avantures me viendront chercher, je ne me suis pas obligé de rester dans l'inaction, & de souffrir qu'on vienne vous insulter jusques chez moi; retournez donc au logis, & me faites apporter à manger, car je ne partirai pas d'ici que je n'aye sacrifié cet ennemi à ma vengeance. Comment, Monsieur, s'écria Dulcinée, vous coucherez au pied de cet arbre! Je vais donc y coucher aussi, car je mourrois de frayeur toute seule, & je m'imaginerois à tout moment que l'Enchanteur me viendroit étrangler dans mon lit. Vous n'avez rien à craindre, lui dit Don Quichotte, tandis que je le tiendrai ici; car, comment pourra-t'il m'échapper? il faut nécessairement qu'il se rende à discretion, ou qu'il périsse. Hé pardi, Monsieur, interrompit Sancho, qui avoit entendu toute la dispute; il me semble qu'il n'y auroit pas tant de façon à faire, sans vous mettre en tête de coucher là; il n'y a qu'à aller querir un bon mousquet, & lui envoyer deux ou trois

balles de calibre dans le corps. Ignorant que tu es, lui dit Don Quichotte, est-ce que tu ne ſçais pas que les Enchanteurs ont l'art de charmer les armes à feu. A d'autres, à d'autres, reprit Sancho, je crois que ſi les armes à feu ne leur font rien, c'eſt que le tireur ne viſe pas bien ; je m'en vais à tout hazard querir mon mouſqueton, & nous verrons ce qu'il en ſera : Mais Monſieur, je regarde où eſt cet Enchanteur, & je ne vois rien. Tu ne vois rien, s'écria Don Quichotte, tes yeux ſont déja charmés ; & de quoi te ſerviroit-il de tirer, ſi tu ne vois pas, n'eſt-ce pas comme ſi ton arme étoit charmée ? Hé par la jarnie, repartit Sancho, regardez donc vous-même pour voir ſi vous aurez la berluë auſſi-bien que moi. Ah ! Sancho, Sancho, s'écria Don Quichotte, après avoir fait deux fois le tour de l'arbre ; le Veillaque ſans doute charme nos yeux pour s'échapper, & je vois qu'en effet, il eſt inutile que je couche ici.

En effet, le Singe profitant de la diſpute, étoit deſcendu par le derriere du tronc de l'arbre qui étoit fort gros, & s'étoit ſauvé dans le bois.

Don Quichotte ne le voyant plus, imputoit tout au merveilleux pouvoir des enchantemens : cent fois il s'essuya les yeux pour ôter le charme, & voir son ennemi ; mais après avoir fait encore cinq ou six fois le tour de l'arbre, & parcouru des yeux toutes les branches, il s'écria, & dit : Oh ! malheureux que je suis, je serai toute ma vie la victime des maudits Enchanteurs ; & je crois que cette engeance pullule, pour augmenter le nombre de mes ennemis, & pour un que j'extermine, il en renaît une douzaine. Sur ce pied-là, Monsieur, lui dit Sancho, il faut laisser vivre celui-ci, & nous en retourner au logis. Je crois, repartit Don Quichotte, que tu as raison.

Cependant l'Enchanteur sentant approcher la nuit, & ne trouvant pas le giste du bois à son gré, regagnoit tous les soirs les maisons, où la necessité de chercher sa vie l'obligeoit de rentrer ; il n'oublia pas le grenier aux noix : mais on y avoit mis ordre, & la faim le pressant, il entra en plusieurs maisons ; & enfin se trouva fortuitement en celle de Sancho. Il étoit environ minuit, quand il commença de se faire

entendre par le bruit, & le desordre qu'il fit en renversant plats & assiettes, & tout le ménage. Sancho fortement prevenu des Enchanteurs, & de leur pouvoir, se foura tout entier au fond du lit, & sa femme en fit autant, croyant que ce fût un diable, comme le bruit s'en étoit répandu dans tout le lieu; de sorte que sans faire de bruit, cachés au fond de leur lit, tremblant de peur, ils entendirent mettre tout le ménage sans dessus dessous, par le Singe qui cherchoit de quoi manger; il fit cent passades en sautant d'un meuble à l'autre; & fatigué de ne pas trouver ce qu'il cherchoit, il vint se fourer dans le lit proche de Therese, qui se jetta aussi-tôt à bas, & fut se renfermer dans son armoire, en criant & en appellant ses enfans pour apporter de la lumiere. Sancho qui avoit cedé le lit tout entier au Singe, ne sçavoit ce qu'il devoit faire, car il fut impossible d'avoir de la lumiere, & il y avoit encore bien loin jusqu'au jour, & c'étoit aussi ce que le Singe attendoit en dormant, afin de trouver de quoi rassasier sa faim. Enfin, quand il fut saoul de dormir, il recommença à

chercher, & trouvant l'armoire ouverte, où il crut trouver de quoi manger, il en visita tous les recoins; & enfin trouva le sac aux quatre cens écus d'or, dont il se saisit.

Le jour commençoit à poindre, & Sancho armé d'un bon levier, le cherchoit de tous côtés pour l'assommer, lorsqu'il le vit sortir de l'armoire, tenant le petit sac du tresor: & sautant de l'armoire sur un bahut, & du bahut à la fenêtre, se sauva dehors sans que Sancho eût pu le toucher, quoique sans y penser, il eût presque assommé sa femme du coup.

Alors, Sancho desesperé de la perte de son sac, s'écria: Femme, nous sommes perdus, nous sommes ruinés; voilà le diable d'enchanteur, ou le diable lui-même qui emporte le sac où sont les quatre cens écus d'or, & vous verrez que tout le desordre qu'il a fait n'étoit que pour le chercher. Miserable que je suis! courons donc après. Mon ami, lui dit Therese; & après qui veux-tu courir? Femme, lui dit Sancho, après le diable; car c'est assurement un des diables du Château, où nous avons gagné le tresor.

Cependant Sancho ne laissa pas de suivre sa femme en criant au secours & au meutre ; en sorte que tous les voisins en furent éveillés. Tout le monde poursuivit avec des gaules l'enchanteur qui avoit gagné les toits des maisons, tenant toûjours le sac qu'il tâchoit de délier ; mais à force de lui donner la chasse à coups de pierres & de perches, il fut obligé de sortir du Bourg & de gagner le bois, & comme on le poursuivoit toûjours, il grimpa sur le premier arbre qu'il trouva sur son chemin, qui étoit sur la lisiere tout seul, qui fut aussi-tôt investi de tous les gens qui le suivoient pour l'empêcher de se sauver, tandis qu'on étoit allé querir un mousquet pour le tirer.

Le larron cependant curieux de voir ce qui étoit dans le sac, fit tant qu'à la fin il le délia, & à mesure qu'il tiroit une piece, après l'avoir un peu considerée, il la mettoit dans une des poches de sa gueulle. Sancho qui le regardoit faire, enrageoit, & parlant à sa femme : tiens, lui disoit-il, vois-tu comme il les avalle ; s'il avoit eu le temps quand nous leur donnions la chasse

dans le Château, il ne feroit pas venu ici le chercher.

Enfin le Singe que Sancho croyoit un des diables du Château avoit déja avalé, ou du moins ferré dans les poches de fa gueulle fix écus d'or, que Sancho & fa femme comptoient en foupirant, lorfqu'il vint un homme avec un fufil chargé à balle; mais le Singe par un inftinct que tous les animaux ont d'éviter la mort, fe cachoit derriere la branche, & tournant tout au tour à mefure qu'on le couchoit en jouë pour le tirer, le coup ne lui fit aucun mal, finon la peur qui le fit fauter à terre, & il s'enfuit dans le bois malgré tout le monde, qui le croyoit mort quand on l'avoit vû tomber de l'arbre; ce qu'il y eut de bon pour Sancho, fut qu'il laiffa tomber le fac aux écus d'or.

Sancho & fa femme fe jetterent auffi-tôt deffus pour les amaffer, car ils étoient épars çà & là, & n'en trouvant que fix de manque, ils s'eftimerent encore affez heureux d'en être quittes à fi bon marché. Je fçavois bien, dit Sancho, que ces diables-là ne craignoient pas les armes à feu. Il faut

pourtant bien, dit Therefe, qu'ils les craignent puifqu'il a eu peur, & qu'il s'eft enfui; & c'eft à la bonne heure, puifque s'il n'avoit pas eu peur, il n'auroit pas laiffé tomber le fac. Oh bien, femme, repartit Sancho, qu'il ait eu peur, ou non, cela ne m'importe, puifque voila mon fac, Dieu merci, & je fçaurai le mettre en lieu, où il ne le trouvera pas, s'il revient.

CHAPITRE XLIV.

Jugement de Sancho fur un differend de deux Païfans, & autres chofes curieufes.

APeine Don Quichotte fut-il levé, qu'il apprit de Sancho tout le defordre que l'Enchanteur prétendu avoit fait chez lui, & le larcin du fac aux écus d'or, ce qui le confirma encore dans fon opinion que c'étoit un veritable Enchanteur; car felon lui, toutes les apparences y étoient fi manifeftes, qu'il n'étoit pas poffible d'en douter: s'adreffer tout jufte chez Sancho, où apparemment il fçavoit que le fac étoit; le

chercher par tout, & renverser tout le ménage pour le trouver ; le prendre, & l'emporter ; tout cela lui paroissoit une chose concertée entre les Enchanteurs, ou diables du Château, qui étoient échappés à sa colere, & qui vouloient r'avoir ce sac, qui selon qu'il le jugeoit, étoit le seul qu'il y eût de pieces d'or. Car, disoit-il, si les autres en étoient, ils seroient venus les emporter ; de sorte que Don Quichotte, détrompé par cette avanture que les grands sacs du tresor fussent d'or changé en apparence en billon, par la malice des Enchanteurs, il en fit faire l'estimation par un Orfévre, afin de disposer aussi bien que Sancho, de sa part.

Mais comme Don Quichotte craignoit, que cet Enchanteur échappé à tant de monde, ne retournât chez Sancho pour le reprendre, & que Sancho lui-même le craignoit encore plus que lui, quoiqu'il l'eût mis en lieu de seureté ; il fut resolu que Don Quichotte n'iroit plus aux champs sans son casque, & la bonne épée, jusqu'à ce qu'il eût défait cet Enchanteur, & que cependant Sancho donneroit le sac à M. le

Curé, afin de le ſerrer dans un lieu deſtiné aux choſes ſaintes,où l'Enchanteur n'oſât aller ; & après ces petites précautions que la prudence de leur folie demandoit, on fut aux champs garder le troupeau, comme on avoit accoûtumé.

Un jour que Don Quichotte & Sancho gardoient le troupeau comme à leur ordinaire, deux hommes vinrent le demander. Dulcinée à qui ils parlerent, leur indiqua le lieu où il étoit, & rentra chez elle ; ces deux hommes s'étant approchés d'eux, firent leur compliment à peu près de cette façon. Monſieur, l'accommodement que vous avez fait du procès de deux Gentilshommes de nos voiſins a fait tant de bruit, & la réputation de votre capacité s'eſt étenduë ſi loin, qu'on ne parle d'autre choſe dans toute la Manche. Mes amis, leur dit Don Quichotte, laiſſons-là, s'il vous plaît, les complimens, & dites-moi ſans préambule,le ſujet qui vous amène ici. Monſieur, répondit l'un des deux hommes, le voici : Mon voiſin que voilà, a un cheval entier qui eſt fort beau ; & moi j'ai deux jumens qui ne ſont pas laides ;

or, mes deux jumens allant aux champs avec les vaches, & le cheval de mon voisin y allant aussi, mes deux jumens en ont été couvertes, & ont eu chacune un beau poulain; mon voisin prétend qu'il lui en appartient un, & comme je soutiens qu'il n'est pas en droit de me faire une pareille demande, & que je me mocquois de lui, il m'a fait assigner; nous nous sommes consultés là-dessus, & chacun ayant dit ses raisons, on nous a conseillé de nous accommoder, parce que la Justice mangeroit les jumens & le cheval en frais; & comme votre réputation est venuë jusqu'à nous, nous sommes convenus mon voisin & moi d'en passer par ce que vous en ordonnerez.

Mes enfans, leur répondit Don Quichotte, il est bien vrai que l'objet de votre differend est trop peu considerable pour vous consommer en frais de Justice: Voyons donc, dit-il au maître du cheval, de quel droit vous prétendez avoir un des poulains. C'est, Monsieur, répondit l'homme, que sans moi ses jumens n'auroient pas eu de poulains. Est-ce que c'est vous, interrompit Sancho, qui avez couvert les

deux jumens ? Mon ami, lui dit l'homme, je ne parle pas à vous, & M. votre maître entend bien que c'est à cause de mon étalon que je parle ainsi. Poursuivez, mon ami, reprit Don Quichotte. Or, Monsieur, continua l'homme, s'il est vrai, comme cela est incontestable, que sans mon cheval, ses jumens n'auroient pas été emplies (car il n'y a point d'étalon aux environs de chez nous (n'est-il pas raisonnable que le profit soit partagé ? mon cheval me coûte de l'argent, & il se ruine à couvrir, & quand il tombera sur les dents, qui est-ce qui me dédommagera, sinon ceux qui ont des jumens à faire couvrir ? Mon ami, lui répondit Don Quichotte, étant le maître de votre cheval, vous pouvez mettre un prix à l'étallonnage tel qu'il vous plaira, & si ceux qui ont des jumens à faire couvrir ne s'en accommodent pas, il leur est aussi libre de faire couvrir ailleurs leurs jumens; mais comme il ne paroît pas que vous ayez mis de prix à votre étalon, & que d'ailleurs les jumens ont été couvertes sans que personne y ait eu part, vous devriez vous accommo-

der, & prendre ce qu'on a coûtume de donner. Vraiement, Monsieur, dit alors le maître des Jumens, je lui donne bien davantage; car la coûtume d'ici aux environs, est de donner cinquante sols, & je lui offre une pistole pour les deux. On m'a voulu donner cinquante livres, dit le maître du cheval, pour lui faire couvrir une jument, & je les ai refusés, parce que cela ruine mon cheval; comment pourrois-je accepter ce qu'il m'offre? Sur ce pied-là, lui dit Don Quichotte, vous auriez dû tenir votre cheval en laisse, ou à l'écurie, afin qu'il ne fît point d'eschapade; car dans le cas où vous êtes, je ne sçais même, si le Juge ne vous auroit pas débouté de votre demande, dépens compensés, puisque votre partie ne vous a pas été chercher, & que cela s'est fait sans la participation de l'un ou de l'autre. Et cependant, Monsieur, dit le maître du cheval, mon voisin n'est pas fâché d'avoir deux beaux poulains, qui vaudront trente pistoles piece, dans deux ans, & je crois que je ne demande rien d'injuste, d'en demander un, tel qu'il est à present; mais puisque nous som-

mes soumis à ce qu'il vous plaira d'en ordonner, vous n'avez qu'à juger ce que vous voudrez. Monsieur, interrompit Sancho, laissez-moi juger ce procès-là. Mon ami, lui dit le maître du cheval, ce n'est pas vous que nous avons pris pour Juge, c'est votre maître. C'est, repartit Sancho, que vous ne sçavez pas que j'ai été Gouverneur de l'Isle Barataria, où j'ay jugé bien d'autres differends que le vôtre; & j'y serois encore, sans un Medecin qu'on m'avoit donné pour me gouverner moi-même, qui me faisoit mourir de faim, & comme vous sçavez, pour enrager de faim, il n'y a que faire d'être Gouverneur; car si vous aviez sçû tout cela, vous seriez venus tout droit à moi, parce que cela ne merite pas que mon maître se mêle d'une bagatelle comme celle là. Hé bien, lui dit Don Quichotte, que jugerois-tu? Je jugerois, reprit Sancho, que le Maître du cheval acheràt deux jumens, que le Maître des jumens fera couvrir par l'un de ses jeunes poulains, quand il sera en âge de couvrir, & ainsi tout sera égal de part & d'autre. Le jugement est bon, dit Don Quichotte,

ſi mieux n'aime le Maître du cheval, prendre la piſtole qu'on lui veut donner. Tu nous la bailles belle, lui dit en ſe mocquant, le maître du cheval; il me faudroit attendre deux ans avant que les poulains fuſſent propres à couvrir, & quand j'acheterois dès-à-preſent les cavalles, il ſe paſſeroit plus de trois ans avant qu'elles miſſent bas. Monſieur le ruſtaud, lui dit Sancho, apprenez à parler à un Gouverneur; & bien te prend, que je ne le ſois plus; car ſi je l'étois encore, & que tu vins plaider devant moi une ſi méchante cauſe, je te ferois donner par l'executeur de la Juſtice une volée de coups de bâtons, pour t'apprendre à intenter des procès ſi mal à propos; & tu ſervirois d'exemple à tous les méchans chicaneurs qui troublent le repos public, & font cauſe de la ruine de ceux qu'ils chicanent, ſans aucun droit: Adieu, tirez-moi d'ici avec votre differend. Si je te tenois un petit à l'écart, lui répondit le maître du cheval, je t'apprendrois à toi à te mêler d'être Juge, quand on ne te le demande pas, & ſans aller chercher l'Executeur de la Juſtice, je te donnerois moi-

mêne une sérénade, dont tes épaules se sentiroient si long-temps, qu'il ne te prendroit pas envie d'être Juge à ce prix-là. Don Quichotte qui n'étoit déja pas porté pour celui-là, se leva brusquement, & prenant sa houlette que Sancho tenoit, alloit lui en décharger un coup sur les oreilles, s'il ne l'eût évité par la fuite : & ainsi finit le procès des deux païsans.

Dulcinée cependant avoit la complaisance de tems en tems de s'habiller en Bergere, & d'accompagner son mari, à garder le troupeau quand il n'y avoit point de compagnie au logis. Un jour que la jeune Receveuse l'étoit venu voir, tandis que Don Quichotte étoit aux champs, elles concerterent ensemble une partie de plaisir, qui étoit qu'elles s'habilleroient en Bergeres avec deux autres jeunes filles du lieu, un jour de Fête qui fut arrêté; & que toutes quatre iroient avec quelques Bergers dans la prairie, ensorte que Don Quichotte les vît, & qu'elles danseroient avec les Bergers, au son de leur musette. Dulcinée s'étoit obligée de fournir tout ce qu'il falloit pour toutes les quatre, & le déguisement

déguisement se devoit faire chez une amie, afin que la Niéce & la Gouvernante n'en sçussent rien. Le jour destiné étant venu, & toutes les hardes portées chez la personne, Dulcinée s'y rendit, & ajûsta les trois Bergeres le plus proprement qu'elle put; ensorte que la Receveuse fut à peu près ajustée comme elle; à la reserve qu'elle se mit un nez artificiel, qu'elle avoit dans ses nippes (car elle s'étoit souvent déguisée chez le Duc) & dans cet équipage, chacune une houlette à la main, garnie de rubans, elles furent dans la prairie, accompagnées de tous les jeunes garçons du lieu, qui s'étoient aussi distingués par quelque petit ajustement. Don Quichotte qui gardoit son troupeau à demi quart de lieuë de là, voyant la danse, dit à Sancho: Y a-t-il quelque nôce chez nous? Non pas que je sçache, répondit Sancho; mais comme il est fête aujourd'hui, nos jeunesses se sont venuës ébattre ici, parce qu'il y fait beau. Il me semble voir d'ici, reprit Don Quichotte, des Bergeres un peu trop magnifiques pour ne pas croire qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire. Hé bien, Monsieur,

dit Sancho, approchons-nous de la danse, & nous verrons ce qui en est.

Don Quichotte ayant pris les devans avec son habit de Berger, jetta d'abord les yeux sur les quatre jolies Bergeres, & reconnoissant à l'une des hardes de sa femme, & la considerant attentivement, il s'imagina que c'étoit Dulcinée, quoique ce fût la Receveuse, ainsi qu'on l'avoit bien prévû, & que le même changement qui s'étoit fait, à ce qu'il croyoit, le jour de la nôce du jeune Receveur se faisoit encore dans ce moment, & lui parlant comme à Dulcinée : Pourquoi, lui dit-il, empruntez vous aujourd'hui sans necessité la ressemblance d'une autre ? n'êtes-vous pas contente de ce que vous êtes ? Moi, Monsieur, lui répondit la Receveuse, comme si c'eût été Dulcinée ; est-ce que je parois autrement qu'à mon ordinaire ? Vous me paroissez, repartit Don Quichotte, comme vous me parûtes le jour que vous vintes à cette nôce, & que je vous fis mon compliment. Je vous assure, Monsieur, repliqua la jeune Receveuse, que je ne m'apperçois de rien, & qu'il faut que ce soient vos

yeux qui soient charmés ou troublés. Dulcinée, qui s'étoit bien attenduë à cela, n'en pouvoit plus de rire sous son nez artificiel. Cependant Don Quichotte rêvoit dans sa cervelle, quel pouvoit être le motif qui obligeoit les Enchanteurs de faire ce changement, soit qu'il fût sur la personne ou sur ses yeux, & rappellant l'avanture des deux couplets de chanson, & tout ce que le Singe avoit fait, à ce qu'il croyoit, quoiqu'il y eût déja long temps; il crut que c'étoit une nouvelle piece que ce belitre d'Enchanteur lui faisoit; mais pour dissiper sa rêverie, on le força de danser malgré qu'il en eût, sans paroître faire attention au chagrin dont son cerveau paroissoit embroüillé.

La nuit étoit déja venuë il y avoit long-temps, & le troupeau étoit rentré au logis, que l'on dansoit encore dans la prairie. Don Quichotte qui vouloit à toute force que la jeune Receveuse fût sa femme, voulant lui marquer sa complaisance, & tout ce qui lui faisoit plaisir; convia les trois autres Bergeres à souper, & les amena chez lui. On dansa encore dans sa

cour, parce qu'il faisoit beau, & qu'il y avoit de la Lune : & lorsque le souper fut servi, Don Quichotte prévenu que la jeune Receveuse fût sa femme sous une ressemblance empruntée (& ne reconnoissant point Dulcinée avec son nez) la fit mettre près de lui à table où Dulcinée se mettoit ordinairement, & de tems en tems la baisoit, & la caressoit, en regardant toûjours si ce visage enchanté ne changeroit point à ses yeux ; il disoit aussi aux autres de petites badineries, dont Dulcinée avoit sa part, comme une inconnuë qui s'étoit trouvée dans le lieu par hazard ; enfin l'heure de se retirer approchant, on entendit heurter à la porte, & un moment après le Receveur entra, & saluant Don Quichotte, il lui dit : je viens, Monsieur, querir ma femme, & vous remercier de l'honneur que vous lui avez fait. Vôtre femme, lui dit Don Quichotte ? je ne l'ai pas vûë d'aujourd'hui, que je sçache. Comment, répondit le Receveur, est-ce que vous ne la connoissez pas, la voilà tout proche de vous ? Vous vous trompez, mon ami, c'est Dulcinée, à qui les Enchanteurs ont donné la

ressemblance de vôtre femme, comme ils firent le jour de vôtre nôce : cherchez votre femme ailleurs, si vous m'en croyez. Ma foi, Monsieur, repartit le Receveur, je n'irai pas la chercher hors d'ici, puisque la voilà près de vous. Je vous dis moi, reprit Don Quichotte, que c'est la mienne, & si bien la mienne, que j'espere coucher bientôt avec elle, & pour preuve qu'elle me reconnoît pour son mari, & qu'elle se connoît bien elle-même pour ma femme, c'est qu'elle m'embrassera en vôtre presence, n'est ce pas, ma Reine ? allons, embrassez-moi tout à l'heure. La Receveuse qui vouloit aussi se divertir de son mari, embrassa Don Quichotte, comme auroit pû faire Dulcinée. Le Receveur à qui ce jeu ne plaisoit pas, prit sa femme par le bras, & la tirant assez rudement de ceux de Don Quichotte, lui dit : allons, folle, allons à la maison, & que je ne vous le dise pas deux fois. Don Quichotte piqué de cette action, qu'il regardoit comme une insulte faite à sa femme, prit le Receveur au collet, & lui dit : Monsieur le rustaud, si vous étiez un homme de ma sorte, je vous appren-

drois l'épée à la main, à pied ou à cheval, armé ou désarmé, à respecter les Dames d'un rang infiniment au-dessus de vous, comme est Madame Dulcinée, & à mieux parler en la presence d'un homme comme moi : & prenant en même tems la Receveuse par le bras, la fit entrer de force dans sa chambre, & l'y renferma malgré la resistance du Receveur, qu'il alloit chasser de chez lui à coups de bâtons; mais Dulcinée dans ce moment ayant défait son nez sans que personne s'en apperçût, vint se mettre au devant de son mari, & l'embrassa. Don Quichotte, qui attendoit de moment en moment que le charme qui causoit en apparence ce changement se dissipât, la voyant comme elle étoit ordinairement, après l'avoir baisée, la montra au Receveur, & lui dit : hé bien, mon ami le rustaud, est-ce là votre femme ? Cependant la Receveuse profitant du moment que Don Quichotte baisoit sa femme, s'échapa de la chambre, & sortit sans qu'il la vît, & le Receveur connoissant pour lors que c'étoit une piece faite à plaisir, pour se divertir de la folie de Don Quichotte, prit

congé de lui, & lui demanda excuse de sa méprise, & sans s'arrêter davantage, courut rejoindre sa femme, & les deux autres Bergeres qui étoient déja hors de la porte.

Quand Don Quichotte se vit seul avec Dulcinée, son étonnement n'étant pas encore passé, il lui dit : est-il possible que vous ne vous soyez pas apperçuë d'aucun changement ? Non je vous le jure, lui répondit-elle. Cependant, reprit Don Quichotte, vous voyez que tout le monde vous prenoit pour la femme du Receveur, & que lui-même y a été trompé, & au fond il n'avoit pas tout le tort, & ce n'est que la maniere dont il s'y est pris qui m'a offensé. Juste ciel, s'écria-t-il, n'extirperez-vous jamais de dessus la terre cette race maudite d'Enchanteurs, ces miserables ennemis de ma felicité ? c'est à vous seul que cette vengeance appartient, puisque mon bras n'a pû les sacrifier tous au repos public, & qu'il semble que je sois menacé de ne voir jamais finir mes infortunes. Il faudra, lui dit Dulcinée, se consoler de leur malice, pourvû qu'elle ne nous fasse pas plus grand mal.

Comment, s'écria-t-il, Madame, ne comprenez vous pas les suites que cela peut avoir? & si ce rustaud de Receveur vous prenant pour sa femme, vous venoit maltraiter en mon absence, lorsque vous ne penseriez à rien chez vous, ne seroit-ce pas-là un vrai chagrin? Non, je ne dormirai pas en repos que je n'aye vaincu cet Enchanteur, qui ne rôde ici aux environs, que pour troubler mon repos par quelque trait nouveau de sa malice.

CHAPITRE XLV.

Qui informe le Lecteur des facultés de Don Quichotte & de Sancho.

DOn Quichotte fortement persuadé par le larcin que le Singe avoit fait chez Sancho, comme nous l'avons dit, qu'il n'y avoit d'especes d'or, que les quatre cens pieces qui étoient dans le petit sac, puisque le prétendu Enchanteur ne s'étoit attaché qu'à celui-là seul, & que par consequent tout le reste n'étoit que du billon, comme il paroissoit; délibera

bera avec son Curé d'en envoyer une douzaine d'especes à Tolede à un Orfévre que le Curé connoissoit, afin que les mettant à la coupelle, il vît ce que le tout valoit. On envoya donc Sancho exprès à Tolede, avec ordre d'attendre qu'on lui pût donner une réponse précise sur ce sujet, & l'Orfévre ayant affiné un marc de ces especes, manda qu'elles raportoient la cinquiéme partie de fin, à raison de vingt-cinq livres le marc, attendu les frais qu'il faloit faire; & que sur ce pied-là, si l'on vouloit vendre le tout, on n'avoit qu'à le lui faire sçavoir.

Dès qu'on eut reçu cette réponse, qui confirmoit que ce n'étoit que du billon, on pesa tout ce qu'il y en avoit, compris la part de Sancho; & il se trouva que tout le trésor pesoit cinq cent marcs de billon qui seroient réduits à cent marcs de fin; & suivant le prix que l'Orfévre en offroit, montoit à la somme de deux mille cinq cent livres, non compris les quatre cent écus d'or du petit sac; de sorte que les trois quarts qui appartenoient à Don Quichotte, le quart de Sancho levé, montoient à la somme de mille huit

cent soixante - quinze livres, & l'on conclut que tout le trésor étoit une dépense de trois ou quatre cent pistolles que le Roi avoit bien voulu sacrifier à son plaisir.

La succession étoit un objet bien plus considerable, il avoit été vendu à San Lucar pour mille huit cent cinquante livres d'effets, & les frais repris, il restoit de liquide mille six cent livres. Don Quichotte avoit fait estimer ce qu'il apportoit chez lui en meubles, linge & vaisselle d'argent, dix mille livres; en avoit trouvé une pareille somme en ducats ou autres especes d'or, il restoit encore en recepissés ou lettres de change trente-deux mille livres; sçavoir, dix-huit mille livres en lettres de change, qui furent payées au dernier voyage de Cadix: & quatorze mille en recepissés. Il y en avoit eu cinq mille de perdus par la prise d'un vaisseau, & les neuf autres qui étoient assurés sur un gros vaisseau, qui bien tôt après arriva richement chargé des Côtes de Guinée, rapporterent les trois quarts de profit, qui faisoient avec le principal, trente-six mille livres; mais ayant remis six mille

livres ſur le même vaiſſeau, & donné cent piſtoles à Sancho pour toutes ſes recompenſes, il ne rapporta de net que vingt-neuf mille livres en lettres de change pour Tolede & Madrid; il apporta de ſon voyage en Cour cent écus d'or, du préſent que le Roi lui avoit fait, valant cinq cens ſoixante-dix livres, ce qui montoit en tout à la ſomme de ſoixante-neuf mille cent ſoixante-dix livres, non compris l'eſperance des ſix mille livres qu'il avoit remis ſur mer; de ſorte que Don Quichotte, de pauvre Gentilhomme qu'il étoit, dont le domaine conſiſtoit en ſa metairie, ſe vit en état d'executer une partie de ſes grands deſſeins, en fondant des Commanderies pour des Chevaliers errans.

Dulcinée qui s'informoit ſous-main de ce qu'elle pourroit trouver à ſa bienſéance, acheta deux fortes metairies, ſous prétexte d'en faire deux Commanderies; car ſans cela Don Quichotte n'y auroit pas voulu conſentir; mais comme il falloit avant de les pouvoir aliener à l'Ordre, avoir les Patentes de ſon retabliſſement, & l'Arrêt de confirmation de ſes conſti-

tutions, & qu'on étoit bien sûr qu'on n'auroit jamais ni l'un ni l'autre ; on ne risquoit pas beaucoup de mettre cette clause dans les contrats d'acquisition ; cependant le revenu de ces deux fermes redonnoit toute une autre face à sa maison, que Dulcinée gouvernoit avec toute la prudence, & toute l'économie possible.



Les affaires de Don Quichotte etoient dans cette situation, lorsque Dulcinée s'apperçut qu'elle étoit encore grosse : la joie que causa cette heureuse nouvelle se répandit bien-tôt dans tout le lieu, & Dulcinée s'entretenant un jour avec son mari sur ce sujet, lui dit : Monsieur, si vous avez des enfans, pouvez-vous en conscience executer le dessein que vous avez de fonder des Commanderies ? car il me semble que vous êtes obligé de songer par préférence à l'établissement de vos enfans, qu'à celui d'un étranger qui ne vous touche point. Cela ne porte aucun préjudice à la chose, lui répondit Don Quichotte ; car mes constitutions portant que j'aurai la nomination des dix Commanderies qui seront les meilleures, je nommerai mes enfans, & je

les éleverai, Dieu aidant, dans la profeſſion de Chevalier errant. Dulcinée ne voulut pas le pouſſer là-deſſus; mais elle ſongea ſeulement à employer ſon argent à augmenter le domaine de ſon mari, & à s'en aſſurer la proprieté, en cas qu'il mourût ſans enfans.

Parlons maintenant de la fortune de Sancho, qui fut à proportion plus conſiderable, que celle de ſon maître. Le Curé l'ayant fait venir chez lui, & lui parlant en particulier, lui dit: Ami Sancho, j'ai ſongé à vous chercher ce qu'il vous faut; j'ai en main une bonne metairie, mais je crains que vos facultés n'aillent pas juſqu'au prix qu'on en veut avoir; cependant j'ai ſongé au moyen d'y ſuppléer: voyons, un peu l'état de votre bien; ſuivant la connoiſſance que j'ai de vos affaires, voici ce que je crois que vous devez avoir de comptant. Premierement, vous avez envoyé à votre femme cinquante écus d'or des gratifications du Roi, qu'elle m'a mis entre les mains, & qui valent deux cens quatre vint-cinq livres; de plus les quatre cens écus d'or du petit ſac dont l'enchanteur vous en a volé ſix, montant à deux mille deux

cens quarante-cinq livres, votre part des autres especes du trésor, suivant ce qu'elles ont été venduës, monte à six cens vingt-cinq livres : votre Maître vous a donné au retour de son dernier voyage de Cadix cent pistoles de recompense de tous vos services, qui valent mille livres : votre confiscation, ou plûtôt votre droit de dénonciation vous a valu quatre mille livres, & le Prévôt à qui j'ai écrit à votre sujet,m'a mandé que la maison étoit prête d'être adjugée à six mille livres, & partant pour votre tiers deux mille livres, je ne vous parle pas de cent écus d'or trouvés dans la valise de Cardenio, ni de ce que vous a valu le desenchantement de Dulcinée, vous entendez bien ce que je veux dire : ni de quelque gratification que vous a fait le Duc chez qui vous avez été, parce qu'il a falu nourrir votre femme & vos enfans; mais comme je crois que cela est plus que suffisant depuis quatre ans que vous courez les avantures, je compte que vous devez avoir de net dix mille cent cinquante-cinq livres seize sols. Contai-je bien,ami Sancho? Vous comptez fort bien, Monsieur le

Curé, lui répondit Sancho, quand vous dites que je devrois avoir ; mais je n'ai pourtant selon mon calcul, que dix mille francs juste, pourvû que les deux mille livres de la maison aviennent ; car en tout cas je ne voudrois pas encore les compter, crainte de nous tromper, comme à ce diable de tresor dont je croyois acheter une Comté, & ainsi, Monsieur, nous n'avons que huit mille livres, attendu que ma femme a acheté un trousio pour notre fille ; afin de la marier, & si les deux mille francs viennent, ils seront pour elle ; qu'en dites-vous, Monsieur le Curé, ferons-nous notre affaire avec cela ? Non pas, notre ami, repartit le Curé, puisqu'on veut avoir douze mille livres de la metairie ; mais j'ai jugé à propos que vous employiez tout ce que vous avez, sauf à faire une rente à votre fille en la mariant ; & comme malgré cela, il vous manque encore deux mille livres, j'engagerai votre maître de vous les prêter, & vous lui en ferez la rente qui sera hypotequée sur la maison, à condition de rachat, quand vous aurez de l'argent. Voyez si vous voulez que je porte la parole pour vous, vous

ferez valoir ce bien là par vos mains. Hé ! qui sera plus heureux que vous desormais ! Pour de ma part, lui dit Sancho, je consens à tout ce que vous me proposez ; car je sçais que vous êtes porté à me vouloir du bien ; mais notre femme qui comptoit d'être Comtesse ou Gouvernante, ne pourra peut-être pas se resoudre à n'être qu'une simple metayere : voilà bien du rabajoie, Monsieur le Curé ; qui compte l'œuf au cul de la poule, est en danger de n'avoir que la coque ; & quand la vigne est en fleur, il n'est pas temps de compter le vin dans sa cave ; & qui tire en l'air n'attrape pas l'oiseau, & qui ne va qu'à cloche-pied ne fait pas bien du chemin en un jour. Hé bien, ami Sancho, interompit le Curé, avez vous fini tous ces proverbes. Ah ! mardi, Monsieur le Curé, s'écria Sancho, vous m'en avez fait perdre là un que j'avois tout prêt, qui venoit là tout à point. Et que ne le sortiez-vous donc tout d'une suite, repartit le Curé. Et par la gerni, reprit Sancho, vous me l'avez fait rentrer dans le four, comme il étoit tout prêt de sortir, & cela est capable de me faire crever ; car voyez-vous, Mon-

ſieur le Curé, à meſure que je trouve un proverbe, je le ſerre dans un coin,& puis il en vient un autre, & puis encore un autre, & à la fin, il faut que cela ſorte, ou j'étoufferois; car vous ſçavez auſſi bien que moi, que quand le vin n'a point d'évent, les cerceaux pettent, & quand le ſac eſt trop plein, on ne ſçauroit le lier, & quand il fait trop de vent, le moulin n'en va pas mieux; & à force de ſouffler, on creve la veſſie, & une cheville, comme on dit, chaſſe l'autre, & ... ah par la mardi, voilà mon proverbe qui eſt avenu à la queuë des autres: & on croit aller dénicher des pies, & on ſe caſſe le col avant que d'atteindre au nid; cela ne vient-il pas comme je diſois .... Vous ne dites rien, Monſieur le Curé. C'eſt, répondit le Curé, que j'attens que tous les proverbes ſoient ſortis, afin que vous n'étouffiez pas. Oh! voilà qui eſt fait, Dieu mercy, repartit Sancho, vous pouvez maintenant dire tout ce qu'il vous plaira. Hé bien, Sancho, repartit le Curé, que veulent dire tous ces proverbes; car pour moi je vous avouë que je n'y entens ni rime, ni raiſon. Pardi, reprit Sancho, il me ſemble

pourtant que cela s'explique bien clair; cela veut dire que je comptois de ce tresor avoir du moins une Comté, & que notre femme seroit Comtesse, & nôtre fille aussi, & que voilà tout avaux l'eau. Je crois vous avoir déja dit, ami Sancho, lui repartit le Curé, qu'une Comté ne convient nullement à un homme de votre sorte. Monsieur le Curé, répondit Sancho, vous en auriez dit tout autant du Gouvernement, & cependant je m'en suis fort bien tiré; & si j'avois été aussi content du Gouvernement, que le Gouvernement étoit content de moi, j'y serois encore Gouverneur.

Sur ces entrefaites Therese Pensa arriva fort échauffée; hé dame, ditelle en entrant, Monsieur le Curé, je suis bien aise de sçavoir ce que vous avez de bon à nous dire, car les femmes sont curieuses, comme vous sçavez. Je disois à votre mari, lui dit le Curé, que j'avois une bonne Métairie en main (& vous sçavez bien ce que c'est) & que cela vous convenoit mieux qu'une Comté, quand vous auriez le moyen de l'acheter, outre que ces sortes de biens veulent être posse-

dés par des gens qui ayent de la naiſſance, & que loin de faire honneur à un homme de votre ſorte, cela ne ſert au contraire qu'à le faire mépriſer davantage ; c'eſt qu'il y a auſſi une ambition criminelle, qui vous fait oublier ce que vous êtes, & qui peut nuire à votre ſalut. Dieu nous fait naître dans un certain état proportionné à nos lumieres, & nous devons nous en tenir là, or que ce ſoit le mérite qui nous éleve ; vous êtes de bonnes gens, mais vous n'avez ni l'un ni l'autre, un mérite qui puiſſe vous élever, & votre vanité eſt un vice qui fait encore faire plus d'attention à la baſſeſſe de votre naiſſance, & à la puerilité de votre eſprit. Vraiment, Monſieur le Curé, lui dit Thereſe, nous voilà bien déconfortés avec votre beau ſermon, le moyen fait venir l'eſprit, & ſi j'étois Comteſſe, vous verriez ſi je n'en vaudrois pas bien une autre ; & qu'elle vienne ſeulement cette Comté, & l'on verra ſi je la refuſe, & ſi je ne me fais pas Comteſſe auſſi-tôt, je veux bien qu'on me feſſe à mon âge ; & oüi da, comme vous refuſeriez une bonne Abbaye ſi on

vous la donnoit, & qui mange chappon, comme dit l'autre, chappon lui vient; mais puisque cela ne se peut, il faut bien s'en consoler, & si vous jugez que cette Métairie soit notre fait, tout ce que vous ferez sera bien fait; il n'y aura que notre fille qui avoit envie d'être Comtesse, ou Marquise, que cela chagrinera. Et pourquoi, lui dit le Curé? Parce que vous lui avez mis la vanité en tête; mais dites-moi, pauvres gens que vous êtes : N'est-ce pas pour vous une assez grosse fortune, que d'avoir une bonne Métairie à vous, & de pouvoir vivre de votre bien? faut-il que l'ambition s'empare si fort de notre cœur, que nous ne soyons jamais contens? Ce n'est pas, Monsieur le Curé, lui repartit Therese, que je ne sois contente de ce que nous avons, mais c'est qu'on faisoit esperer à mon mari qu'il apporteroit quelque Royaume de ces vilains Maures, ou bien que nous aurions le moyen avec ce tresor, d'acheter une bonne Comté, qui auroit bien mieux valu qu'une Métairie. Vous êtes des fols, l'un & l'autre, leur dit le Curé, de vous mettre ces sottises en tête;

ne sçavez-vous pas que quand Don Quichotte est dans ses rêveries de Chevalerie errante, on ne le doit écouter que comme un fol qui a le cerveau broüillé. Cependant sa folie vous a été avantageuse, & il me semble que vous ne devez pas être m'écontens de l'avoir servi; allez, mes enfans, allez, reposez-vous sur moi, & quand vous serez en possession de cette Métairie, je songerai à marier votre fille, de maniere qu'elle en sera contente, & vous aussi. Dieu le veüille, Monsieur le Curé, repartit Therese. Faites donc tout pour le mieux, lui dit Sancho, & Dieu vous le rende.

Sancho & sa femme étoient déja sortis du Presbytere, lorsqu'il se souvint d'une chose qui le fit rentrer, & parlant au Curé: Monsieur, lui dit-il, nous avons oublié un article qui vaudra peut-être mieux que tout le reste. Et qu'est-ce que c'est que cet article, dit le Curé. C'est, Monsieur le Curé, reprit Sancho, les dépoüilles que nous avons gagnées au dernier combat que mon maître a eu contre tous les Enchanteurs ses ennemis, comme nous revenions de Cadix. Ah, ah! maître

Sancho, lui dit le Curé, vous ne nous disiez pas que vous aviez encore cherché les avantures à ce voyage. C'est, repartit Sancho, que mon maître me l'avoit bien défendu. Oh ! pauvre Gentilhomme, s'écria le Curé, tes illusions de Chevalerie errante ne mourront dans ton esprit, que quand ton esprit mourra au monde, & qu'il laissera ce corps mortel ; hé bien, ami Sancho, contez-moi donc ce que c'est que ce combat. Oh ! par la mardy, Monsieur le Curé, repartit Sancho, il y en auroit pour une heure, nous étions dans un bois, & il y avoit je ne sçai combien de Pies qui nous suivoient, & mon Maître dit, que c'étoient des Enchanteurs, & puis comme les Pies ne paroissoient plus, & que la nuit approchoit, nous vîmes une grosse fumée dans le bois que je pris pour un fourneau de charbon, & mon Maître me dit, que les Enchanteurs étoient là assemblés, & il me fit aller tout doucement voir quelle contenance ils tenoient, & je vis qu'il avoit raison. Enfin final, qu'il y fut lui-même, & les défit tous, si ce n'est que celui qui vint l'autre jour me voler

mon sac, soit échappé, & mon Maître me fit mettre dans un sac le meilleur des dépoüilles que j'ai apportées, & cela doit valoir tout du moins une bonne Comté, à ce que dit mon maître, quoique cela ne me paroisse pas valoir grande chose. Et comment avez-vous pû oublier cet article là, dit le Curé, qui feignit de donner là dedans? C'est, répondit Sancho, que mon maître m'ayant bien défendu de parler de ce combat, il m'avoit recommandé de cacher ce sac avec de belles armes qu'il a achetées à Cadix ; & puis à vous parler franchement, Monsieur le Curé, je n'ay pas trop bonne opinon de ces dépoüilles, si ce n'est une petite boëte où mon maître dit que sont les pierreries. Allez donc vîte querir ce sac, lui dit le Curé, que nous voyions ce que c'est. Que je vous l'aille querir, dites-vous Monsieur le Curé, dit Sancho? il y en a tant, que mon âne (sauf correction) en peut porter. Hé bien, repartit le Curé, allez donc le charger sur votre âne, & je n'en parlerai à personne.

Sancho fut donc chez lui, & chargeant le sac aux dépoüilles sur son âne,

le vint décharger au Presbytere où le Curé l'attendoit, & on en fit l'ouverture. Cela fait bien du bruit, dit le Curé. Si c'étoit de l'or, dit Sancho, comme mon maître m'en a assuré, il ne laisseroit pas d'y en avoir là pour une bonne somme. En disant cela, il tira du sac un chaudron, & dit : Voilà, Monsieur le Curé, à ce que m'a dit mon Maître, une cuvette d'or qui servoit à une de ces Enchanteresses, à mettre des eaux de senteur pour se parfumer le corps, & puis voici un éguiere d'agate d'Orient, que mon maître dit qui vaut mieux que si elle étoit d'or, quoique cela me paroisse un cruche de grais. Après, après, dit le Curé. Je tiens, si je ne me trompe, reprit Sancho, en tirant du sac un petit poëlon de cuivre, un autre vase d'or qui servoit à ces Enchanteresses à faire chauffer de l'eau, & puis, oh, oh, ce que je tiens là est bien gros & bien lourd ; c'est la marmite, Monsieur le Curé, qui étoit sur le feu, & mon maître m'a assuré qu'il faloit qu'elle fût d'argent, mais comme elle est noire de fumée, nous n'y connoîtrons rien. Ami Sancho, interrompit le Curé, vui-
dez

dez le ſac tout d'un coup, car nous en aurions juſqu'à demain, & il faut que j'aille à l'Egliſe. Sancho ayant donc vuidé le ſac, & voyant la boëte que Don Quichotte diſoit être la caſſette aux pierreries, s'écria, & dit: ah! Monſieur le Curé, voilà le meilleur, ce ſont les pierreries. Le Curé le voyant quaſi auſſi fol que ſon maître, de donner dans la ſottiſe de ces enchantemens, lui dit: laiſſez tout cela, ami Sancho; car s'il eſt vrai qu'il y ait quelque charme qui nous faſſe paroître toutes ces choſes autrement qu'elles ne ſont, je les exorciſerai tantôt quand je ſerai ſeul, & nous en ſçaurons bien-tôt la verité, vous vous en fierez bien à moi, notre ami. Sancho & ſa femme s'en furent, ſans qu'on pût ſçavoir au vrai quelles étoient leurs penſées au ſujet de ces prétenduës richeſſes.



CHAPITRE XLVI.

L'Enchanteur Singe paroît encore. Avanture d'un voleur de chevaux, & sa punition.

LE lendemain Don Quichotte & Sancho remenans le troupeau, le Singe dont nous avons déja parlé, sortit du bois, traversant la prairie de toute sa vitesse, entra dans le Bourg pour chercher un gîte, & de quoi vivre. Don Quichotte qui le vit le premier, courut après lui l'épée à la main; car j'ai dit qu'il la portoit toujours depuis que ce nouvel enchanteur avoit paru; mais le Singe, ou si vous voulez l'enchanteur se mocqua de lui, & gagna les maisons. Sancho qui de son côté craignoit pour son sac aux écus d'or, courut le plus vîte qu'il put chez le Curé à qui il l'avoit donné à garder, pour le prier de le mettre vîtement dans le bénitier, & courant ensuite de maison en maison, il mit l'allarme dans tout le Bourg; mais l'enchanteur plus fin, ne parut point, & s'étant d'abord re-

fugié dans le grenier aux noix ; il en mangea tant qu'il eut faim, & se coucha ensuite dans le lit de la petite fille, qu'on avoit fait coucher ailleurs, à cause de lui ; la pauvre femme qui occupoit cette maison n'y étant pas lorsqu'il y entra, ne l'entendit point pendant toute la nuit qu'il dormit, & il s'en fut dès le matin, sans être vû de personne ; mais ce qui la consola du dégât qu'il avoit fait à ses noix, furent les six écus d'or qu'il avoit pris dans le sac de Sancho. Tous ceux qui ont vû des Singes, & particulierement de gros, sçavent qu'ils ont au dedans de la gueulle deux poches à la place des joües, où ils serrent tout ce qu'ils veulent garder, & lorsque la chose n'est pas comestible, ils vuident ces poches quand ils sont las de ce qu'ils y avoient serré ; de sorte que cette femme ayant fait une si bonne trouvaille, ne se vanta pas du dégât que le Singe avoit fait à ses noix, crainte que quelqu'un ne vînt reclamer ce qu'elle avoit trouvé.

Don Quichotte étoit aussi dans l'attente de quelque nouveau chagrin de la part de cet enchanteur, ce qui l'obli-

geoit de se tenir sur ses gardes, le jour & la nuit, aussi-bien que Sancho, dans sa maison; & comme personne ne l'avoit vû dans le Bourg, leur superstition leur fit croire qu'il avoit changé de figure pour mieux joüer son coup. Cependant le jour étant venu sans qu'on eût entendu parler de l'Enchanteur, Don Quichotte fut aux champs avec Dulcinée habillée en Bergere, & Sancho qui étoit le veritable conducteur du troupeau; car Don Quichotte & son incomparable Dulcinée, n'étoient que pour la forme. Dès qu'ils furent où le troupeau devoit passer le jour, ils s'assirent sous les Saules, & après un entretien assez long sur differentes matieres, Dulcinée dit à Don Quichotte: Avoüez, mon cher mari, qu'il est bien plus doux de passer ainsi les jours à voir & partager les plaisirs innocens des bergers & des bergeres de ces cantons, que de courir vos avantures, sans sçavoir où vous allez, ni ce que vous cherchez; exposé aux injures du tems, souvent couché dans une forest, & vivre, Dieu sçait comment; alterer sa santé, revenir chez soi moulu de coups, & décharné comme un sque-

lette. Ce que vous dites-là est veritable, Madame, lui repondit Don Quichotte ; mais c'est ce qui fait aussi tout le merite de l'homme de guerre, & il est si bien accoutumé à ce genre de vie, que ces occupations douces & innocentes que vous cherissez lui sont insupportables, & quelque charme que les personnes élevées dans la mollesse, y trouvent, un homme de ma profession languit, dans un état que les autres regardent comme le suprême bonheur de la vie humaine. Et je vous jure, Madame, que sans vous, sans le plaisir que je goûte à vous voir, à sçavoir que vous vivez, & que vous ne souffrez plus, graces à Dieu, & à l'intrepidité de mon courage, je ne sçais, s'il me seroit possible de rester ici un mois de suite ; mais à la verité vôtre presence me fait goûter cette douceur, & il n'y a que l'inaction où je suis qui me donne de l'ennui, parce que j'ai toujours aimé le travail & l'activité. Et par ma foi, interrompit Sancho, qui avoit écouté leur conversation, à qui tient-il que vous ne travailliez ? vous n'avez qu'à traire les brebis & les chevres, & puis vous occuper à faire de

petits fromages, comme vous me le difiez en revenant la premiere fois deBarcelonne, & puis de la crême foüettée, & des caillebottes, & nous occuper ici à les manger en gardant nos troupeaux; ce feroit-là le moyen de ne fe pas ennuyer, & de paffer les jours agréablement. Tout ce qui intereffe ton ventre, lui dit Don Quichotte, te touche fi fort, que tu crois que tout le monde te reffemble. Ce n'eft pas pour mon ventre que je parle, repartit Sancho; mais pour vous faire fouvenir de tous ces plaifirs dont vous m'entreteniez chemin faifant, pour diffiper le noir chagrin que vous aviez d'avoir été vaincu à Barcelonne; & maintenant que nous pourrions mettre en effet toutes ces douces occupations, il femble que vous n'y trouviez plus le même plaifir, ou que vous en ayez perdu le fouvenir. Tu as en quelque forte raifon, lui repartit Don Quichotte, pour ce qui regarde les fromages & la crême que nous devions manger; mais pour le refte je ne penfe pas que j'aye dit que j'irois traire les brebis, ni m'occuper à faire les fromages, qui font des occupations de femme. Hé bien, Mon-

sieur, reprit Sancho, je m'en tiens-là, puisque vous le voulez ; & pourvû que nous mangions de la crême & de petits fromages, comme vous le dites, je ne me mettrai pas en peine qui les aura faits.

Comme ils s'entretenoient ainsi, ils virent venir de loin un homme de cheval fort bien monté, qui en traversant la prairie vit une fontaine qui le fit descendre pour boire ; dans ce moment, un autre homme de cheval, que le premier avoit devancé, parce que celui-ci étoit fort mal monté, s'arrêtant au même lieu, comme s'il eût eu aussi envie de boire, descendit de dessus son bidet, & montant sur le cheval du premier, tandis qu'il étoit baissé pour boire, pique le cheval des deux, & quittant le grand chemin, enfile une route de traverse du bois, à bride abattuë ; l'homme qui bûvoit ne put être assez à tems pour l'atteindre, & n'ayant que le bidet de ce voleur pour courir après lui, il vit bien qu'il perdroit ses peines ; tout ce qu'il put faire fut de crier à tout hazard, arrête, arrête, quoiqu'il n'y eût personne qui fût en état d'arrêter un homme bien monté,

qui avoit des armes pour se deffendre, & la campagne libre ; cependant le Cavalier démonté, se saisissant du bidet, monte dessus, & suit de vûë le voleur, dans l'esperance de le joindre au gîte. Don Quichotte & son épouse qui avoient tout vû, plaignoient le malheureux, & fulminoient contre le voleur ; & cette avanture reveillant l'esprit de Chevalerie de Don Quichotte: Hé bien, Madame, dit-il à Dulcinée, ne m'avouerez-vous pas qu'un Chevalier errant qui se seroit trouvé là en état d'arrêter ce fripon, & qui après l'avoir châtié de son larcin, l'auroit fait restituer au malheureux, auroit fait une action bien charitable ; mais que puis-je faire en l'état où je suis ! cependant je ne puis voir de mes propres yeux une action si noire, sans faire du moins ce qu'il me sera possible pour y remedier. A peine eut-il fini de parler, qu'il se leva brusquement, & prenant son épée, quoiqu'avec son habit de Berger, il courut par la route que le voleur avoit prise, malgré les cris de Dulcinée & de Sancho, qui tâchoient de le retenir, & le poursuivit de vûë jusques hors le bois, qui avoit

avoit un bon quart de lieuë de traverse. Le voleur qui en quittant le grand chemin avoit crû mieux éviter les poursuites, se trouva justement dans la route qui conduisoit à la maison de celui dont il avoit volé le cheval, & comme il passoit devant la porte, le cheval sentant l'écurie, tourna tout court pour entrer : le voleur le voulut retenir, & le forcer de passer outre, ce qui fit cabrer le cheval si fort, que le voleur se vit à terre, les pieds embarassés dans les étriers, & traîné ainsi jusques dans la cour du Gentilhomme. Il vint aussi-tôt des domestiques à lui pour le secourir, croyant que ce fût leur maître, & surpris de voir un étranger sur son cheval ; on lui fit plusieurs questions, ausquelles ne sçachant que répondre, on commença dès lors à soupçonner quelque chose de la verité. Il vouloit cependant remonter pour sortir, & poursuivre son chemin ; mais les gens le retinrent adroitement, sous prétexte de se remettre un peu de sa chute, sans lui faire aucune insulte : celui-ci, qui avoit ses raisons, persistoit à vouloir sortir de cette maison, comme on en avoit de le retenir.

Tandis qu'on disputoit ainsi, Don Quichotte qui ne l'avoit pas perdu de vûë, arriva en criant : arrêtez-le, arrêtez-le, c'est un fieffé voleur, & j'ai vû de quelle façon il est monté sur ce cheval, tandis que le maître bûvoit à une fontaine, & lui a laissé à la place celui qu'il montoit, qui ne vaut pas quatre-vingt sols, & il ne tardera pas à venir, s'il peut faire marcher cette mazette. Sur cet avertissement, le voleur fut arrêté, & les portes fermées, en attendant l'arrivée du Gentilhomme, qui bien-tôt après arriva monté sur le bidet : il avoit vû courir Don Quichotte, qu'il prit pour un simple berger,& le trouvant chez lui : je vous suis bien obligé, mon ami, lui dit-il, en lui tendant la main, de la peine que vous vous êtes donnée, & je vous en marquerai ma reconnoissance en tout ce qu'il me sera possible. Monsieur, lui répondit Don Quichotte, je me ferai toûjours honneur d'être votre ami en quelque qualité que ce soit ; car vous me paroissez un parfaitement honnête homme ; mais je m'appelle Don Quichotte de la Manche, pour vous rendre service. Ah ! mon cher voisin, s'écria

Tom. 3. pag. 123



le Gentilhomme, en l'embraſſant, je vous demande pardon, & je crois que vous m'excuſerez bien, ne vous connoiſſant pas, & ne vous voyant pas dans l'équipage d'un Gentilhomme. Cela eſt vrai, Monſieur, repartit Don Quichotte, auſſi ne m'offenſai-je pas de ce que vous me dites, qui me paroît partir d'un bon cœur : & pour l'équipage où vous me voyez, c'eſt l'effet du malheur que j'ai eu d'être vaincu une fois en ma vie par la faute de mon cheval qui fit un faux pas ; mais laiſſons ce propos, & voyons ce que l'on fera de ce coquin-là. Je vais, dit le Gentilhomme, l'envoyer en priſon, & faire informer contre lui, & vous ne me refuſerez pas votre dépoſition. Ce n'eſt pas là, repartit Don Quichotte, ce que je ferois, ſi j'étois à votre place ; car les Chevaliers Errans, comme moi, vont d'abord au fait, & ne s'amuſent pas à de vaines formalités, qui ne tendent qu'à gruger un peu le pourſuivant : croyez-moi, Monſieur, faites-moi attacher ce coquin-là par deſſous les bras à un arbre que voilà fort bien placé pour cela, & lui mettant les chauſſes bas, qu'on lui donne

cent coups d'étrivieres, & qu'ensuite on le lie sur son bidet, le nez vers la croupe, la queuë du cheval lui servant de bride, & le laissez aller en cet état à tous les diables : il en sera quitte encore à bon marché ; car il pourroit bien être pendu, si on lui rendoit justice. Parbleu, s'écria le Gentilhomme, votre conseil sera executé tout à l'heure.

Il ne fut pas besoin de le commander deux fois aux domestiques ; & tandis que deux ou trois le suspendoient aux branches de l'arbre, les autres furent chercher des courroyes & des cordelettes pour proceder à l'execution de la Sentence, qui fut en effet executée à la rigueur, sur les fesses du patient, jusqu'à ce que toute la peau en fut enlevée ; les domestiques furent encore payés de leurs peines à ses dépens ; car tout ce qu'il avoit d'argent sur lui étant tombé à terre, ils s'en saisirent ; & le garottant sur son cheval, ainsi qu'il avoit été ordonné, ils la chasserent à grands coups de foüet, comme on avoit fait autrefois le faux Don Quichotte, de chez le grand dont il a été parlé.

Après que ce coquin eut été chassé & conduit de vûë, tant qu'on le put voir, le Gentilhomme pria Don Quichotte d'entrer chez lui, & fit servir la collation, où il fit venir sa femme, après l'avoir prevenuë au sujet du Chevalier; & lorsqu'on fut à table, le Gentilhomme prenant la parole, lui dit : Vous ne devez pas être surpris, Monsieur, de ce qu'étant votre voisin de si près, je n'aye cependant l'honneur de vous connoître que de réputation ; c'est qu'il y a peu de temps que j'ai acquis cette maison, & à peine y suis-je établi : je sçais seulement une partie de vos exploits de Chevalerie, & l'accommodement que vous avez fait, qui marque votre penetration en toutes choses; mais j'ignore le sujet qui vous oblige de porter cet habit de pasteur, si indigne, ce me semble, d'un homme de votre sorte, & qui porte le caractere de la mollesse, si peu convenable à un heros. Pour vous satisfaire là-dessus, Monsieur, lui répondit Don Quichotte, je vous dirai qu'il y environ deux ans & demi, qu'étant à Barcelonne, un Chevalier jaloux du bruit de mes exploits, vint m'attaquer en place publi-

que, ſans me dire d'autre ſujet, que de ſoutenir contre moi que ſa Dame étoit incomparablement plus belle que Dulcinée : je ne pus avec honneur refuſer le défi, ni confeſſer une choſe ſi éloignée de la vérité; je pris donc ſur le champ mon parti qui fut de le combattre, & le Chevalier qui avoit un cheval très-vigoureux, ou le mien ayant bronché, je me trouvai dès la premiere rencontre déſarçonné & porté à terre;de ſorte que le Chevalier,ſuivant la convention faite entre nous avant le combat, m'ordonna de revenir chez moi, & d'y reſter un an ſans chercher les avantures, ni me ſervir de mon épée : & c'eſt cet ordre cruel qui m'a obligé d'embraſſer la vie paſtorale, & garder mon troupeau à l'imitation de quelques autres Chevaliers dont j'ai lû les hiſtoires dans de pareilles conjonctures, & de paſſer ainſi ce temps d'inaction, à compoſer des vers à la loüange de ma Bergere, ou au ſujet de nos infortunes.

Seigneur Chevalier, lui dit la Dame du logis, j'ai lû votre Hiſtoire, & j'ai été charmée de votre bravoure qui paroît unprodige en mille endroits ;

mais ce qui m'a le plus donné d'estime pour vous, c'est ce que vous avez fait pour le désenchantement de l'incomparable Dulcinée : cela marque non seulement votre passion pour elle ; mais votre bon cœur & votre charité, qui sont des vertus infiniment plus estimables que la bravoure. Madame, lui répondit Don Quichotte, je n'ai fait que ce que j'ai crû être obligé de faire; & si vous voyiez la personne pour qui j'ai fait toutes ces choses, vous jugeriez que je n'ai encore rien fait qui ne soit audessous de ce qu'elle merite. Vous trouverez donc bon, Monsieur le Chevalier, lui repartit la Dame, que comme voisins, nous prenions la liberté de vous aller voir, & lier amitié avec vous, & avec une femme si aimable, & si vertueuse. Madame, reprit Don Quichotte, vous nous ferez honneur à l'un & à l'autre, & je vous en conjure : en achevant de parler, il se leva de table, & voulut s'en aller, parce qu'il avoit une bonne lieuë à faire, & qu'il étoit déja tard : on lui voulut donner un cheval & un homme pour le conduire, qu'il refusa, & prit congé du Gentilhomme & de son Epouse, en

exigeant d'eux une parole positive de le venir voir,

Dulcinée cependant étoit fort en peine de son mari, & ne le voyant point revenir, elle avoit envoyé Sancho par le même chemin, pour tâcher de sçavoir où il étoit, & voir si ce voleur se voyant suivi, ne l'auroit point assassiné : de sorte que Don Quichotte revenant, trouva Sancho à la moitié du bois, & revint avec lui, en lui racontant toute l'histoire. Pardi, Monsieur, lui dit Sancho, ce voleur-là ne sçait pas son métier ; car il me semble qu'avant de se mêler de voler des chevaux, il devoit apprendre à les manier, & à se rendre maître de les conduire à sa fantaisie, au lieu que c'est le cheval qui le conduit. Tu as raison, repartit Don Quichotte, & peut-être Dieu a-t-il permis que cela fût ainsi, pour le bien de l'un ou de l'autre ; car la correction qu'on lui a faite, le fera peut-être rentrer en lui-même. Et oui, ma foi, reprit Sancho, vous n'avez qu'à vous y attendre : je craindrois bien plûtôt qu'il cherchât à se venger ; & je n'en aurois pas fait à deux fois, s'il avoit eu affaire à moi : je lui aurois mis le

cordeau au col, au lieu de le lui mettre sous les aisselles. Non pas cela, lui dit Don Quichotte, car ces sortes d'executions ne se font que par la main du bourreau; mais bien de le combattre, & de lui passer une épée au travers du corps; mais encore quelle vengeance crois-tu que puisse prendre un homme comme celui-là, qui craint déja; & qui pourroit, comme on dit, se venir brûler à la chandelle? En ce cas-là, reprit Sancho, il prendroit ses mesures mieux qu'il n'a fait: pour ne pas s'exposer, il attendroit son ennemi au coin d'un bois, & lui casseroit la tête d'un coup de mousquet; lui voleroit encore ce qu'il auroit sur lui, & se retireroit à la faveur de la nuit. En devisant de la sorte, nos deux voyageurs arriverent chez eux, ou plûtôt dans la prairie, où Dulcinée impatiente, attendoit, en gardant le troupeau, que l'on ramena au logis, en la divertissant de l'avanture.



CHAPITRE XLVII.

Réflexions que fait Don Quichotte sur sa vie privée. Sa dispute avec le Bachelier.

QUelques jours après cette avanture, notre heros s'étant écarté de son troupeau, pour joüir de quelques momens de solitude, & réflechir sur les moyens de vaincre les obstacles, qu'on mettoit à l'execution de ses grands desseins; il tomba insensiblement dans une espece d'assoupissement, dont il ne sortit, que pour se plaindre de son état present. O ciel! s'écria-t-il, en versant quelques larmes, ne m'avez-vous fait naître avec de si nobles inclinations, que pour rendre ma valeur infructueuse & inutile! faut-il que comme un autre Samson, une Dalila me retienne, & fasse ceder l'ardeur de mon courage à l'indigne mollesse où je languis! J'aime Dulcinée, ou plûtôt je l'adore; mais faut-il pour lui donner une preuve sensible de mon amour, que je prenne une quenoüille,

au lieu de mon épée ! Helas ! que d'inutiles réflexions, reprenoit-il ! ce n'eſt plus l'amour qui t'impoſe, ce ſont tes ſermens qui t'enchaînent ; c'eſt ce nœud indiſſoluble qui te retient & qui te lie : tu n'as conſulté en ce moment que ce cœur ſuſceptible, au lieu de conſulter ce cœur magnanime qui ne reſpire que la gloire. Cependant ces ſermens, que ta foibleſſe t'a fait faire, favoriſent une infinité de deſordres qui ſe commettent dans le monde, parce qu'on ſçait ta détention. Voilà un Enchanteur qui te vient inſulter impunément ; voilà une jeune & toute aimable bergere, en danger d'être aſſaſſinée, parce qu'il ne m'eſt pas permis d'aller chercher cet aſſaſſin. On ne va entendre parler deſormais que de violence, de larcins, d'outrages, d'enlevemens & de ſacrileges, parce qu'on ne craint point de te rencontrer. Ciel ! qui êtes juſte, faut-il que tout periſſe, & que ma réputation periſſe avec moi dans une vie oiſive, & ſi indigne de mon courage & de la profeſſion que j'ai embraſſée !

Tandis que Don Quichotte gemiſſoit en ſecret de ſes diſgraces, le Ba-

chelier Samson Carasco étant venu rendre visite à Dulcinée, qu'il avoit trouvée habillée en bergere, ils furent de compagnie chercher Don Quichotte, qui gardoit ce jour-là le troupeau; & comme il la félicitoit, chemin faisant, sur sa propreté & sur sa complaisance, elle lui dit: Il faut bien avoir pour lui quelques égards, pour tâcher de calmer ses ennuis, & le retenir chez lui: Trop heureuse encore si tout ce que je fais, & toutes mes caresses peuvent calmer ses passions, & lui faire oublier sa Chevalerie Errante & ses avantures! Mais, helas! je crains fort que tout cela ne soit inutile; car son cerveau est si rempli de toutes ces rêveries, que souvent la nuit, il s'éveille en sursaut, & se croyant aux mains avec quelques geans, ou quelque redoutable Chevalier, il frappe à droit & à gauche, tantôt sur le mur, & quelquefois sur moi: si je n'évitois les coups, & si je n'avois pas la précaution de cacher tous les soirs son épée, il pourroit bien quelque jour me sacrifier à sa folie. La précaution n'est pas à negliger, lui dit le Bachelier, & je vous conseille de la regarder comme

une affaire ſerieuſe ; car de vous dire que je croye ſa guériſon poſſible , je trahirois ma penſée ; mais il faut l'amuſer par vos careſſes & vos complaiſances , & lui faire couler ainſi le tems doucement : les compagnies d'honnêtes gens peuvent encore faire diverſion à ſa mélancolie,& diſſiper ſes rêveries par des converſations éloignées de ſa maladie , & ſur tout le laiſſer ſeul le moins que vous pourrez ; car la ſolitude où il ſe plaît , le plonge dans la rêverie , & la rêverie rappelle toûjours à ſa memoire ſon premier objet , qui pourroit lui faire prendre une réſolution , & chercher dans ſa folie un temperament captieux pour fauſſer ſes ſermens : & cependant ſi vous croyez qu'on ait lieu de craindre quelque eſcapade , je rêverai aux moyens de le retenir , malgré qu'il en ait.

En s'entretenant ainſi , ils arriverent près du troupeau , & ne voyant point Don Quichotte ni Sancho ; Dulcinée conduiſit le Bachelier dans le lieu de ſa petite ſolitude , & ils entendirent preſque tout ce qu'il venoit de dire , en ſe parlant à lui-même : ce qui

les confirma dans le préjugé que tôt ou tard, on devoit craindre que sa folie ne l'emportât encore en campagne, & qu'il étoit bon de l'observer, & de prendre garde à lui. Quand tout son raisonnement fut fini, Dulcinée l'appella, & fut le prendre pour l'amener dans la prairie, où le Bachelier étoit déja.

Du plus loin que le Bachelier le vit, il lui dit : Vous aimez la solitude, Seigneur Chevalier;car je me suis apperçu plusieurs fois que vous la cherchiez. Je l'ai toujours aimée, lui répondit Don Quichotte, & je ne crois pas que ce soit un mal que l'amour de la solitude, puisque les plus grands Saints l'ont cherie, comme un moyen de sanctification. Il est vrai, reprit Carasco, qu'il y a eu de grands Saints qui se sont sanctifiés dans la retraite; mais dites-moi, en votre conscience, croyez-vous qu'ils en fissent l'usage que vous en faites ? La solitude prise en elle-même n'a rien de mauvais : elle nous inspire la méditation, c'est un moyen d'éviter les occasions perilleuses du monde corrompu : l'esprit & le cœur se trouvent dégagés des vicis-

ſitudes du ſiécle : & libres de tout ce qui flatte les ſens, & qui nous attache à la terre, nous nous élevons bien plus aiſément vers le ciel ; mais malgré tous les avantages qu'on en peut tirer, elle peut devenir une occaſion de mal par l'uſage que l'on en fait. Tous les gens bilieux aiment la ſolitude, & chacun la fait ſervir à ſon inclination & à ſes paſſions. Un amant qui cherche la ſolitude pour rêver à ſa maîtreſſe, pour compoſer des vers à ſa loüange, ou bien ſouvent pour imaginer quelque moyen de la ſurprendre, & de ſatisfaire ſa paſſion ; vous m'avoüerez que la retraite à celui-là devient une occaſion de pecher, & qu'il lui ſeroit plus avantageux pour ſon ſalut de l'éviter. Un avare qui fuit le commerce du monde pour donner toutes ſes penſées au deſir d'accumuler des richeſſes par mille moyens injuſtes & frauduleux. Un vindicatif qui cherche les moyens de ſatisfaire ſa vangeance. Un miſantrope qui fuit le commerce du monde, parce que ſon caractere fâcheux & trop auſtere, le rend inſuportable. Tous ces gens-là, diſ-e, ne ſe ſanctifient pas aſſurément dans

la solitude. Je conviens de tout cela, interrompit Don Quichotte ; mais je ne pense pas qu'on puisse dire que je fasse un usage si criminel de la solitude, & ainsi cela ne me touche point. Je suis persuadé, repartit Carasco, que vous n'êtes pas assez vicieux pour vous occuper dans la retraite, des moyens de commettre de grands crimes ; mais je ne sçaurois croire aussi que ce soit pour méditer sur les choses qui interessent votre salut. Qu'en sçavez-vous, interrompit brusquement Don Quichotte ? pouvez-vous penetrer le secret de ma pensée ? Il est vrai, repartit le Bachelier ; mais ne puis-je pas juger de la chose par ce que nous apprend votre histoire. Par exemple, lorsque vous futes vous enfourner dans les solitudes affreuses de la montagne noire ; que là vous vous mîtes nud comme la main ; & que dans la vûë de marquer à Madame Dulcinée l'excès de votre amour, vous vous prîtes à faire je ne sçai combien de folies & d'extravagances que je supprime ; tout cela se rapportoit-il à Dieu ou à votre salut ? Etoit-ce là l'usage que les Saints Anachoretes en faisoient ? La lettre que vous

vous écrivîtes enſuite à Madame Dulcinée, que vous croyiez pour lors au Toboſo, renfermoit-elle des penſées chrétiennes ? & tout ce que vous fites pendant l'abſence de Sancho, pourroit-il ſervir à donner une idée avantageuſe de l'uſage que vous faites de la ſolitude ? non ſans doute, & l'on peut juger de là, que quand vous vous éloignez du monde pour chercher les lieux reculés & ſolitaires ; c'eſt plûtôt pour vous entretenir de vos exploits paſſés, & des moyens de retablir l'ordre de Chevalerie Errante, qui eſt une véritable chimere, ou plûtôt la plus grande folie qu'on ſe puiſſe mettre dans l'eſprit. Qu'eſt-ce que vous dites-là, Monſieur le pedant, lui dit bruſquement D. Q. en ſe levant (car ils étoient tous aſſis ſur l'herbe) que l'ordre de la Chevalerie Errante eſt la plus grande de toutes les folies ; vous êtes encore un plaiſant Maroquin, de parler comme vous faites ; parce que vous jugez des choſes par rapport à la baſſeſſe de votre genie & de votre extraction, & qu'un homme ſans cœur comme vous, juge des autres par lui-même. Mon ami, lui dit Dulcinée en l'embraſſant, ne

vous fâchez pas, je vous en conjure; Monsieur le Bachelier n'a pas dessein de vous offenser; mais c'est qu'il craint que vous n'ayez encore envie de courir les avantures & me quitter, & puisque nous avons assez de bien, pour nous passer desormais de toutes ces conquêtes que vous méditez, nous voudrions que vous ne songeassiez plus à tout cela, pour l'amour de moi. On peut, répondit Don Quichotte, me donner des conseils sans attaquer l'Ordre que je revere; & cela me fait soupçonner que Monsieur le Bachelier pourroit bien, dans les sentimens où je le vois, avoir écrit en Cour quelque impertinence contre l'Ordre, qui empêche peut-être, que je n'aye réponse, de ce que le Conseil a jugé sur mes Constitutions, & je m'en éclaircirai. Pour vous en épargner la peine, reprit le Bachelier, je vous avouerai que cela est vrai, & qu'en cela, je n'ai fait que fortifier le sentiment des gens les plus sages du Conseil. Et moi, repartit Don Quichotte, je ferai voir au Roi, au doigt & à l'œil, par des raisons palpables & invincibles, par l'experience qu'on en peut faire tos les

jours, par le témoignage de tout le genre humain, par la protection visible du ciel, & par ce que lui même en a vû de ses propres yeux, que vous êtes un sot & un ignorant, & tous ces gens d'esprit de son Conseil, des flateurs subornés par les ennemis de la vertu. Le Bachelier, n'osant lui répondre, parce qu'il avoit le feu dans les yeux, de colere se leva, & s'en fut raconter au Curé tout ce qui se venoit de passer entr'eux, & Dulcinée tâcha de l'appaiser par ses caresses.

CHAPITRE XLVIII.

Entretien du Bachelier & du Curé sur le même sujet, & de quelques autres avantures, & des moyens que l'on prend pour l'empêcher de s'échaper.

DE's que le Bachelier fut entré chez le Curé, il lui dit tout ce qu'il venoit d'entendre dans le bois, & la converſation qu'il avoit euë enſuite avec Don Quichotte; ce qui lui fit juger, comme au Bachelier, que le bon Gen-

tilhomme ne gueriroit jamais, & que ni femme ni sermens ne feroient pas capables de calmer la violence de sa passion, quand l'accès de cette fievre intermitante le prendroit; car l'ardeur de sa passion se ranimoit, lorsqu'il s'offroit à ses yeux quelque espece d'avanture, qui selon lui demandoit le secours de son bras : & comme il s'étoit figuré que la profession de Chevalier Errant, qu'il avoit embrassée, étoit la chose du monde la plus necessaire, il disoit en lui-même ce proverbe de l'Evangile, que la necessité contraint la loi, & que l'obligation de secourir son frere dans son adversité, étant un précepte essentiel de la loi de Dieu, tous les vœux, tous les sermens qui tendoient à le violer, ou à le rendre inutile, étoient dispensables. Enfin ne pouvant esperer de guérison d'une maladie inveterée, on chercha du moins les remédes, qui pouvoient pour un temps fixer le mal, & éloigner l'execution de son dessein.

Le premier expedient que proposa le Curé, fut celui de deffendre absolument à Sancho de le suivre jamais, quelque instance que Don Quichotte

lui en fit : & afin que ce moyen eût son effet, on l'envoya chercher pour conclure le marché de la métairie qu'on lui vouloit faire acheter ; afin qu'en l'éloignant de Don Quichotte, & lui donnant de l'occupation à faire valoir son bien ; il eût le premier interêt à refuser toutes les propositions qu'il lui pouvoit faire. Le second moyen que proposa le Bachelier, fut de lui ôter son cheval Rossinante, qu'il estimoit autant ou plus qu'Alexandre autrefois estimoit Bucephale, ce qui fut trouvé fort à propos par le Curé ; car le Bachelier qui avoit pour lors un bon Benefice, ne se soucioit plus de suivre Don Quichotte pour éterniser ses folies, il parloit sincerement, quoique quelquefois il se divertît aux dépens du pauvre Chevalier, quand l'occasion s'en presentoit ; le Curé après y avoir fait attention, craignoit que ces deux moyens le chagrinant, n'agravassent le mal au lieu de le guerir. Il étoit à craindre en effet, ou qu'il tombât malade de chagrin, ou qu'il devînt furieux de desespoir, & qu'on fût enfin cause de sa mort. A cela, le Bachelier lui répondit que ce

ne feroit toûjours qu'un fol de mort. Quand les Medecins, lui dit-il, donnent un remede à un malade, ils ne ſçavent pas de ſcience certaine quel en ſera l'effet, & ſouvent ils donnent la mort au lieu de procurer la guériſon, ſans que pour cela, ils ſoient ſenſés coupables du mauvais ſuccès. Notre intention eſt bonne; ſi l'effet ne répond pas à nos deſirs, ce ne ſera pas notre faute. Vous avez raiſon, lui dit le Curé, ainſi nous pouvons toûjours agir pour l'execution de ces deux moyens: vous, en conſeillant à ſa femme de ſe deffaire ſans bruit du cheval; moi, en retenant Sancho par la néceſſité où il ſera, de faire valoir ſon bien. Le voici qui vient, dit le Bachelier. Sancho entre en effet, & le Curé lui parlant, lui dit: Hé bien, notre ami, il s'agit de fondre, comme on dit, la cloche, tout eſt diſpoſé, & le marché conclu à douze mille livres, & votre Maître conſent de vous prêter ce qui vous manque, en lui payant la rente; je vous envoye chercher pour ſçavoir quand vous voulez qu'on paſſe le contrat. Et par ma foi, Monſieur le Curé, lui répondit Sancho, ce ſera tout à

l'heure si vous voulez ; plûtôt la poule a pondu, & plûtôt on a un œuf frais ; & quand on part du matin, on arrive de meilleure heure au gîte ; & quand on se gratte, il ne démange plus ; & quand on a des semelles à ses souliers, on ne marche pas, comme on dit, sur la chrétienté ; & plûtôt nous aurons la métairie, plûtôt nous aurons de quoi travailler ; ainsi, Monsieur le Curé, puisque vous croyez que cela me convient, faites tout en votre conscience comme vous l'entendrez, & je vais tout présentement chez le Notaire vous passer une conspiration, pour agir en mon nom, puisque je ne sçais ni lire ni écrire, & après tout, ce que vous ferez sera bien fait. Dites donc, ami Sancho, lui dit le Curé, une procuration, & non une conspiration ; est-ce que vous ne sçavez pas ce que c'est qu'une procuration ? Et oüi, Monsieur le Curé, je le sçais bien, reprit Sancho ; mais c'est que ce mot ne s'est pas trouvé à propos comme je le cherchois. C'est, reprit le Curé, que le Notaire se mocqueroit de vous ; allez donc, notre ami, allez passer cette procuration, dont je vous vais donner

un modele, afin d'inſtruire le Notaire.

Tandis qu'on ſe donnoit bien de la peine, & bien des ſoins pour retenir Don Quichotte chez lui par quelque artifice, ou pour donner un frein à ſa paſſion, une avanture aſſez ſinguliere déconcerta toutes les meſures qu'on avoit priſes, & le fortifia dans la reſolution ſecrette de remonter bien-tôt à cheval, pour exercer les fonctions de ſa Chevalerie errante. Un homme du lieu, qui étoit des plus robuſtes de tout le pays, tomba malade d'une fievre chaude, & bientôt le tranſport ſe joignant à la fievre continuë, on fut obligé de le lier dans ſon lit; mais tandis que ſa femme étoit écartée de lui, il rompit ſes liens, & ſe ſaiſiſſant d'une vieille épée qu'il trouva ſous ſa main, ſort de ſa maiſon nud en chemiſe, & traverſe quelques petites ruelles qui alloient vers la prairie, en frappant & perçant de ſon épée tout ce qu'il rencontroit en ſon chemin; il mit l'allarme parmi tous les Bergers & Bergeres qui ſe trouverent aux champs: & comme il ſembloit en pourſuivre une, Don Quichotte qui gardoit aſſez près

de là son troupeau avec Dulcinée, l'apperçut, & persuadé que c'étoit quelque bandoulier qui venoit dans le dessein d'enlever ou d'outrager quelque Bergere, il se leve brusquement, & armé de sa bonne épée, qu'il portoit toûjours aux champs, depuis que l'enchanteur Singe avoit paru, il court de toute sa force, pour prévenir un attentat si noir. Cependant la femme de ce malade ne le trouvant plus dans son lit, sort effrayée en criant à ses voisins de la suivre : le malade de son côté avoit presque atteint une Bergere du voisinage, & l'auroit percée de son épée, s'il avoit fait encore quatre pas; mais Don Quichotte qui en étoit déja fort proche avoit le bras levé, & alloit le fendre en deux, si dans ce moment, la femme du malade, & ses voisins ne se fussent trouvés assez à tems pour détourner ce coup, en se jettant sur Don Quichotte qui tomba tout de son long avec son épée, qu'il tenoit à deux mains : & ce qu'il y eut de plus merveilleux dans cette action, fut que dans le moment que le coup furieux du Chevalier tomboit, à ce qu'il croyoit, sur la tête du per-

fide Bandoulier, la fureur du transport étant passée, ce pauvre malade resta tout à coup sans force, & se laissa aller à terre, comme s'il eût rendu le dernier soupir, & tout le monde le crut effectivement mort. Don Quichotte se relevant, & croyant que sa victoire étoit l'effet du coup furieux, qui cependant n'avoit porté que sur la terre, s'écria : Ah ! graces au ciel, & à la protection de ce bras toujours victorieux, la Bergere que ce miserable vouloit immoler à sa brutalité ou à sa haine, n'a plus rien à craindre ; & que le Bachelier Samson Carasco me vienne dire après cela, que la Chevalerie errante est une folie ou une chimere, & moi je lui ferai voir, par l'experience que j'en ai faite mille fois, & par l'exemple de ce perfide Bandoulier, que s'il y avoit des Chevaliers errans distribués dans toutes les Provinces, tous les Bandouliers n'y resteroient pas long-tems, & l'on y seroit en sûreté ; mais puisque le Bachelier n'est pas ici present, il faut du moins que je prenne attestation de ces gens-là, de l'action que je viens de faire, & que je l'envoye en Cour, pour faire

ouvrir les yeux aux Juges du Conseil.

Il alloit en effet demander une attestation aux voisins qui avoient suivi la femme du malade, qui se disposoient à l'emporter, lorsque Dulcinée arriva près de lui qui le retint. Hé bien, Madame, lui dit-il, vous avez vû de vos propres yeux, de quelle utilité sont les Chevaliers errans dans le monde ; voilà un scelerat qui alloit tout mettre à feu & à sang pour sacrifier une jeune Bergere ; un Chevalier errant qui se trouve là tout à propos, arrête la fureur de ce brigant, & par sa mort lui sauve la vie, & peut-être à toutes les filles du pays : & après cela qu'on me dise encore que les Chevaliers errans ne sont pas necessaires dans le monde ; & moi je soutiendrai & je prouverai que sans les Chevaliers errans, le monde ne pourroit subsister, & tout l'univers ne seroit qu'une retraite de brigands, & un theatre de brigandage.

Cependant la femme & les voisins du moribond, l'emportoient chez lui, malgré les cris de Don Quichotte, qui vouloit qu'on le pendît à [illegible]rbre ou aux fourches, pour serv[illegible]emple

avec une épitaphe ; & sans Dulcinée qui le retint, il auroit été faire main basse sur ces charitables voisins, pour leur faire laisser le prétendu Bandoulier, & l'auroit pendu lui-même, tant son zele & sa folie l'emportoient en ce moment.

Cette avanture qui reveilloit la passion assoupie de Don Quichotte, en lui reprochant sa lâcheté & son oisiveté, redoubla la crainte de tous ceux qui prenoient quelque part à ce qui le touchoit ; car il triomphoit de l'action qu'il venoit de faire, qui du même coup punissoit un assassin, & sauvoit de sa main parricide une infinité de personnes, & concluoit de là que rien n'étoit plus necessaire au monde que l'Ordre de la Chevalerie errante ; ce qui donna d'assez justes préjugés du dessein occulte qu'il rouloit dans son esprit.

Les moyens qu'on avoit imaginés paroissoient bons, on étoit bien persuadé qu'il ne se mettroit pas en campagne sans Ecuyer, parce qu'il ne voyoit point d'exemple dans tous lés livres de Chevalerie, qu'aucun Chevalier de distinction eût été en campa-

gne ſans Ecuyer, & il n'y avoit guere d'apparence qu'il en pût trouver un autre que Sancho, qui voulût le ſuivre, aux conditions qu'il le vouloit. Tout le monde du pays ſçavoit à peu près toutes les petites avantures de Sancho, & les conditions ſous leſquelles il s'étoit engagé : n'avoir point de gages certains, & s'en tenir aux recompenſes & aux dépoüilles des vaincus, tout cela paroiſſoit des caſuels d'aſſez mauvaiſe défaite ; coucher ſouvent ſur la dure, à la belle étoile dans un bois, & ne vivre que de maigres proviſions qui ſe peuvent porter dans un biſſac, & boire à la fontaine ; expoſé chaque jour à être berné, étrillé, moulu de coups de bâtons. Il n'y avoit que Sancho qui avoit fait ſon noviciat dans tous ces exercices, qui pût s'accommoder d'une pareille condition; de ſorte qu'en retenant Sancho, on pouvoit quaſi aſſurer de retenir le maître.

Le cheval étoit encore un fort bon moyen, car il ſembloit que Roſſinante fût fait pour Don Quichotte, & Don Quichotte pour Roſſinante, tant il paroiſſoit de ſimpatie entre le

Chevalier & le cheval ; jamais animal ne fut plus patient, plus docile, plus frugal, quand il le falloit être; on l'accusoit quelquefois d'incontinence, comme quand les Yangois le châtierent pour ce vice-là ; mais comme on le mortifioit assez d'ailleurs, il n'y pensoit que quand les occasions étoient prochaines ; l'execution de ce moyen parut donc plus difficile, il falloit le cacher, le vendre ou supposer que les loups l'eussent mangé ; & comme on crut que celui qui regardoit Sancho suffiroit, on commença par le mettre à execution. La metairie fut achetée, Sancho mis en possession, on l'écarta par ce changement de lieu, d'une lieuë de Don Quichotte ; ce qui éloignant les fréquentes visites, donnoit plus de moyen d'observer le Chevalier, & de prévenir tous ses desseins.

Dulcinée avoit ajoûté à ces deux moyens, celui de se rendre maîtresse des clefs de la maison ; elle avoit fait reparer les murs d'enclos, & prenoit elle-même le soin de faire fermer les portes tous les soirs ; de sorte que Don Quichotte ne pouvant sortir de nuit, comme il avoit fait, lorsqu'il n'y

avoit pas un si bon ordre chez lui, il falloit qu'il prît d'autres mesures pour s'échaper, & il étoit aisé de les rendre inutiles, sans qu'il pût même s'en offenser. Toutes ces difficultés, qu'il voyoit qu'on opposoit à son dessein, sans oser se plaindre, ne firent que l'irriter, & fortifier son dessein, qui peut-être sans cela auroit tiré en longueur ; mais la resistance qu'on fait à un fol, fait qu'il se roidit contre ce qui lui resiste, & que si la force ne lui réussit pas, il a recours à l'adresse pour se satisfaire.

La premiere chose qu'il fit, fut d'envoyer son cheval à la maison de Don Phelippe, tandis que chez lui il faisoit l'empressé à le chercher ; après cela, il fut voir Sancho dans sa metairie, qu'il trouva fort belle, & l'ayant tiré à l'écart : Nous voilà donc, lui dit-il, séparés pour toujours, ami Sancho ? Et pourquoi cela, repartit Sancho ? nous ne sommes pas si écartés l'un de l'autre, que nous ne puissions par fois nous voir, puisque nous sommes de la même Paroisse. Ce n'est pas cela que j'entens, reprit Don Quichotte, c'est que je me meurs de vivre comme

je fais : cette vie mole & oisive, si opposée à mon temperament qui est actif, me fait languir ; & si je ne retourne bien-tôt à l'exercice de ma Chevalerie errante, je t'assure que j'irai au tombeau. Ma foi, Monsieur, lui dit Sancho, ce seroit-là la plus grande folie que vous auriez jamais faite en toute votre vie. Vive la poule encore qu'elle ait la pepie ; un chien vivant vaut mieux qu'un homme mort ; quand on est sorti de ce monde les pieds devant, on n'y rentre pas comme on fait dans sa maison ; & on n'est pas plûtôt trépassé qu'on n'a plus besoin de rien. Mais, Monsieur, attendez, qu'est-ce que je veux dire ? ah ! je veux dire qu'à présent que vous avez le moyen de vivre à votre aise, il me semble que vous devriez être content avec votre femme, que vous aimiez tant avant que vous l'eussiez épousée. Tout ce que tu dis là est assez juste, reprit Don Quichotte; mais nous sommes nés sous une étoile qui nous prédomine ; nous sommes nourris dans une certaine vie, qui devient par l'habitude une seconde nature. Ceux qui sont nés dans les forêts, aiment la chasse ;

& ceux qui habitent proche des marais, se font une habitude de la pêche; qui changeroit le genre de vie des uns & des autres les feroit mourir. Il faut que chacun vive dans son élement; le poisson ne peut vivre hors de l'eau, & les taupes ne sçauroient souffrir la lumiere. L'activité est mon élement, & le repos le poison funeste qui m'ôtera la vie, si Dieu n'y met bien-tôt la main. Ne vous disois-je pas bien, repliqua Sancho, que, quand vous seriez une fois harnaché d'une femme, vous ne seriez plus le maître de faire ce que vous voudriez, non plus que moi avec ma metairie? Ami Sancho, repartit Don Quichotte, je ne veux être qu'un mois ou six semaines au plus, & cela ne te dérangera pas de beaucoup; & si dans ce peu de tems, à present que je n'ai plus d'autre objet que celui de combattre tous ces petits Roitelets de Barbarie, je t'allois donner un Royaume, quelque petit qu'il soit, cela ne vaudroit-il pas mieux que toute ta metairie? & cela est quasi certain, sur tout si je vais là secretement, lorsqu'on ne se defiera pas que je sois en campagne,

je trouverai les places démunies & mal gardées, & le Roi, qui pour lors sera à la chasse : j'entrerai sans me faire connoître, & quand je serai dedans, je taillerai la garnison en piece, & je m'emparerai de toutes les richesses du Palais. Et qu'est-ce que j'aurai moi, interrompit Sancho, si vous vous emparez de toutes les dépoüilles? Et va, va, ami Sancho, reprit Don Quichotte, il y en aura encore plus que toi, ni ton âne n'en pourront emporter. Et oüi ma foi, repartit Sancho, quand vous aurez fouragé le meilleur, vous me laisserez peut-être des poëlons & des marmites de fonte, qui ne valent pas la peine de les emporter, comme vous fites, quand vous eûtes défait ces villains Bohêmiens, que vous preniez pour des enchanteurs, que vous disiez que c'étoit de l'or & des pierreries ; & au diable-zot si j'ai vû la queuë d'un diamant, ni d'une perle, & Monsieur le Curé qui a exorcisé tout cela, vous le dira comme moi. Comment, interrompit brusquement Don Quichotte, tu as donc parlé à nôtre Curé de mon combat contre ces enchanteurs? Et que diable,

Dieu me pardonne, reprit Sancho, vouliez-vous donc que je fisse de toute cette mitraille ? je voulois voir si cela pourroit aider à payer ma metairie, au lieu d'emprunter de l'argent : & oüi attendez-vous-y, on vous en donnera des pierreries & des marmites d'or & d'argent ; si vous les aimez, on vous en fera semer un arpent. Tenez, Monsieur, je vois bien que je ferai aussi bien de rester chez moi, que de compter sur les dépoüilles que vous me donnerez. Tu parles, lui dit Don Quichotte, comme un innocent & comme un impatient ; est-ce que tu n'auras pas les dépoüilles du Royaume que je te donnerai ? & crois-tu, quand je dis que je m'emparerai de toutes les richesses, que ce soit pour en faire mon propre, sans t'en faire part ? attens seulement ; j'avois déja fait le plan de toute ma victoire, quand tu m'as interrompu, & je n'avois plus que le Roi, qui comme je l'ai dit, sera ce jour-là à la chasse, que j'attendrai dans une embuscade, où il ne se defiera pas que je serai, & je lui abattrai la tête en passant, & ainsi tout le peuple me voyant vainqueur viendra implorer ma clemence,

& je lui accorderai la paix, à condition de me prêter serment pour le Roi Catholique notre Maître : que dis-tu à tout cela ? La malepeste, notre Maître, lui dit Sancho, comme vous les amanchez là, cela sera bientôt toisé en effet; mais si au lieu de conquerir, comme vous dites, ces deux ou trois Royaumes, nous n'allions conquêter que des coups de sabres ou de hallebardes, ou qui pis est, que ces Mahometans nous fissent esclaves ; ce seroit bien là le diable à confesser. Et va, va, mon ami, dit Don Quichotte, tu crains toujours avant que le péril soit proche; n'a-tu pas vû comme je les dépêchois dans cette Galere ? toute cette canaille-là ne peut tenir contre un Chevalier errant, qui donne de la terreur dès qu'on se voit aux mains contre lui; n'as-tu pas vû cela de tes propres yeux ? Nenni vraiment, Monsieur, repartit Sancho, je n'ai rien vû de tout ce que vous fites en cette occasion. Tu n'as rien vû, lui dit Don Quichotte surpris ; & où étois-tu donc pendant le combat? J'étois, Monsieur, reprit Sancho, à fond de cale, entre mon Grison & Rossinante, pour les

empêcher d'avoir peur dans tout ce tintamare, & je ne montai sur le pont que quand tout fut expedié. Et que disoient pour lors, repartit Don Quichotte, tous les Officiers qui avoient été témoins de ma bravoure ? Ils se crevoient de rire, lui répondit Sancho, & disoient que vous étiez le plus grand fol qu'il y eût au reste du monde. C'étoit par ironie, reprit Don Quichotte, qu'ils disoient cela ; parce que la temerité d'un seul homme contre un si grand nombre d'ennemis, paroît une folie aux yeux de petits Spadassins, comme ceux-là ; & cependant ils virent comme je m'en tirai ; car il n'en resta pas un dans la Galere, du moins qui osât se montrer, & j'ai lieu d'esperer qu'il en sera de même, lorsque je ferai une descente en Barbarie, & que je serai aux mains contre ces infideles.

Don Quichotte ayant fini l'histoire de la conquête de la Barbarie, selon le plan qu'il s'en étoit forgé, attendoit la réponse de Sancho, pour sçavoir s'il étoit resolu de le suivre ou non, & Sancho ne se pressoit pas trop de répondre & de s'engager, parce qu'il

apprehendoit qu'il en fût de même de ce Royaume, & des dépoüilles qu'on lui faisoit esperer, comme des dernieres, qui ne valoient pas la peine de les apporter. Don Quichotte voyant son irresolution, & se doutant de sa pensée, lui dit : Hé bien, ami Sancho, que ne me repons-tu donc ? tu crains, à ce que je vois, que le Royaume ne vienne pas ; en cas que cela soit, je te donnerai l'année de la rente que tu me dois, pourvû que tu gardes le secret, & pour ce qui regarde le soin de ta metairie, je te conseille de l'affermer, & de vivre de ton revenu en te reposant ; il est inutile d'avoir du bien, si l'on ne s'en sçait pas servir pour se rendre plus heureux qu'on ne l'étoit auparavant. Pour ce conseil-là, répondit Sancho, c'est bien mon dessein de le suivre, & je suis en pourparler pour cela avec un homme ; ainsi ma metairie étant affermée, ce ne feroit pas ce qui m'empêcheroit de vous satisfaire ; & pour ce que vous m'offrez, en cas que le Royaume ne vienne pas, cela pourroit encore passer ; mais je me ferai des ennemis de tous côtez ; & Madame

Dulcinée, & Monſieur le Curé, & le Bachelier, & votre niece, & la Gouvernante de Satan; j'aimerois autant avoir affaire à tous les diables: & ſur tout notre Curé, qui m'a menacé de m'excommunier ſi je retourne jamais avec vous, courir les avantures. Que tu es ſimple, Sancho mon ami, lui dit Don Quichotte, de donner dans ces menaces; ne vois-tu pas qu'on te les fait pour te détourner de me ſuivre. Quant à ma femme & aux autres que tu crains, tu n'es plus à portée de te ſoucier d'elles. Hé bien, Monſieur, repartit Sancho, nous aviſerons à tout cela, dès que j'aurai affermé ma metairie: retournez-vous en vîtement, de crainte qu'on ſe defie chez vous de quelque choſe.

Don Quichotte, qui comme nous l'avons dit, avoit envoyé ſecretement ſon cheval chez Don Phelippe, pour le cacher, ne parut pas aſſez inquiet & aſſez fâché de ſa perte pour qu'on donnât dans le panneau. Dulcinée qui ne manquoit pas d'eſprit & de jugement, comprit d'abord que c'étoit une feinte, qui tendoit à s'échapper au premier jour: ce préjugé qui

étoit assez vraisemblable, lui fit faire des perquisitions dans tout le voisinage, avec tant de soin, qu'à la fin on découvrit la cachette ; elle fit agir le Curé, pour mieux s'assurer de la chose, & le pria d'aller lui-même sur le lieu, & remontrer aux domestiques (car Don Phelippe étoit en Flandres) les consequences qui resultoient de cette action ; si bien que les ayant persuadés par ses remontrances, il ramena le cheval, & ne rentra chez lui qu'à la nuit, afin que personne ne le vît ; il donna ordre en même tems aux gens, d'envoyer chez Don Quichotte dès le lendemain, pour sçavoir des nouvelles du cheval, comme s'il étoit échappé, afin d'en être déchargé ; & ce fut pour lors que Don Quichotte parut sincerement chagrin : car la verité imprime un certain caractere dans les actions, qui la fait connoître & discerner d'avec la feinte & la dissimulation, Don Quichotte veritablement chagrin d'une perte si fâcheuse à son dessein, fut trois jours en mouvement pour le chercher, & tous ses soins étant inutiles, il crut enfin ou qu'on l'avoit volé, ou que les loups l'avoient devoré ;

voré : & comme il prenoit toujours les enchanteurs à partie, de tous les chagrins qui lui arrivoient, il crut que c'étoit une nouvelle piece qu'ils lui joüoient, pour l'empêcher d'acquerir de la gloire ; & se faisant un point d'honneur de vaincre tout ce qui lui resistoit, il se dit à lui-même, que si la perte de son cheval étoit capable de le retenir, on auroit lieu de croire que ce seroit à ce cheval qu'il étoit redevable de tous ses exploits, & non à sa bravoure & à la vigueur de son bras ; ainsi pour éloigner un soupçon si injurieux à sa gloire, il resolut de prendre une de ses jumens, qui étoit & plus forte & plus vigoureuse que son cheval qui étoit vieux ; mais un autre incident retarda encore le départ de notre heros. Dulcinée qui étoit à terme de sa grossesse, sentit les douleurs de l'enfantement, & bientôt après donna ûn heritier à Don Quichotte. La joie qu'il ressentit pour lors, lui fit oublier pour quelque temps l'envie, ou plûtôt la passion de courir chercher les avantures ; mais les accès de sa folie le reprirent, dès qu'il vit sa femme hors de danger. Dans ce

tems-là on lui apprit que Don Phelippe étoit nouvellement de retour de Flandres ; il se servit de ce prétexte pour obtenir congé de sa femme pour l'aller voir, & sous ce sauf conduit, qu'il crut suffisant pour le dispenser de ses fermens, il monta sur la meilleure de ses jumens, & au lieu d'aller chez Don Phelippe, il fut à une Hôtellerie de la plaine de Montiel, où il avoit quelques jours auparavant donné rendez-vous à Sancho de l'aller attendre ; & ainsi malgré toutes les précautions qu'on avoit pû prendre depuis longtems, notre Chevalier errant trouva encore le moyen de se satisfaire, ou pour mieux dire, sa folie le rendit ingenieux à vaincre tous les obstacles qu'on lui opposoit pour l'arrêter.



CHAPITRE XLVIII.

Qui contient la fin de l'Histoire de Don Phelippe & de Belinde, avec quelques autres particularités memorables.

DANS le tems qu'on croyoit Don Quichotte chez Don Phelippe, Don Phelippe arriva lui-même chez Don Quichotte ; & ne le trouvant pas, il demanda s'il pouvoit avoir l'honneur de saluer Madame son épouse. Il venoit de voir Belinde, chez qui son amour & son devoir l'avoient porté presque en arrivant ; & quoique ses yeux fussent encore remplis de l'objet qu'ils venoient de voir, il fut surpris en voyant Dulcinée qui vint au devant de lui, & quoique fort négligée, & nouvellement relevée de ses couches, il fut ébloüi de la vivacité de son teint, accompagné d'un certain air gracieux, qui se repandoit dans toutes ses actions, & ne fut plus surpris qu'on la mît en concurrence avec Belinde ; mais s'il fut content de sa

beauté, il parut encore auſſi penetré de ſa converſation toute ſpirituelle & enjouée; & comparant une femme ſi aimable à l'époux qu'elle avoit choiſi, il ne pouvoit comprendre, qu'elle eût fait un choix, en apparence ſi indigne d'elle, ſans qu'il y eût quelque choſe à redire ou dans ſa conduite ou dans la ſituation des affaires de ſa famille; cependant ſans vouloir trop penetrer dans des raiſons, qu'on avoit peut-être interêt de tenir ſecrettes, il profita toujours du plaiſir de ſa converſation. On s'entretint d'abord de Don Quichotte & de toute l'hiſtoire de ſes dernieres avantures, & particulierement de la délivrance imaginaire de Dulcinée, & de ſon mariage, où elle fit connoître à Don Phelippe que le Duc l'avoit portée à cela, par la conſideration de l'état de ſes affaires; enfin Dulcinée fit inſenſiblement tomber la converſation ſur le ſujet des amours de Don Phelippe & de Belinde, & le pria inſtament de lui procurer la connoiſſance d'une ſi aimable perſonne; qu'elle ne doutoit pas qui ne fût bientôt ſon épouſe, puiſque ſelon toutes les apparences, il n'étoit

revenu de Flandres que pour consommer cette affaire. J'ai, lui répondit Don Phelippe, quelque sujet d'esperer, puisque nous sommes engagés de parole; mais je ne sçais si malgré cet engagement, je n'ai pas encore plus lieu de craindre, du moins tant que j'aurai des rivaux si redoutables. Le bon cœur de votre maîtresse, lui dit Dulcinée, vous doit rassurer contre vos craintes & vos soupçons. Il est difficile, reprit Don Phelippe, d'aimer, sans craindre de perdre ce que l'on aime; & la crainte est toûjours mesurée à l'amour, quelque persuadé que l'on soit de la fidelité de l'objet aimé : le cœur d'une femme se laisse aisément séduire, lorsqu'un rival est écouté, & que son rang ne permet pas qu'on s'en débarrasse, & qu'on l'éloigne par le mépris. Mais on m'a dit, repartit Dulcinée, que Belinde s'étoit expliquée, & que par-là elle avoit honnêtement congedié tous ceux qui paroissoient la rechercher. Il est vrai, répliqua Don Phelippe, & cependant elle est encore actuellement sollicitée par son pere, en faveur du fils d'un Grand d'Espagne, à qui j'ai

en partie l'obligation de mon emploi, & ce jeune homme est tous les jours chez elle. Vous auriez besoin, lui dit Dulcinée, d'une protectrice comme moi, auprès de votre maîtresse, pour tranquilliser votre cœur; quoiqu'à vous dire mon sentiment, je ne vous crois pas si fort à plaindre que vous le pensez, & j'ai trop bonne opinion de la vertu de Belinde pour croire qu'elle vous manque de foi ; il ne faut pas demander si vous l'avez vûë ? Oüi, Madame, reprit Don Phelippe, mais ma visite n'a été que l'effet d'un simple devoir, sans fruit, puisqu'il ne m'a pas été possible de lui parler un moment en particulier : il y avoit grosse compagnie, & il m'a semblé même qu'elle évitoit d'être seule, crainte que je prisse cette occasion de lui parler. Et voilà sans doute, reprit Dulcinée, ce qui reveille votre crainte & vos soupçons : que vous êtes simple de faire des préjugés sur si peu de chose ! ne peut-on pas avoir d'autres raisons d'en user ainsi, qui ne vous touchent point, & quelquefois même cela se fait sans attention. Menez-moi chez Belinde ; car je meurs d'envie de la connoître,

je ferai votre confidente & votre protectrice. A ces conditions là repartit Don Phelippe, ce sera dès demain, si vous le souhaitez, vous n'avez qu'à m'ordonner, & je vous viendrai prendre dès le matin. Non pas demain, reprit Dulcinée; car je ne suis pas encore assez bien remise, pour me hazarder de sortir, ni assez belle, pour oser paroître avec Belinde; mais ce sera d'aujourd'hui en huit jours, si vous le jugez à propos. Don Phelippe lui promit de la venir prendre, & se levant, il prit congé d'elle là-dessus.

Il est vrai que l'un des jeunes Seigneurs qui s'étoient retirés avec une espece de mépris pour elle, lorsqu'elle se fut déclarée, comme on l'a pû voir, faisant reflexion sur sa beauté dont les traits piquans se présentoient sans cesse à son imagination, reprit feu pour elle; & flatté qu'en l'absence d'un amant, qui sembloit l'obseder, & soutenu de la protection du pere de Belinde, il pourroit enfin par la perseverance, & ses raisons, la faire déporter du dessein qu'elle sembloit avoir de vivre dans la solitude. Il revint donc la voir, & il y vint dans un équipage

assez éclatant pour éblouïr les yeux, & séduire un cœur susceptible d'ambition ; mais Belinde fut plûtôt effrayée du bruit & du fracas que fit un si grand train en entrant dans la cour, qu'elle ne fut éblouïe de la magnificence de ceux qui le composoient : elle fut cependant jusqu'au bas du dégré, recevoir cette illustre compagnie, dont le fils du Grand étoit le Heros, & tâcha de lui faire la meilleure reception qu'elle put. On ne parla ce jour-là, que de choses indifferentes, & fort éloignées du vrai motif ; car le dessein du jeune homme n'étoit que de lui faire voir son équipage, comme un éguillon qui pouvoit exciter sa vanité ; mais il revint quelques jours après, suivi seulement d'un Page, comme il avoit accoûtumé, & l'ayant attirée dans les lieux les plus reculés du jardin, il se jetta à ses genoux, & les larmes aux yeux, lui dit : Est-ce enfin, trop indifferente Belinde, une chose arrêtée dans votre cœur, que vous renonciez aux avantages qui resultent d'une alliance illustre, pour vous confiner dans une solitude ? est-ce moi que vous ne pouvez aimer ; ou

sont-ce

ſont-ce les grandeurs que je vous offre qui ne flattent pas votre inclination? Monſieur, lui répondit Belinde, en le faiſant relever, je ne ſuis ni ſenſible ni indifferente; mais chacun a ſon inclination, & ce qui fait les délices des uns, fait quelquefois le ſupplice des autres: je vous avouë franchement que les grandeurs avec tout leur faſte, ne me touchent point, & peut-être me ſentirois-je plus de penchant à vous donner mon cœur, ſi vous n'étiez pas ce que vous êtes: Je crains (& rien ne me peut guerir de cette crainte) que le rang dont vous voulez m'honorer, ne ſoit pour moi un écueil qui me faſſe faire naufrage, & que bientôt l'état dont vous m'auriez tirée pour m'élever, ne ſoit pour vous une occaſion de me mépriſer. Ce ſont ces conſiderations aſſez naturelles, qui me font ceder au penchant qui me ſollicite pour la ſolitude: plus heureuſe mille fois dans cet état de mediocrité, que les plus grandes Dames de la Cour, qui ſont eſclaves de leurs devoirs, & toûjours en mouvement pour mériter la faveur du Prince. Eh! vous êtes eſclave de votre cœur, interrompit le

jeune homme, qui eſt un eſclavage bien plus honteux, ſi l'on conſidere l'objet qui le captive. Pour en juger ſainement, lui répondit Belinde, un peu piquée, il faudroit vous dépoüiller de ces grandeurs qui corrompent les organes de la vûë. Fort bien, Madame, interrompit encore le jeune Seigneur, & faire après cela un paralelle. Ah! Mon Seigneur, s'écria-t-elle, je ne vous compare à qui que ce ſoit; mais je vous veux faire comprendre par-là que l'ambition ne me touche point, parce qu'elle nous rend l'eſclave, & ſouvent la victime, de ceux par le moyen deſquels nous eſperons nous élever; elle eſt inſatiable, & nous rend malheureux, parce que ſes deſirs n'ayant point de bornes, nous ne ſommes jamais contens de ce que nous ſommes. Ce que vous dites-là, Madame, reprit le jeune homme, attaque les mœurs de quelques particuliers, & ne doit pas être conſideré comme un vice néceſſairement attaché aux grandeurs; & ſi c'eſt un vice de s'élever par des voyes injuſtes, c'eſt une lâcheté honteuſe de refuſer les grandeurs qui s'offrent, & qui vien-

nent au-devant de nous, il nous est au contraire glorieux d'accepter ce qu'on donne à notre mérite, plûtôt qu'à nos sollicitations. La Cour avec tout l'éclat qui l'environne n'est donc un écüeil que par occasion; ony trouve le tumulte quand on le cherche, & l'on y trouve la solitude quand on l'aime : faites-vous une solitude de votre appartement, personne ne viendra troubler votre repos. Je conviens, lui répliqua Belinde, que cela est possible; mais on se trouve aussi quelquefois dans la nécessité de faire comme les autres; & si on ne le fait pas pour satisfaire à son ambition particuliere, on le fait pour un mari, qui tâche d'obtenir par la faveur d'une femme, ce qu'il n'obtiendroit peut-être pas par la sienne, & bien souvent l'ambition fait bander les yeux à l'honneur. Tout ce que vous dites-là, Madame, reprit le jeune Seigneur, n'est pas sans exemple; mais on est vertueux par tout, quand on le veut être. J'en conviens, repartit Belinde, mais les occasions corrompent le cœur, & nous entraînent souvent comme un fleuve rapide, où nous n'irions pas peut-être

de nous même : il faut les éviter, ces occasions, je sens ma foiblesse ; & ce que je ne ferois pas par inclination, ni par passion, peut-être le ferois-je par complaisance. Enfin le jeune Seigneur, un peu piqué de la résistance qu'elle faisoit à ses propositions, lui dit : Madame, avoüez de bonne foi, que toutes ces raisons que vous m'opposez, quoiqu'en apparence assés judicieuses, si elles étoient sinceres, n'auroient plus de lieu, si Don Phelippe étoit à ma place, & que ce fût lui qui vous offrît ce que je vous offre. Belinde offensée de ce reproche, lui dit, qu'elle ne sçavoit pas ce qu'elle feroit dans cette occasion, & que peut-être elle auroit des raisons pour accepter de Don Phelippe, ce qu'elle devoit refuser de tout autre. Je vous entends, Madame, repartit le jeune homme, & puisque c'est Don Phelippe qui fait obstacle à mon bonheur, j'envoyerai en Flandres des ordres pour lui.

Belinde craignit l'effet de la colere de ce jeune fol ; & jugea parce qu'il venoit de lui dire, que c'étoit par son ordre qu'on l'avoit commandé

en arrivant en Flandres pour monter à l'assaut, afin de l'y faire perir, en l'exposant, comme une autre Urie, aux occasions les plus perilleuses; & comme elle le suivoit toujours en regagnant le Château, ils virent revenir à eux un Cavalier, tout botté, qu'on reconnut bientôt pour Don Phelippe. Comment, s'écria le jeune Seigneur, vous voilà ici losqu'on vous croit en Flandres; & qui vous a donné congé de quitter ainsi votre poste? Monsieur, lui répondit Don Phelippe, les ennemis ayant assiegé la Place dont j'étois Gouverneur, qui étoit assez mal munie, je me suis deffendu assez vigoureusement, en menageant mes munitions; & prêt à demander à capituler, j'ai voulu encore hazarder une sortie avec les meilleurs soldats de la garnison, commandés par un Officier dont la bravoure m'étoit connuë; nous avons repoussé les ennemis jusques dans leurs retranchemens, & comblé leurs travaux avec perte de leur part de plus de deux cens hommes, sans en avoir perdu que quatre; & revenant vainqueur & chargé de dépoüilles, & de munitions, je me suis vû investi

par trente Fantaffins qui s'étoient gliffés dans la Place avec les nôtres à la faveur de la nuit, qui m'ont enlevé, avant qu'on ait pû prévenir leur fuite, parce qu'on donnoit toute son attention à voir entre les chevaux chargés du butin que nous avions fait ; & lorsque je devois me feliciter sur ma victoire, je me suis trouvé moi-même prisonnier de guerre ; mais on m'a permis sur ma parole de venir solliciter ici l'échange des Officiers, ou mon rachat ; car nous prîmes dans notre sortie deux Officiers & quinze soldats. Fort bien, fort bien, Monsieur, lui dit le jeune homme, assez froidement, on voit bien que toute cette histoire est un jeu fait à la main, & que vous cherchiez un moyen de revenir ici à quelque prix que ce fût ; de sorte qu'on peut juger de là, que vous avez honnêtement vendu la Place aux ennemis, & sacrifié les interêts de votre Prince à ceux de votre amour. Monsieur, lui répondit assez fermement Don Phelippe, j'ai tant de témoins de ma fidelité, & de ma conduite dans cette action, que je ne crains point qu'on fasse de recherches, & qu'on puisse me con-

vaincre de trahiſon, & ſi j'avois été aſſez malheureux pour m'oublier juſqu'à ce point, je ne ſerois pas aſſez fol pour me venir brûler à la chandelle. Nous en ſçaurons la vérité, lui répondit le jeune Seigneur, en ſaluant Belinde; & remontant auſſi-tôt à cheval, il reprit le chemin de Madrid, comme un furieux, bien reſolu de jouer quelques mauvais tour à Don Phelippe.

Il faut avouer qu'à juger de la choſe par l'amour & l'empreſſement que Don Phelippe avoit toûjours marqué pour ſa maîtreſſe, le prejugé de ce jeune Seigneur paroiſſoit aſſez probable : il y avoit près de deux ans qu'il étoit en Flandres, qui étoit un terme bien long; ſon éloignement lui faiſoit craindre qu'un Athlete preſent n'emportât le prix, tandis qu'éloigné, il couroit dans la carriere pour tâcher de le mériter : de s'imaginer qu'il n'enrageoit pas en lui-même de voir le terme que Belinde lui avoit preſcrit preſque doublé, il faudroit croire qu'il n'aimoit pas, ou qu'il n'aimoit que foiblement; mais de conclure de là qu'il fût capable de trahir ſon Prin-

ce, & de commettre une action aussi indigne d'un homme d'honneur, que celle de livrer sa Place aux ennemis, ce seroit lui faire injure. Cependant un rival puissant qui trouve à mordre sur son ennemi est à craindre ; il venoit d'ébaucher le trait d'un portrait affreux, & persuadé qu'il employeroit auprès de son pere les couleurs les plus noires pour l'achever, il étoit bon de prévenir le coup ; étant donc resté seul avec Belinde, après avoir agité la chose, ils jugerent l'un & l'autre, que le plus sûr pour éviter la vengeance de ce rival, étoit de prendre la poste & de passer en France, en vertu d'un passeport qu'il avoit, de se remetre au pouvoir des ennemis, jusqu'à ce que l'on eût fait l'échange des prisonniers.

Cette avanture se passa le lendemains de la visite qu'il avoit renduë à Dulcinée ; de sorte que le rendez-vous qu'il lui avoit donné ne put avoir d'effet. Cependant il ne sçavoit encore ce qu'il devoit attendre du côté de Belinde : la chaleur qu'elle même marquoit à le faire retourner, lui donnoit quelque préjugé d'une infidellité,

& la brusquerie & les menaces de son rival parurent un jeu concerté, ou sembloit l'assurer de son bonheur : ce dernier sentiment plus équitable, sembloit se confirmer par les caresses qu'elle lui fit à son arrivée, & la joye que sa presence lui causa ; elle ne garda presque plus de mesures en la presence de ce rival, dont elle vouloit absolument se débarasser, & parut peu sensible à sa brusquerie & à ses menaces ; lorsqu'elle se vit seule avec Don Phelippe, elle le rassura contre toutes les craintes, par les marques les plus tendres, & les plus sensibles de son affection, quoiqu'en le pressant toujours, d'éviter par un prompt départ, la vengeance d'un jeune fol, qui tout innocent qu'il étoit, ne laisseroit pas d'avoir des suites assez funestes pour la faire mourir de douleur; mais afin (lui dit-elle en l'embrassant) que vous n'accusiez que l'excès de mon amour, de l'empressement que j'ai de vous éloigner de moi ; je veux dès demain, s'il est possible, vous donner la main, & avoir du moins la consolation en vous separant de moi presque au même moment, de sçavoir que vous êtes en seureté, & quand

on aura fait un échange, & que vous serez libre de disposer de vous, je vous rappellerai près de moi, ou j'irai vous rejoindre en Flandres, s'il le faut. Don Phelippe fut si saisi d'une nouvelle si agréable, & si peu attenduë; & ne pouvant marquer sa joye à celle qui la causoit, par une déclaratiou si sensible, que par le silence & par des larmes, il l'embrassa mille fois, & lui demanda autant de pardons de tous les soupçons qu'il avoit eu de son changement. Belinde ne fut pas moins penetrée de toutes les marques d'affection que lui donna son amant; elle se flattoit aussi d'éviter par son engagement avec Don Phelippe mille importunités qui commençoient à la fatiguer; elle fit un sacrifice de toutes les idées de grandeur dont on avoit tâché de l'éblouïr, & goûta plus le plaisir d'élever un homme qu'elle aimoit, & que tout le monde jugeoit digne de son affection, que celui de s'élever elle-même, en trahissant sa foi. Elle avoit obtenu de son Evêque toutes les dispenses necessaires pour l'execution de son dessein; ainsi tout étant disposé, elle l'épousa le soir, &

le mariage étant consommé, elle le fit partir avant le jour, accompagné de quatre domestiques bien armés, en cas qu'il eût quelque insulte à essuyer sortant de chez lui.

Le jeune Seigneur en effet ne fut pas plûtôt de retour à Madrid, qu'il engagea son pere de faire arrêter Don Phelippe, qui après avoir vendu la Place dont il étoit Gouverneur aux ennemis, avoit encore la hardiesse de venir voir sa Maîtresse. Le pere un peu infatué de son fils, donnant d'abord dans cette calomnie, qui avoit quelque vraisemblance; & ne voulant pas donner le tems au prétendu coupable de s'échaper en faisant de plus amples informations, envoya aussi-tôt des gens pour l'arrêter; mais ils perdirent leurs peines: & l'on sçavoit déja chez Belinde, qu'il étoit en lieu de seureté, lorsqu'on vint investir sa maison, croyant l'y trouver, parce qu'on ne l'avoit pas trouvé chez lui. Belinde enfin par la déclaration qu'elle fit de son mariage se vit bientôt débarrassée de ses adorateurs de Cour dont elle ne put goûter les flatteries, parce qu'elle n'y trouvoit que de la passion, & peu de sincerité.

Cependant Dulcinée voyant approcher la nuit, & ne voyant point revenir son mari, se douta bien que la prétenduë visite de Don Phelippe n'étoit qu'une feinte pour s'échapper ? elle fut encore confirmée dans cette opinion par l'absence de Sancho que sa femme Therese vint chercher ; mais il étoit trop tard pour envoyer courir après lui, il fallut de necessité attendre au lendemain.

On envoya dès la pointe du jour deux ou trois personnes après lui, & Dulcinée en son absence gardoit le troupeau avec la Niéce, lorsqu'elles virent revenir la jument le grand galop, sa selle déssanglée & sous son ventre, & tout son harnois délabré, qui vint assez près du lieu où elles étoient, où elle s'arrêta à paître ; cela fit croire qu'on l'avoit trouvé, & chacun dit son sentiment là-dessus, en attendant l'arrivée du maître, ou de quelqu'un de ceux qu'on avoit envoyés après lui ; mais comme il est question ici d'entretenir le Lecteur des faits mémorables de notre heros, dans cette nouvelle échappée, il faut reprendre haleine, & finir par consequent ce Chapitre,

CHAPITRE XLIX.

Qui traite de la sixième sortie de Don Quichotte ; & des merveilleuses Avantures qui en font en partie la matiere.

CId Hamet Benengely, ce fidele Historien de Don Quichotte, ne sçauroit retenir une exclamation de joye, toutes les fois qu'il voit monter son Héros à cheval, pour signaler son nom par de nouveaux exploits. Le voilà, s'écrie cet Auteur! ce Héros de la Chevalerie Errante ; le voilà encore une fois dans sa carriere, pour remporter le prix de la force & de la valeur ; le voilà dis je, ce Protecteur des veuves & des orphelins, ce Défenseur des vierges, cet Arcboutant de la Justice, &. la terreur des scelerats. Reconnoissez le à tous ces traits;voyez ce port noble ; cette contenance fiere ; cet air martial, quoique gracieux & benin. Mais sans amuser le Lecteur par des exclamations, qui ne sont point de l'essence de notre Histoire,

entrons tout d'un coup en matiere.

Notre Héros ayant pris, en sortant de chez lui, le chemin qui alloit chez Don Phelippe, le suivit tant qu'il crut qu'on pouvoit l'observer de sa maison ; & dès qu'il ne vit plus son domicile, il fit volte face tout-à-coup, & fut au lieu assigné pour le rendez-vous de Sancho & de lui : il y trouva déja ce fidele Ecuyer qui l'attendoit ; mais en le regardant pour l'embrasser, il le vit pousser un profond soupir. Eh! qu'as tu, Sancho, mon ami, lui dit Don Quichotte ? Ce que j'ai, Monsieur, lui répondit Sancho ? j'ai qu'il m'est arrivé le plus grand de tous les malheurs. Eh bon Dieu ! s'écria le Chevalier, est-ce que ta femme est morte ? Et nenni, Monsieur, ce n'est pas cela. Et qu'est-ce donc, repartit DonQuichotte ? il me semble que ce seroit là le plus grand malheur qui te pourroit arriver : Est-ce ta fille ? est-ce ton garçon ? Ce n'est rien de tout cela, dit Sancho. Seroit-ce le feu qui auroit pris à ta maison, lui repartit Don Quichotte ? Bon, vous y êtes, reprit le pauvre Ecuyer, en pleurant à chaudes larmes, c'est plus que tout

cela ; je n'ai plus de consolation ; je n'ai plus de compagnie : il me semble que je suis tout seul dans ma maison ; que je n'ai plus personne à qui parler ; plus de support ; plus d'aide ; j'ai tout perdu ; enfin c'est tout vous dire. Et après ces lamentations, le triste Ecuyer se reprenoit encore plus fort à pleurer. Ah ! Sancho, s'écria Don Quichotte, je crois que je devine ce que c'est ! c'est ton âne, sans doute, qui est mort ? Eh ! oüi, Monsieur, reprit Sancho, c'est lui-même ; je ne sçaurois y songer, tant j'ai le cœur serré ; il me semble que je l'entends, le pauvre animal, qui m'appelle à son secours : encore s'il étoit mort à l'écurie, je m'en consolerois mieux, ce me semble ; mais mangé des Loups, le pauvre animal, mangé des Loups ! voilà, Monsieur, une triste destinée ; mangé des Loups ! Que veux-tu faire à cela, mon pauvre Sancho ? qu'il soit mangé des Loups, ou mort à l'étable, n'est-ce pas toujours être mort ? il faut bien que je me console de mon cheval qui a eu le même sort : ce n'est pas une perte irreparable. Vraiment, Monsieur, repartit Sancho, je sçai bien qu'il y a

d'autres ânes au monde, mais il y a ânes & ânes; celui là me connoissoit, comme si j'eusse été son frere; il me suivoit comme un barbet; il venoit à ma voix; il me baisoit; il étoit content quand j'étois près de lui, & je l'aimois aussi comme mon enfant; quand je n'aurois eu qu'un morceau de pain, je le partageois avec mon âne, & il faudra désormais, que je le mange tout seul. Eh bien! mon pauvre ami, lui dit Don Quichotte, que veux-tu? la mort ne distingue rien, elle fauche & moissonne sur tout ce qui respire; elle n'épargne pas plus les Rois, avec leur diadême, que les Bergers avec leur houlette. Regarde un champ de bataille, où l'on voit pêle-mêle, l'Officier avec le soldat, & les chevaux, le domestique confondu avec le maître; toutes les créatures animées, semblent être réduites au même sort, par le coup fatal qui leur ôte la vie, & ce coup est inévitable: aujourd'hui il tombe sur toi, & demain sur moi: aujourd'hui sur mon cheval, & demain sur ton âne. Oh! pauvre malheureux que je suis, s'écria encore Sancho, en pleurant encore plus fort,

que

que ce coup ne tomboit-il donc sur moi le premier je n'aurois pas vû mon pauvre âne, la proie des Loups.

Enfin Don Quichotte ayant entendu une espace de temps, toutes ces doléances, ne trouva point de meilleur moyen de le consoler, que de faire apporter de quoi manger, & noyer, s'il étoit possible, sa douleur dans le vin: & après avoir fait un repas assez plantureux, nos Avanturiers partirent, poursuivans leur chemin par la Plaine de Montiel, qui étoit la route ordinaire de Don Quichotte, parce qu'il la croyoit plus fertile qu'une autre en avantures. Ils alloient l'un & l'autre sans se parler; le Maître monté sur sa Jument Pouliniere, & l'Ecuyer, sur un petit Bidet, qui venoit des Jumens de Don Quichotte: car nous avons dit, qu'il croyoit son cheval Rossinante perdu, ou mangé des Loups; l'un s'entretenant en lui-même, des exploits de Chevalerie qu'il alloit faire en Barbarie, l'autre rêvant à la perte de son âne, & quelquefois à ce Royaume, qu'il se flattoit de rapporter de ce grand voyage, sans parler des menuës dépoüilles, dont il esperoit de remplir

deux facs à bled qu'il avoit eu la précaution de porter : & ils avoient déja fait plus d'une demie lieuë dans un morne silence, lorsque Don Quichotte arrêta tout-à-coup son cheval, pour une réflexion qu'il fit dans ce moment. Ah! s'écria-t-il, en parlant à Sancho, mon pauvre ami, je me viens de souvenir qu'il me manque une chose. Eh qu'est-ce qu'il vous manque, lui dit Sancho? Ah! mon pauvre Sancho, reprit Don Quichotte, il me manque une chose si essentielle, que sans cela je n'ose poursuivre plus avant le dessein de mes conquêtes. Eh! notre-dame, mon Maître, s'écria Sancho, à son tour, qu'est-ce dont que vous avez oublié? est-ce que vous n'avez point pris d'argent, car voyez-vous, en tout cas, il fait toujours bon ne se pas trop attendre à l'écuelle d'autrui; & il vaut mieux compter sur sa pochette, que sur sa bonne fortune; & les bonnes Auberges où l'on ne dépense rien, ne viennent pas toujours comme l'apétit. Ce n'est point du tout cela, repartit Don Quichotte, j'ai de l'argent, graces à Dieu, plus que nous n'en dépenserons dans notre voyage.

Eh ! qu'est-ce donc, reprit Sancho, auriez-vous oublié de prendre des chemises, car il faut parfois, être un peu propre, quand on se trouve chez des gens de distinction. Tu n'y es pas encore, mon ami, lui dit Don Quichotte; tout ce que tu dis-là, ne sont que des bagatelles. Oh bien ! reprit Sancho, je me rends, si vous ne voulez pas me le dire. Ah ! Sancho, s'écria le Chevalier, en poussant un profond soupir, cela est d'une si grande consequence, que je n'ose y penser, parce que je n'y trouve point de remede : & puisqu'il faut te le dire, c'est que je n'ai point de maîtresse cruelle qui puisse donner occasion à mes soupirs & à mes larmes, & dont les mépris & les rigueurs animent ma valeur, afin d'entreprendre des choses sur naturelles, dans la vûë de fléchir & de mériter son affection. Comment, mort-diable, s'écria Sancho, à son tour, c'est-là cette grande chose qui vous manque ? est-ce que vous ne vous passerez pas bien de soupirer & de pleurer ? Ah ! Sancho, reprit Don Quichotte, tu ne comprens pas de quelle conséquence cela est à un Chevalier Errant ? une maîtresse in-

humaine & cruelle, eſt l'éguillon qui anime ſa valeur; & l'on peut dire, que ſans cela il eſt réduit à la condition des autres hommes. Par ma foi, Monſieur, repartit Sancho, je n'aurois jamais crû, que de pleurer & de ſoupirer, fuſſent des choſes ſi neceſſaires; je ſoupire par fois, quand j'ai fait un bon repas; mais cela vient, ſans que j'y penſe: pour pleurer, il n'y a que quand on me berne, ou que l'on me rouë de coups, que la douleur me fait venir la larme à l'œil; mais de ſouhaiter d'avoir une maîtreſſe cruelle pour me faire ſoupirer & gémir, c'eſt tout comme quand je me gratte juſqu'à m'écorcher, au diable ſoit, qui voudroit d'une Maîtreſſe à ce prix là. Eh! dis-moi, ignorant que tu es, repliqua Don Quichotte, que veux-tu que faſſe un Chevalier Errant, lorſqu'il ſe trouve obligé de paſſer la nuit dans un bois, ſinon de rêver à ſa Dame; & la tête appuyée ſur ſa lance, entretenir ſes penſées de ſa cruauté & de ſes mépris: rien n'eſt plus digne d'un grand cœur, & rien n'eſt en même temps plus amuſant; les nuits ne me duroient rien autrefois, quand je penſois à Dulcinée. Les Che-

valiers Errans, repartit Sancho, ſont dônc tout au rebours des autres hommes, car tout à l'heure que je ſoupirois, & que je pleurois pour la perte de mon âne, j'aurois voulu moi-même être mort, & le tems me duroit bien, que vous vinſſiez pour me faire en aller cette fantaiſie & cette triſteſſe : pour moi, ſi j'étois pour vous donner un conſeil ſur ce que je ferois ſi j'étois à votre place; Je voudrois, lorſqu'on ſe trouveroit à coucher dans un bois, que Monſieur le Chevalier ſoupât de ce qu'il y auroit dans le biſſac & qu'il bût de ce qu'il y auroit dans la bouteille, & qu'après cela il dît ſes graces, & enſuite qu'il fît ſa priere, & puis qu'il s'enveloppât de ſon manteau, & qu'il ſe couchât du mieux qu'il pourroit, comme ſon Ecuyer; & qu'au lieu de faire ſes lamentations, il dormît & ronflât juſqu'au lendemain matin, afin d'être gai & diſpos pour aller chercher les avantures. Tout ce que tu dis là, reprit Don Quichotte, eſt le propre d'un homme ſans ſouci, comme toi, pour une ame baſſe & ſervile, qui ne ſonge qu'à ſatisfaire à ſes apetits : mais un cœur né pour la gloire, s'oc-

cupe de tout ce qui peut contribuer à l'immortaliser ; & l'on peut dire qu'un Chevalier Errant est sans vie & sans ame, quand il n'a point de Dame cruelle. Hé bien, Monsieur, lui dit Sancho, n'avez vous pas votre femme? faites-en encore votre maîtresse. Voilà qui seroit bon, lui répondit Don Quichotte, si elle m'étoit toujours cruelle, qu'elle eût pour moi du mépris, comme autrefois, lorsqu'elle n'étoit que ma Maîtresse. Tenez, Monsieur, lui dit Sancho, tout cela gît dans l'imagination : car où diable avez-vous rêvé que Madame Dulcinée vous ait jamais été cruelle, puisque vous ne l'aviez jamais vûë, si ce n'est dans la caverne de Montesinos ; & puis il est bien temps de mettre la graisse au pot, quand la vache a mangé les choux : il falloit donc songer à cela avant que de vous mettre en campagne, & je vous aurois peut-être enseigné un moyen de vous faire une Dame cruelle & méprisante, pour vous faire soupirer tout votre saoul, afin de la fléchir & mériter son affection : encore ne sçai-je, si vous en seriez venu à bout avec toute votre Rethorique. Hé. quel

moyen m'aurois-tu donné, ami Sancho, lui dit Don Quichotte, supposé que j'eusse songé à cela avant mon départ ? Hé par la mardi, Monsieur, reprit Sancho, vous n'aviez qu'à donner dix ou douze bonnes gourmades à Madame Dulcinée, sans rime ni raison, & au diable si elle vous eût pardonné, que vous n'eussiez pleuré & soupiré, & vaincu tous les Maures d'Afrique avant de regagner ses bonnes graces. Don Quichotte s'arrêta tout court, pour faire quelque réflexion sur ce moyen; le trouvant bon, pour suppléer du moins, au défaut d'une Maîtresse véritablement cruelle & ingratte, il lui dit : Ecoute Sancho, j'ai toujours oüi dire, qu'aux maux extrêmes, il faut des remedes violens; la necessité indispensable où je me trouve, d'une Dame qui excite ma bravoure par la difficulté de vaincre ses mépris & sa cruauté, m'oblige de suivre ton conseil, & ainsi ne voulant point retourner chez moi, parce qu'on me retiendroit, je te commande à toi, d'y retourner ; & lorsque tu seras près de Dulcinée, tu lui diras : Madame, Monsieur votre mari s'en va conquerir je ne sçai com-

bien de Royaumes ; & comme il faut qu'un Chevalier Errant ait une Dame qui ait de la cruauté & du mépris pour lui, afin d'exciter sa bravoure & son intrépidité, à dessein de la fléchir, il m'a commandé de vous donner de sa part, une douzaine de bons coups de poings, & tu les lui donneras en même tems. Monsieur, lui dit Sancho, & si Madame Dulcinée, ne vous trouvant pas tout à point sous sa main, pour décharger sur vous sa colere, on me prend à parti, qu'elle se prenne à crier au meurtre, & que la gouvernante, la niéce, & tous les gens de la maison tombent sur moi à bon coups de bâtons, ne serai-je pas bien payé de mes peines? Pour éviter cela, lui dit D. Q. je te conseille de ne pas entrer dans la cour, mais d'appeller, & de dire que tu demandes à parler à Dulcinée; & ainsi, dès que tu te seras acquitté de ta commission, tu remonteras sur ton bidet & t'échaperas, pour revenir m'informer du succès, afin que je juge de là, s'il est nécessaire que je fasse des choses extraordinaires, & que je me consume en larmes & en soupirs pour regagner ses bonnes graces & son affection

affection. Monsieur, reprit Sancho, gagnons toujours le gîte pour aujourd'hui, puisque je ne pourrois arriver de jour au logis, & cette nuit je rêverai un petit à tout cela ; car cette commission là ne me sent rien de bon ; & suivant le conseil que je me conseillerai cette nuit, je partirai demain, tandis que vous m'attendrez à l'Hôtellerie. Allons, mon ami, lui dit Don Quichotte, je consens à ce que tu demandes, & peut-être d'ici à demain trouverons-nous encore quelqu'autre expedient.

Comme Don Quichotte rêvoit & cherchoit dans son imagination quelque expedient qui pût suppléer une maîtresse, & que Sancho de son côté songeoit aux risques qu'il y avoit à encourir, s'il executoit cette commission, ils virent venir à eux un Meûnier avec trois Mulets ; il y en avoit deux qui couroient devant le grand trot, car il n'étoient pas chargés ; & le Meunier les suivoit d'assez loin sur le troisiéme : dès que ces deux Mulets sentirent la Jument de Don Quichotte, ils se prirent à braire de toutes leurs forces, & coururent en même tems se jetter

ſur elle avec tant d'impétuoſité, que la pauvre bête en fut renverſée avec le Cavalier ; & les Mulets déconcertés par cette chutte ayant pris querrelle, ſe prirent à ſe battre & des dents & des pieds, de la meilleure grace du monde ; les ruades ſur tout ſe ſuivoient de ſi près & étoient ſi vigoureuſes, qu'il étoit aiſé de juger qu'il s'agiſſoit d'une maîtreſſe ; de ſorte qu'un fer s'étant détaché, vint voler aux oreilles de Don Quichotte qui s'étoit relevé, & le jetta tout étourdi, & preſque ſans mouvement à terre, & bien lui valut pour lors d'avoir ſon caſque, ſans quoi toute la conquête de la Barbarie étoit échouée ; la Jument étant déchargée de ce fardeau, & aſſez maltraitée de ces deux galans, prit le galop, & traverſant les guerets, ſans ſuivre de chemin, retournoit du côté de ſa maiſon. Le Meunier arrivant en ce moment, fit ceſſer le combat des deux concurrens, à bons coups de foüet ſans ſe mettre en peine de ce qui étoit arrivé à Don Quichotte, & pourſuivit ſon chemin.

Cependant Sancho regardant d'un côté ſon Maître étendu ſur la pouſſie-

re, ſans apparence de vie, & voyant de l'autre la Jument en danger de ſe perdre, s'écria tout éploré : ſans mentir, voilà pour le commencement une bien malencontreuſe avanture ! c'eſt qu'il faut que nous ſoyons partis ſous une mauvaiſe conſternation, & s'approchant de Don Quichotte, il ſe prit à lui ôter ſon caſque, & à lui frotter les tempes, ſi bien que peu de tems après qu'il eut pris l'air, il revint & ſentit qu'il n'avoit été qu'étourdi du coup ſans en avoir été offenſé, & s'étant relevé, il demanda où étoit ſa Jument. Vôtre Jument, lui dit Sancho, elle s'en retourne à la maiſon, & je penſe qu'elle a plus d'eſprit que nous. Vous pouvez, mon ami, lui repondit Don Quichotte, juger de vôtre eſprit, & le comparer, ſi vous voulez, à celui d'une bête ; mais il ne vous appartient pas de juger du mien, comme du vôtre ; & le reſpect que vous me devez, vous devroit empêcher de parler ſi ſottement : allez ſeulement, ſans faire le raiſonneur, courir après, & me la ramenez. Ma foi, Monſieur, repartit Sancho, je crois que ſans courir je la rattraperai bien à l'écurie,

& non pas devant. Hé bien, repliqua Don Quichotte, tant mieux, & vous executerez tout d'un tems l'ordre que je vous ai donné, touchant Dulcinée. Oh! pour cet ordre-là je vous ai demandé une nuit pour y penser, & je crois, que quand j'y aurai pensé toute la nuit, je vous dirai que je ne crois pas qu'il soit du devoir d'un Ecuyer, de maltraiter la femme de son Maître. Non pas de votre chef, lui dit Don Quichotte; mais quand je vous l'ordonne, vous le pouvez faire, & principalement dans une conjoncture comme celle-ci, où la chose m'est d'une nécessité indispensable. Eh dites-moi, Monsieur, s'il vous plaît, reprit Sancho, est-il d'une nécessité indispensable que j'aille attraper, en vous obéïssant, une bonne volée de coups de bâton sur les côtes, sans que vous parliez de ce qui m'en reviendra? Va, va, repartit Don Quichotte, tu ne seras peut-être pas si malheureux que tu le penses; en tout cas je suis équitable, obéïs seulement; mais prends garde comment tu la fraperas; car tu as la main lourde, & tu pourrois d'un coup de poing l'assommer toute roide

je voudrois que tu lui donnât seulement une demie douzaine de soufflets comme si c'étoit moi, sans lui faire trop de mal, & que tu lui dise en la quittant quelques sottises capables d'achever de la fâcher. Monsieur, lui dit Sancho, ne vous fiez pas à moi pour cette commission, à moins que vous ne vouliez être bien-tôt veuf; car quand j'ai le bras levé, je ne le retiens pas comme je voudrois, & le coup tombe où il peut; comptez déja que pour que je batte quelqu'un, il faut que je me mette en colere; & quand je me mets en colere, je ne me possede plus; & quand je ne me possede plus, je frape à tort & à travers, & les coups portent où ils peuvent: & si je vas assommer votre femme, on me fera un bon procès criminel. Animal que tu es, interrompit D. Q. je ne te commande pas de l'assommer; tu sçais que je l'aime avec trop de passion & de tendresse, pour conspirer sa mort. Et par ma foi, Monsieur, repartit Sancho, les Chevaliers errans aiment donc tout au rebours des autres hommes, du moins s'ils vous ressemblent; car quand je ne gronde pas contre ma

femme, je la mignarde, je la baise, je lui prends & par-ci & par-là; & ce n'est que quand je suis fâché que je lui donne par fois quelque coup de pied au cul; & vous, quand vous dites que vous aimez votre femme, & qu'elle ne vous a jamais donné sujet de la maltraiter, vous voulez que j'aille de sang froid lui donner des soufflets & des coups de poing, afin de la fâcher contre vous. Ah! Sancho, s'écria Don Quichotte, si tu sçavois aimer, tu sçaurois qu'un petit divorce a ses agrémens; il ranime la tendresse; il fait sentir plus vivement la passion qu'on a pour une maîtresse, par le chagrin qu'on ressent de sa colere & de ses mépris; il n'y a rien qu'on ne fasse; il n'y a point de peril où l'on ne s'expose, pour se reconcilier avec elle; & le raccommodement est si doux après ces momens de divorce, qu'on ne voudroit pas pour grand chose, n'avoir pas été fâchés l'un contre l'autre; les caresses qu'on se fait sont plus vives; les larmes de tendresse & de joye qui succedent à celles de la tristesse, ont une douceur qu'on ne peut exprimer: le cœur dans ces momens semble nager

dans les délices : & l'on peut dire, que de même que le Printemps fait revivre toute la nature, le racommodement entre un amant & une maîtresse, après un petit divorce, ranime l'amour, & lui redonne sa premiere vigueur. Par ma foi, Monsieur, lui dit Sancho, il me semble que j'y suis, à vous entendre, si faut-il que je tâte un petit de ces douceurs, quand je serai de retour chez moi ; car depuis que je suis marié, je ne me suis point encore apperçû que ce recommadage fût si doux, quoique j'aye bien souvent grondé avec ma femme, & c'est peut-être, parce que je ne la battois pas assez fort, & que par consequent elle n'étoit pas assez en colere. Il n'en faut pas douter, lui dit Don Quichotte, car plus la colere d'une maîtresse a été violente dans ses premiers accès, plus les transports du raccommodement sont doux & sensibles. Nous verrons cela, dit Sancho, dès que serai de retour ; elle ne manquera pas de me venir lantiborner aux oreilles, & par-ci & par-là, pourquoi j'ai encore été chercher les avantures, & je vous lui appliquerai cinq ou six bonnes mornifles sur les oreilles, &

puis je gronderai ſeulement une quinzaine de jours pour voir comme cela ſera, & ſi ce raccommodement eſt ſi doux que vous le dites. Ah! Sancho, s'écria Don Quichotte, rien n'eſt plus ſenſible & plus doux. Eh! comment ſçavez-vous, Monſieur, lui dit Sancho, que cela eſt ſi doux? car vous ne vous êtes jamais raccommodé, que je ſçache avec Madame Dulcinée, puiſque je ne penſe pas qu'elle ait jamais été fâchée contre vous. Tu te trompes, ami Sancho, reprit Don Quichotte, mon imagination plus forte que mes yeux, me l'a fait voir cent fois en colere, me regardant d'un œil mépriſant, tandis qu'elle favoriſoit quelqu'un de mes rivaux : cent fois elle m'a banni de ſa préſence pour me commander des choſes preſque impoſſibles, afin de mettre ma conſtance à l'épreuve de ſes rigueurs & de ſes mépris : & qui crois-tu en bonne foi qui m'ait fait entreprendre de ſi prodigieux exploits, & qui m'ait donné aſſez de courage pour mépriſer le peril & la mort? ſinon le deſir de fléchir la rigueur de Dulcinée, & de la convaincre de ma fidelité inviolable.

Je t'entretiendrois plus au long ſur ce ſujet, ſi le tems nous le permettoit; mais il faut avancer chemin, & gagner, s'il eſt poſſible, quelque Hôtellerie, ou quelque Château, afin que tu puiſſes partir demain à la pointe du jour.

Sancho qui ſçavoit la carte du pays, le conduiſit à un petit cabaret où ils coucherent; & comme Don Quichotte ne s'accommodoit pas du bidet de Sancho, non plus que Sancho d'aller à pied, il fut reſolu qu'il l'attendroit à ce Cabaret; mais l'impatience du Chevalier ne lui permettant pas de reſter ſi long-tems en une même place, il en ſortit preſque auſſi-tôt que ſon Ecuyer, & donna ordre qu'on l'envoyât par le chemin qu'il prenoit, & qu'il iroit tout doucement.

Sancho devoit déja être fort loin du côté du logis, & Don Quichotte pourſuivant ſon chemin, le petit pas du bidet, avoit déja fait environ une lieuë, lorſqu'il vit venir à lui une Dame montée ſur une belle haquenée, couverte d'un grand voile, qui empêchoit qu'on la vît; elle étoit accompagnée d'une Demoiſelle & d'un

Page, ſur chacun un cheval. Don Quichotte lui voyant une contenance affligée, crut qu'il étoit de ſon devoir de s'informer du ſujet de ſa triſteſſe, & ſçavoir, s'il étoit poſſible, ſon infortune; & comme elle étoit tout proche de lui, il ſe fut placer au milieu du chemin, ce qui obligea la Dame de retenir la bride de ſa haquenée; & Don Quichotte l'ayant ſaluée fort civilement, ſans ôter ſon caſque, lui dit : Madame, ce n'eſt ni la curioſité, ni encore moins le deſſein de vous faire aucun chagrin qui m'oblige de vous arrêter; mais au contraire le deſir de vous ſervir, & s'il eſt en mon pouvoir, tâcher de vous venger de l'injure qu'on vous a faite; car ma profeſſion eſt telle, que je ſuis obligé de ſoulager les infortunés, venger les torts & griefs qu'on fait aux Dames, proteger l'innocence, & prendre la défenſe des opprimés, de quelque nature que ce ſoit. La Dame jugeant, au compliment, & à l'équipage du Cavalier, que c'étoit un fol, & peut-être celui dont elle avoit lû l'hiſtoire, le pria de vouloir bien lui laiſſer pourſuivre ſon chemin. Mais Don Qui-

chotte lui resista, & lui parlant d'une façon tout-à-fait gracieuse, la pria de lui apprendre son infortune, & qu'il tâcheroit au peril de sa vie de la soulager. La Dame ne pouvant donc passer, & peut-être même flattée que Don Quichotte, tout fol qu'il lui paroissoit, pourroit lui rendre sevice, prit le parti de le satisfaire; car, de même qu'un malade écoute tous ceux qui lui proposent des remedes, dans l'esperance d'en être soulagé : elle crut que peut-être un homme qui auroit un peu de resolution & de zele à lui rendre service, pourroit la tirer de peine, ou du moins lui donner des lumieres au sujet de son affliction; de sorte que lui parlant d'une maniere obligeante, elle lui dit : Monsieur, votre courtoisie m'engage à vous accorder ce que vous demandez de moi; mais comme il faut que je vous raconte une histoire assez longue, & que nous ne sommes pas dans un chemin fort commodement, je suis d'avis de descendre, & de nous asseoir sous ces arbres que voilà, où j'attendrai des gens que j'ai envoyés ici près à un Village, & je vous satisferai. Aussi-

tôt Don Quichotte sauta à terre, & fut en homme galant, offrir ses bras à la Dame pour l'aider à descendre, & s'étant assis sous ces Lieges, qui faisoient un fort bel ombrage, elle lui raconta son infortune, comme elle suit.

Je vous dirai, Monsieur, lui dit-elle, que je suis d'une des meilleures Familles de la vieille Castille ; mais que mon pere ayant embarrassé ses affaires par des emprunts, afin de paroître, & de soutenir le rang qu'il avoit acquis dans l'armée par sa bravoure, m'a laissée après sa mort aussi embarassée que son bien l'étoit ; les creanciers ayant tout fait saisir, m'avoient réduite à une petite pension, dont il étoit impossible que je pusse subsister, avec honneur. Cette situation fâcheuse me fit prendre le parti de me mettre auprès de la Duchesse de Medina Cely, en qualité de Demoiselle d'Honneur, où je soutenois un peu mieux que je n'aurois pû faire, le rang où le Ciel m'avoit fait naître ; desorte que plusieurs partis se présenterent bientôt pour me demander en mariage ; & pour ne vous point en-

nuyer par un trop long discours, mon cœur ne fut sensible que pour un Gentilhomme de ce pays-ci, que j'épousai, il y a six ans & demi, & il m'amena aussi-tôt à sa Terre, que l'on pouroit voir du lieu où nous sommes sans ce bois de haute-futaye, qui nous la cache.

Mon Epoux étoit Colonel d'un Regiment d'Infanterie, qui servoit en Flandres; desorte qu'il étoit presque toûjours éloigné de moi, si ce n'étoit pendant le quartier d'hyver qu'il obtenoit un congé pour me venir voir: il y avoit déja cinq ans que nous étions mariés, sans avoir d'enfans, ce qui le chagrinoit extrêmement, parce que sa famille étoit éteinte en lui, s'il ne laissoit point de posterité; mais enfin le Ciel exauça mes foibles vœux; & mon mari étant venu passer l'hyver ici, je m'apperçûs dès qu'il fut parti, que j'étois grosse. Je lui mandai aussitôt cette heureuse nouvelle, & j'attendois qu'il me donnât des marques de sa joye par une prompte réponse, lorsque je reçus au contraire la triste nouvelle de sa mort. Je ressentis, comme vous le pouvez croire, la douleur

de cette perte si inopinée ; non seulement parce que j'aimois tendrement mon mari, mais parce que par sa mort, je retombois presque dans mon premier. état, dénuée de bien & assez à plaindre : il n'y eut que l'esperance du fruit que je portois dans mon sein, qui fut capable de calmer ma douleur ; car à peine le bruit de la mort de mon mari fut il répandu, que les heritiers, qui étoient de pauvres parens éloignés, & très affamés, vinrent fondre dans le bien, comme un torrent impétueux, qui tombe d'une haute montagne, & me traitant avec une rusticité inconcevable, me dirent que je n'avois qu'à prendre bientôt mon parti, pour vuider les lieux, & que cependant ils alloient rester dans le Château pour veiller à la seureté des effets mobiliers.

Vous pouvez juger, Monsieur, par ce début, ce que je devois attendre de ces gens-là ; mais j'arrêtai tout court leur insolence, & l'ardeur qu'ils commençoient de faire paroître à s'emparer de tout, en leur faisant signifier ma grossesse, & qu'ils eussent à vuider eux-mêmes incessamment

les lieux : il falut obéïr ; & ſix mois après, j'accouchai heureuſement d'un fils, qui me cauſa autant de joie qu'il leur donna de chagrin & de rage, de ſe voir fruſtrés par un enfant poſthume, d'un héritage qui les tiroit de l'obſcurité & de la miſere.

J'aurois bien voulu nourrir moi-même un enfant dont la vie m'étoit ſi chere ; mais ne me ſentant pas aſſez robuſte, je fis chercher par tout des nourrices ; & tous mes amis s'empreſſerent à l'envie, de m'envoyer les meilleures de tout le pays. Dans le nombre qu'il en vint, j'en retins deux qui me parurent du meilleur temperament : il y en avoit une qui m'étoit envoyée par la meilleure de mes amies, qui m'en répondoit ; l'autre ne s'avoüoit de perſonne, & me dit, qu'elle étoit venuë d'elle-même, ſçachant que je cherchois une bonne nourrice. Je voulois du moins faire nourrir mon enfant chez moi, ne le pouvant nourrir moi-même ; & la nourrice qui m'étoit envoyée par mon amie, me dit qu'elle ne le pouvoit pas, que ſon mari qui étoit pour deux ou trois mois en campagne, ne fût de retour ; cela me

faisoit incliner pour l'autre, qui s'offroit de rester ; & comme j'étois en balance là-dessus, la Dame qui m'avoit envoyée la premiere, arriva & me répondit de sa nourrice, outre qu'elle me promit de veiller par elle même à mon enfant, jusqu'à ce qu'elle pût venir demeurer au logis ; de sorte qu'étant gagnée par cette femme, en faveur de la premiere nourrice, qui me plaisoit aussi mieux que l'autre, je congediai celle-ci, en lui faisant quelques liberalités, afin de la consoler ; cela ne l'empêcha pas de s'en aller toujours grondant, & faisant des menaces, à quoi on ne fit pas beaucoup d'attention.

La premiere nourrice emporta donc l'enfant chez elle, & en eut en effet tout le soin possible ; on ne peut pas voir un enfant profiter plus que celui-là faisoit, par la propreté & la bonne nourriture ; & l'on me dit que les heritiers de mon mari, qui étoient aussi soigneux que moi, de s'informer de l'état de sa santé, quoique pour un motif tout different, enrageoient dans leur cœur, de voir qu'il n'avoit pas envie de leur ceder la succession ; &

je

je ne puis m'empêcher de les ſoupçonner d'être les auteurs de mon malheur. Enfin, Monſieur, pour finir ce triſte récit, je vous dirai que la nourrice arriva hier au ſoir au logis, toute éplorée, pour ne pas dire au déſeſpoir, ſans pouvoir parler, ni faire comprendre la cauſe de ſes larmes, qu'après bien des ſoupirs & des ſanglots, elle m'annonça que mon enfant lui avoit été enlevé dans ſon berceau, tandis qu'elle étoit allée traire une Chévre pour lui faire de la boüillie: il auroit été inutile que j'euſſe couru toute la nuit, quoique mon impatience m'y ſollicitoit, mais dès que le jour a commencé à poindre, je ſuis partie pour aller à la quête de mon enfant, & après bien des pas & des perquiſitions preſque inutiles, je retourne chez moi, ſans aucune eſperance de le trouver, & tous les indices que j'ai contre cette autre nourrice, qui a ſans doute été corrompuë par les heritiers, c'eſt que dans le temps que l'enfant a été enlevé, elle n'étoit point chez elle, ni dans ſon Village, qui eſt à une lieuë de celui de ma nourrice; d'autres gens m'ont dit, qu'on l'avoit vûë rôder

plusieurs fois autour de la maison de ma nourrice, pour épier le moment qu'elle n'y seroit pas, & il y a toutes les apparences imaginables, que cette femme (dont la phisionomie ne me plaisoit pas) pour se venger de la préference que j'ai donnée à l'autre, s'est liguée avec les héritiers pour faire périr l'enfant ; & si mon préjugé est veritable, mon enfant ne vit peut-être plus à présent, puisqu'on ne me l'a pas volé pour lui conserver la vie. Je vais cependant faire informer contre cette malheureuse, mais quand je la ferai pendre, de quoi cela me servira-t-il ? la punition qu'on en fera, si on la trouve, ne rendra pas la vie à mon cher enfant.

La Dame ayant fini le triste récit de son infortune, se prit à pleurer amerement, & Don Quichotte, pour la consoler, lui dit : Madame, il ne faut pas sur un simple préjugé, vous désesperer, ni renoncer aux soins de chercher votre enfant ; on ne trouve pas toujours des gens assez scelerats pour executer un si abominable dessein, & quand on ne craindroit pas la Justice Divine, du moins doit-on

craindre celle des hommes ! Ce que je jugerois à propos que vous fiſſiez, plûtôt que de vous amuſer à faire informer, ſeroit de faire enlever cette femme que vous ſoupçonnez, comme en effet il y a bien de l'apparence, & quand vous la tiendrez chez vous renfermée, & que ſa vie ſera entre vos mains, vous lui ferez confeſſer de gré ou de force, la verité de tout le fait : car ces formalités de Juſtice vous meneront loin, & votre enfant ſe perdra tandis que vous vous amuſerez à des moyens inutils. La Dame approuva fort le conſeil de Don Quichotte, mais elle lui dit qu'elle ne ſçavoit comment s'y prendre pour l'executer, qu'il étoit difficile d'enlever une femme chez elle, qui criera au ſecours, & qu'elle s'expoſeroit elle-même à ſe faire de groſſes affaires. C'eſt en ceci, Madame, lui répondit Don Quichotte, que je prétens vous rendre ſervice, car ce ſera moi qui enleverai cette gueuſe, pourvû que vous m'indiquiez bien ſon nom & ſa demeure, & que vous me la dépeigniez ; & dès que mon Ecuyer ſera de retour, pour me ramener mon cheval qui s'eſt échappé,

j'irai executer cette entreprise ; sans que vous paroissiez y avoir aucune part, & dites que je suis un fol, si je ne vous fais pas retrouver votre enfant.

Quoique cette Dame ne contât pas beaucoup sur les promesses d'un homme qui lui paroissoit avoir le cerveau un peu broüillé, elle ne laissa pas de se sentir soulagé par un raïon d'esperance : le conseil de Don Quichotte lui paroissoit bon, & s'offrant de si bonne grace à en être lui-même l'executeur, elle l'encouragea encore par les honnêtetés qu'elle lui fit, & l'assurance d'une éternelle reconnoissance des ses bontés ; & après lui avoir indiqué & dépeint la personne, elle remonta sur sa Haquenée pour retourner chez elle : & Don Quichotte l'ayant encore assurée qu'elle pouvoit conter sur sa parole, remonta sur son bidet, & ainsi prirent congé l'un de l'autre.



CHAPITRE L.

De ce qui arriva à Sancho, étant retourné au logis de Don Quichotte.

NOus avons vû partir Sancho, au commandement que lui fit son maître, pour courir après la Jument, mais ne croyant pas la pouvoir atteindre, & jugeant au train qu'elle prenoit, qu'elle seroit plûtôt au logis qu'il ne seroit seulement à la moitié du chemin, il revint trouver son maître, & le conduisit au cabaret dont nous avons parlé, où ils coucherent. Le lendemain il partit avant le jour, contre son ordinaire, & étant arrivé d'assez bonne heure chez Don Quichotte, il vit la Jument qui avoit apparemment couché à la porte, qui paissoit, son harnois fort delabré; il la reprit, & remonta dessus pour retourner rejoindre Don Quichotte; mais comme il étoit prêt à partir, il se ravisa, & se rangeant dans un recoin, il se prit à raisonner à part-lui, s'il executeroit les ordres de de son maître, ou s'il retourneroit

chez lui, sans s'amuser aux raisonnemens extravagans de Don Quichotte. Comme il agitoit l'affaire de part & d'autre, s'il iroit, ou s'il n'iroit pas, il se sentit tirer aux cheveux, & presque en même temps renversé à terre; c'étoit la gouvernante qui l'avoit surpris parderriere; & bientôt après, la niéce armée d'un manche à ballet, lui vint gratter les côtes, tandis que la premiere lui cassoit le nez à coups de poings. Dulcinée entendant ce vacarme, vint voir ce que c'étoit, car les injures accompagnoient les coups, & comme elle étoit bien persuadée que Sancho étoit en partie cause de l'échappée de son mari, elle voulut s'en venger sur lui, & fit le trio de la serenade à bons coups de canne. Force fut donc à Sancho, tout pacifique qu'il étoit, de se facher tout de bon, & faisant le moulinet de ses deux bras pour les écarter, chacune de ces donneuses d'aubades attrapa sa part des coups de poings, car il sembloit que ses bras voltigeassent autour de lui, tant il se comporta vigoureusement dans cette occasion : l'une eut le nez cassé, l'autre fut renversée par terre

toute étourdie, il n'y eut que la gouvernante qui étoit plus forte que les autres, qui tint ferme, & tâchoit de lui rendre deux coups pour un : enfin la mêlée ayant duré près d'une heure, Sancho, aussi fatigué de donner des coups, que d'en recevoir, trouva le moyen de s'échapper, & laissant la Jument, retourna sur ses pas, où son maître lui avoit promis de l'attendre. Don Quichotte cependant, ayant quitté la Dame dont nous venons de parler, poursuivoit doucement son chemin en attendant Sancho, & fut surpris de la nuit avant qu'il l'eût atteint; & comme il croyoit qu'il étoit du propre d'un bon Chevalier errant, de passer de fois à autre des nuits dans les bois, pour rêver à sa Dame, ayant apperçû cinq ou six gros arbres à côté du chemin, il destina ce lieu pour son gîte, le trouvant fort propre pour attendre Sancho, & pour entretenir sa rêverie; il quitta donc le chemin, pour gagner cette petite solitude, qu'il trouva à son gré; il posa le gros bout de sa lance à terre, & la prenant par le fer, il s'appuya la tête sur ses mains, & les yeux fixés en bas, il se prit à

faire les complaintes que voici.

Oh! Dulcinée, Dulcinée, incomparable Dulcinée! Reine & Souveraine du plus loyal Chevalier qui fut jamais, conserverez-vous toujours quelque chagrin, quelque amertume de cœur, contre un amant qui vous adore? ne pourrai-je penetrer tous les replis secrets de ce cœur, qui cachent à mes yeux la cause des chagrins que je remarque dans les vôtres, quelque soin que vous preniez de les cacher? Encore si c'étoit de l'heure que je parle, peut-être n'aurois-je pas sujet de me plaindre de vous, quoique vous fulminiez mille imprécations contre moi, parce que mon Ecuyer vous a fait quelque outrage de ma part; il est vrai, mon incomparable Reine, il est vrai, que c'est par mon ordre qu'il l'a fait, & c'est assurément la plus illustre preuve que je vous aye jamais donnée de mon amour, & vous en conviendrez, lorsque vous sçaurez le vrai motif qui me force d'en user ainsi: c'est que ne pouvant pénétrer le secret de votre ame & la cause de ce mépris, que vous marquez avoir pour moi, j'ai jugé à propos de chasser audehors ce poison de

de votre cœur, en mettant votre bile en mouvement, & par cet ingenieux artifice, vous forcer de me faire connoître le mal, afin d'en chercher le préservatif ou le remede, & que désormais votre cœur étant purgé de ce venin funeste, ne soit plus pour moi que loyauté & sincérité, comme le mien l'a toujours été pour vous : oüi, mon incomparable Reine, s'écria-t-il, & j'en prends le ciel à témoin, & toutes les actions de ma vie, que mon cœur a toujours été sincere, & que mon affection a été la plus loyale & la plus vive, que jamais Chevalier ait eüe pour sa Dame, sans excepter même Amadis, & j'aurois passé sans crainte, à sa barbe, sous l'arc du Palais d'Apolidon, & je lui aurois disputé hardiment le pas pour la loyauté, à pied & à cheval, armé ou desarmé, ou en tel équipage qu'il eût voulu ; mais à present que cette preuve de loyauté ne subsiste plus, tout ce que j'ai pû faire jusqu'ici, ne leve point le doute où l'on veut bien rester, pour avoir occasion de me maltraiter, en me montrant sans cesse un noir chagrin. O Dulcinée ! encore une fois, quoique

vous soyez doüée de plus de vertu que n'en ont toutes les femmes ensemble, vous n'êtes pas exempte de dissimulation, & cela se doit imputer plûtôt à votre sexe qu'à vos mauvaises mœurs; cependant cette dissimulation me donne la mort, & vous n'en êtes nullement touchée.

Comme notre Chevalier faisoit toutes ses complaintes contre Dulcinée, qu'il jugeoit pour lors fort en colere contre lui, pour le mauvais traitement qu'il avoit donné ordre à Sancho de lui faire, il entendit quelqu'un dans le chemin, car on ne voyoit goutte; & se doutant que ce pouvoit être Sancho, il l'appella, & en effet c'étoit lui-même qui revenoit toujours grommelant entre ses dents contre ces diables de femmes qui s'étoient mises à le peigner & à l'étriller. Par la mardi, se disoit-il, lorsque Don Quichotte l'entendit, si elles m'ont donné quelque horion, elles porteront aussi de mes marques, & je suis sûr que Madame Dulcinée toute la premiere, ne se frottera pas une autre fois à moi de si près; & elle apprendra à ne me pas mettre en colere, car je n'avois pas envie de

me fâcher contre elle. Et que diable venoit-elle chercher là ? il ne faut pas éveiller le chat qui dort, ni troubler l'eau puante ; si elle ne m'étoit pas venu agacer, je n'aurois pû me fâcher contre elle : voilà ce que c'est que de chercher noise, on trouve chaussure à son pied, & cela est venu tout à point, pour que j'executasse les ordres de mon Maître. Et parle-moi donc, lui cria Don Quichotte, est-ce que tu ne m'entends pas ? Si fait bien, Monsieur, répondit Sancho, je vous entends bien à cette heure. Eh ! dis-moi, malheureux, repartit Don Quichotte, est-ce que tu as si fort maltraité mon Epouse, qu'elle en porteroit des marques. Par ma foi, Monsieur, reprit Sancho, je ne sçai pas trop bien comme tout cela a été ; quand on a à se défendre contre trois, on ne va pas mesurer les coups tout juste, & quelquefois le bras va plus loin qu'on ne voudroit ; si sçai-je bien toujours, que je ne l'ai pas tuée, car elle s'en alloit toujours maudissant & pestant contre vous & contre moi ; & voilà de l'ouvrage taillé pour vous faire soupirer & gémir un bon bout de temps ; je lui ai mardi don-

né son compte, & qu'elle y revienne si elle n'est pas contente. Et ma cavale, lui dit Don Quichotte? Et oüi, vous la tenez votre cavale, reprit Sancho; j'étois monté dessus, & n'eût été votre diable de commission, je vous la ramenois; mais comme je rêvois comment je m'y prendrois pour faire les choses à votre fantaisie, la gouvernante de Satan, & votre niéce sont venuës en tapinois par derriere moi, & m'ont fait descendre malgré moi, & trop heureux encore d'avoir rapporté mes jambes saines & sauves de tous les coups qu'elles m'ont donné; & pour tout cela, le pauvre Ecuyèr n'en a pas un zeste, & autant sur son compte, & il a bon dos, il faut lui en donner encore. Ami Sancho, lui dit Don Quichotte, à qui ce raisonnement ne plaisoit pas, nous parlerons une autre fois de cela, mais il s'agit à present d'avoir un cheval, puisque tu n'a pas pû ramener ma jument, pour l'execution d'une des plus belles avantures que j'aye eûë en toute ma vie; je te raconterai tout cela à loisir, & je suis sûr que les choses venant à bien, comme je l'espere, tu en seras largement re-

compensé ; allons donc, dès qu'il sera jour à pouvoir marcher, chercher un cheval à acheter, qui soit assez fort pour m'aider dans l'execution de mon dessein. Eh ! dites-moi donc, Monsieur, reprit Sancho, ce que c'est que cette grande avanture, tandis que nous ne voyons pas à marcher. C'est, lui dit Don Quichotte, une femme qu'il faut que j'enleve, pour la mettre en lieu de sûreté, afin qu'elle avouë ce qu'elle a fait d'un enfant de qualité qu'elle a volé à sa nourrice. Enlever une femme ! s'écria Sancho, j'aimerois autant enlever le diable, si elle n'a pas envie d'être enlevée ; car quand une maîtresse est d'intelligence avec son amant pour se faire enlever, l'affaire est plus de moitié faite ; mais si cette femme, par exemple, vous va prendre au crin, qu'elle vous déchire à belles dents, qu'elle crie comme une possedée, en vous donnant de bons coups de poings, votre belle avanture ira à vaux l'eau, & les recompenses de l'Ecuyer tout de même. Va, va, lui dit Don Quichotte, cherchons seulement un bon cheval, & ne te mets pas en peine du reste.

Nos avanturiers paſſerent ainſi le reſte de la nuit à deviſer ſur le même ſujet, & dès qu'il fut jour, ils reprirent le chemin, afin de trouver quelqu'un qui leur indiquât un cheval à acheter: leur bonne fortune voulut qu'ils en trouverent un à conquerir qui ne leur coûta rien du tout.

Un Gentilhomme fort bien monté paſſant proche de Don Quichotte, & le regardant armé de toutes pieces, dit: Quel original eſt-ce là ? & ſe prit à rire, en ſe tournant du côté de ſon valet, qui le ſuivoit. Don Quichotte piqué de cette action, le prit par le bras, & l'arrêtant, lui dit: Vous dites bien que je ſuis un original, mon bon Monſieur; car il pourroit bien être, qu'il n'y auroit pas mon ſemblable à preſent dans tout le monde, au lieu qu'il eſt rempli de ſots comme vous. A qui penſe parler ce ruſtaud, repartit le Gentilhomme, en voulant tirer ſon bras; mais Don Quichotte le tenoit ferme, & lui dit: C'eſt vous-même, mon ami, qui êtes ce ruſtaud, puiſque vous m'offenſez, ſans que je vous en aye donné ſujet: ſi je vous parois un original, c'eſt que vous êtes

un ignorant, qui n'avez jamais vû que le coin de votre feu ; & l'équipage d'un homme de ma ſorte eſt une choſe nouvelle à vos yeux. Laiſſe-moi aller, reprit le Gentilhomme, car je vois bien que tu n'es qu'un fol. Non, non, repliqua Don Quichotte, le devoir de ma profeſſion, veut que je t'apprenne, que ma folie telle que tu l'eſtime, vaut mieux que ta ſageſſe, puiſqu'elle ne m'a jamais induit à offenſer perſonne, ſans un juſte ſujet, & que tu fais une action de tête ſans cervelle, en m'outrageant mal-à-propos, lorſque je paſſe mon chemin. Si tu étois, lui repliqua le Gentilhomme, un ennemi digne de ma colere, je ſçaurois bien t'apprendre à mieux parler ; mais comme tu ne me parois véritablement qu'un fol, laiſſe-moi aller, & Dieu te garde, mon ami. Don Quichotte, au lieu de le lâcher, le prit au collet, & lui dit : Non, non, mon brave, vous ne m'échapperez pas, & il faudra malgré vous, nous faire voir un petit eſſai de votre bravoure, l'épée à la main. L'autre ſe trouvant offenſé au vif de cette menace, & de ce que Don Quichotte le tenoit, voulut tirer un

piſtolet ſur lui ; mais ſon arme ayant pris un rat, Don Quichotte le tira ſi rudement, qu'il lui fit quitter les arçons, & le jetta par terre, & dit à Sancho de ſe ſaiſir du cheval, & de s'écarter. Notre Chevalier dont les jambes traînoient preſque à terre, n'eut pas beaucoup de peine de ſauter de deſſus ſon bidet, & mettant l'épée à la main, fut encore plûtôt prêt que ſon ennemi ; & comme il paroiſſoit reculer par mépris, Don Quichotte courut ſur lui, & le prenant au bouton, lui dit : Apprenez, mon brave, que quand on inſulte quelqu'un, il faut ſonger ſi l'on eſt en état de ſoûtenir l'injure. Apprenez encore de moi qu'on ne doit jamais offenſer, ſans un juſte ſujet, un homme qui eſt ſous le harnois, ou déguiſé, & que par conſequent vous ne connoiſſez pas ; mais afin que vous ne tiriez pas avantage de mes armes, je vais quitter mon caſque, & que je vous voye tout à l'heure l'épée à la main. L'autre vouloit toujours tourner la choſe en raillerie, & faiſoit ſigne à ſon valet de reprendre ſon cheval ; mais Sancho eut en cette occaſion aſ-

ſez de reſolution pour le faire reculer, en lui montrant le bout d'un des piſtolets.

Cependant nos deux champions n'en venoient point aux priſes; l'un en tâchant de fuir par mépris de ſon ennemi; l'autre en pourſuivant ſon fuyard à bons coups de plat d'épée, ſi bien qu'il fut à la fin forcé de ſe mettre en défenſe, mais ce fut ſans beaucoup d'effet; car Don Quichotte lui porta bientôt un coup qui le jetta par terre, & ſans s'amuſer à regarder s'il étoit mort ou vif, il monta ſur ſon cheval, comme ſur un bien qui lui appartenoit de droit en qualité de vainqueur, & pourſuivit fort tranquillement ſon chemin.

Don Quichotte ſe voyant par cette victoire en état d'entreprendre ſon enlevement, dit à Sancho: c'eſt Dieu ſans doute qui protege l'innocence, qui a permis que j'aye conquis ce cheval, parce que ſans doute en perdant du temps à en chercher un autre, j'euſſe manqué le moment favorable pour l'execution de mon deſſein: allons donc vîte à preſent que tu es monté, allons & gagnons le Village que l'on

m'a indiqué, & nous verrons-là ce que nous aurons à faire.

Comme nos avanturiers marchoient en suivant une riviere que l'on pouvoit à bien des endroits passer à gué, Don Quichotte apperçut dans le courant de l'eau une machine, composée d'un caisse de bois assez grande, attachée sur deux longues perches liées ensemble en croix, & à chaque bout de ces perches, il y avoit une grosse gourde attachée; ce qui empêchoit la machine d'aller à fond, & la rendoit même capable de porter aisément un homme. Notre héros qui repassoit sans cesse dans sa tête toutes les avantures de ses livres de Chevalerie, dit à Sancho : Regarde, ami Sancho, si je ne me trompe, l'enfant que l'on cherche & pour lequel je dois enlever cette femme, est dans le berceau que tu vois; car c'est ainsi qu'autrefois le pauvre Amadis de Gaule fut exposé tout nouveau né, sur les ondes, & repêché en pleine mer par Gandale, qui l'éleva chez lui. Cette femme n'ayant peut-être pas eu le courage d'égorger cet enfant, l'aura exposé comme tu vois, afin de ne le pas voir perir à ses

Tom.3.pag.226



yeux. Don Quichotte en parlant à Sancho, se dépoüilloit toûjours de ce qui pouvoit l'incommoder; & voyant que la machine suivoit le courant, & bientôt s'alloit éloigner de lui, il se jetta à la nage, & fut droit à la caisse, malgré les cris de plusieurs personnes qui étoient assises sur le rivage à un demi quart de lieuë au dessous, & prenant de ses deux mains le bord de ce prétendu berceau, avança sa tête pour voir l'enfant qu'il croyoit y trouver; mais à peine avoit-il le nez dedans, qu'un chat furieux lui sauta au visage, & à bons coups de griffes & de dents, le mit tout en sang, & sautant avec la même diligence sur son dos, s'y tint cramponné, sans qu'il fût possible au Chevalier de le faire rentrer dans la caisse. Don Quichotte aussi-tôt prit les Enchanteurs à partie, & croyant que ses yeux charmés lui faisoient voir un chat pour un enfant, ou que le chat même étoit un Enchanteur, regagna le rivage pour se saisir de l'enfant métamorphosé, ou de l'Enchanteur; mais avant qu'il fut arrivé à terre, le chat impatient sauta dès qu'il se vit à portée, & courant de

toute sa force au travers des hayes & des buissons, on le perdit bientôt de vûë.

Don Quichotte étant arrivé prit son épée, & courant de toute sa force, par la même route qu'avoit pris l'enchanteur prétendu, il trouva à l'ombre d'un gros buisson, une pauvresse avec deux enfans à la mamelle; elle en tenoit un pour lors entre ses bras, qui crioit & sembloit par son petit geste repousser le teton qu'elle lui presentoit. Don Quichotte ayant consideré tout cela, & ne voyant plus le chat, crut que le charme de ses yeux étoit ôté, & s'approchant de cette femme, & regardant cet enfant qui étoit couvert de la tête aux pieds d'une espece de lepre, il lui dit: cet enfant n'est point à vous, puisqu'il refuse le teton, & je sçai à qui il appartient. Pardonnez-moi, Monsieur, lui répondit la pauvresse, mais c'est qu'il est méchant; j'ai eu celui qui est sur mon dos, & celui-là d'une même couche. Oh, oh, lui dit Don Quichotte, en riant, les femmes de votre pays sont bien fecondes; mais montre-moi cet enfant que je le voye. Enfin Don Qui-

chotte de plus en plus prévenu que ſon premier préjugé étoit véritable, donne l'enfant à Sancho, & lui dit: va tout preſentement reporter cet enfant à ſa mere; car c'eſt aſſurément l'enfant qu'on lui a volé: on n'a pû ſçavoir veritablement, ſi Don Quichotte en donnant l'enfant à Sancho, le faiſoit pour éprouver la pauvreſſe, comme fit autre fois ſalomon; ou s'il étoit perſuadé que ce fût effectivement celui qu'on cherchoit; quoi qu'il en ſoit, la pauvreſſe ne marquant pas aſſez de tendre & d'empreſſement, pour s'oppoſer au deſſein de Don Quichote, il ſe confirma dans ſon préjugé; & fit qu'il preſſa Sancho de partir: Va, lui dit-il encore, va promtement rendre la joye à cette pauvre Dame affligée, en lui rendant ſon cher enfant, qui depuis deux jours lui coûte tant de larmes.

Sancho qui craignoit de perdre ſes peines, dit à ſon maître: Monſieur je ne crois pas que cet enfant, ainſi galeux & mal accoûtré, ſoit un enfant de qualité, & on ſe mocquera de moi, & peut-être me chaſſera-t-on encore à coups de pied au cul, en me

traitant de fol. Sancho, mon ami, lui dit Don Quichotte, crois-moi une fois en ta vie ; crois-tu point qu'ayant dessein de perdre un enfant, on lui va laisser des hardes, qui pourroient le faire connoître : va, te dis-je, je sçai mieux ce que je dis que toi.

Sancho obéït donc enfin, quoiqu'à regret ; car il craignoit fort qu'au lieu des recompenses que son maître lui faisoit esperer, il n'heritât que des coups de bâton, pour se venir moquer d'une femme de qualité affligée ; cependant à tout hazard, il enveloppa l'enfant dans une couverture, qu'il portoit toujours avec lui pour le besoin, afin qu'on ne le vît point, & poussant son bidet des deux talons, fut où son maître l'envoyoit.

Sancho ayant fait diligence, arriva enfin au Château de la Dame, & demanda à lui parler. Les domestiques le voyant chargé, lui demanderent si c'étoit son enfant qu'il lui rapportoit. Oüi certes, leur dit-il, & je l'ai bien enveloppé, crainte que le grand air lui fît mal : alors il n'y eut pas un domestique qui ne courût avec empressement, annoncer cette heureuse nou-

velle à leur maîtresse. La Dame saisie de joye vint au devant du messager, & lorsqu'il eut développé l'enfant, & qu'elle le vit ainsi couvert de gale, elle fit un grand cri, & ce cri fut bientôt suivi d'une abondance de larmes, qui lui ôta l'usage de la parole; cependant les domestiques disoient à Sancho: Est-ce que vous vous moquez de Madame, de lui apporter un enfant dans cet état & en cet équipage, pour le sien? Je le disois comme vous à mon maître, leur dit-il, mais lui qui voit souvent ce que je ne vois pas, m'a dit que c'étoit lui assurément, & prenez garde de vous tromper vous-même; car il pourroit bien être que quelque enchanteur se mêlant de cette affaire, vous feroit paroître ces choses tout autrement qu'elles sont, comme quand mon maître vit Madame Dulcinée qui est belle comme l'amour, & brillante comme le soleil, laide & dégoûtante à faire mal au cœur; & moi qui vous parle, si je vous disois que j'ai pris cet enfant-là même pour un chat, & si bien un chat, qu'il a déchiré le visage de mon maître, & l'a mis tout en sang, en le voulant ti-

rer du berceau où on l'avoit mis ſur une riviere pour le faire perir. Les gens qui écoutoient Sancho, & la Dame même, eurent bien de la peine à s'empêcher de rire de ſon raiſonnement, & jugerent que le Maître & l'Ecuyer étoient deux fols, & ſe mirent en devoir de le chaſſer avec ſon enfant ; mais Sancho qui en étoit embarraſſé, perſiſtoit à ſoutenir ſa theſe, afin de s'en défaire, & enrageoit de voir qu'on ſe moquoit de lui & de ſes Enchanteurs. Par la mardi, leur cria-t-il, un peu en colere, vous voilà bien ébaubis d'entendre parler d'Enchanteurs ; ſi vous aviez vû comme moi, tout ce qu'ils ſçavent faire, & comme ils ſçavent transformer ou changer les choſes à leur fantaiſie, juſques aux traits du viſage, vous n'auriez pas de peine à croire que cet enfant, tout galeux qu'il vous paroît, ſoit celui qu'on vous a volé. Malgré tout ce galimatias de preuves que Sancho alleguoit pour qu'on le crût, on le pouſſoit toujours vers la porte en ſe moquant de lui ; & peut-être n'en ſeroit-on pas reſté aux paroles, ſi la Dame ne leur eût impoſé. Enfin Sancho ſe voyant chaſſé juſques hors

hors le pont levis, où il avoit laiſſé ſon bidet, & voulant ſe débarraſſer adroitement d'un fardeau qui l'incommodoit beaucoup, feignit de s'en aller; & quand il vit les domeſtiques rentrés, il poſa l'enfant doucement à terre, & montant auſſi-tôt ſur ſon cheval, piqua des deux talons, & s'enfuit.

Cependant Don Quichotte ayant vû Sancho déja aſſez loin, ſans que la pauvreſſe en parût auſſi touchée, que l'auroit dû être une mere, pour la perte de ſon enfant, il alloit remonter à cheval, lorſqu'il ſe vit environné d'une troupe de jeunes hommes & de Demoiſelles, qui s'étoient approchés pour ſçavoir pourquoi il avoit pris tant de peine d'aller à la nage, arrêter la machine, & faire ſauver le chat qui étoit dedans. Don Quichotte leur répondit que ce n'étoit pas un chat qu'il cherchoit; mais l'enfant qu'il venoit de renvoyer à ſa mere, qu'il croyoit être dans cette caiſſe. Cette réponſe leur donna la curioſité de ſçavoir l'infortune de cette Dame qui avoit perdu ſon enfant ſi malheureuſement; & pour l'engager,

ils le prierent de vouloir les accompagner jusqu'au lieu où leurs tentes étoient dressées, & qu'il leur feroit l'honneur de dîner avec eux; car toutes ces personnes connurent bien à sa figure extraordinaire, & à son raisonnement extravagant, qu'il falloit que ce fût ce Don Quichotte dont ils avoient lû l'histoire, & elles se flattoient de s'en divertir. Don Quichotte étant donc arrivé au lieu où le couvert étoit dressé, on lui fit tout l'honneur possible : les Demoiselles imitant les Nimphes de Thetis, le desarmerent, & vouloient le deshabiller pour le secher, si la modestie eût pû le permettte. Les hommes ne furent pas moins empressés à le servir, que les Tritons l'étoient autrefois, à ce que disent les Poëtes, à servir Apollon, lorsque fatigué de sa course, il rentroit dans le sein de Thetis. Enfin on le fit mettre à table, & on le pria de raconter l'histoire de la Dame, ce qu'il fit de fort bonne grace ; & leur ayant appris tout ce que la Dame ellemême lui avoit raconté, il finit en disant qu'il s'étoit obligé de la secourir dans son affliction, ainsi que le de-

voir de sa profession l'y obligeoit, & que croyant que dans ce berceau qu'il avoit vû sur l'eau, l'enfant pouvoit bien avoir été exposé, comme l'avoit été Amadis de Gaule, il s'étoit mis en devoir de le sauver; mais que les enchanteurs qui ont favorisé le rapt de cet enfant, lui ayant donné, à ce qu'il croyoit, la figure d'un chat, pour le decevoir, il avoit poursuivi ce chat fuyard, qui l'avoit enfin conduit, où cette pauvresse étoit cachée, & que là sans doute, il avoit repris sa forme naturelle; que les cris & la resistance que l'enfant faisoit de prendre le teton, étoient des preuves assés évidentes que cette femme n'en étoit pas la mere, & qu'il ne risquoit rien, ou tout au plus, la peine de son Ecuyer, de l'avoir envoyé à cette Dame.

Tout ce discours leur donna une envie de rire, qu'ils eurent bien de la peine à retenir. Cependant une des Demoiselles lui dit : Monsieur, je vous prie de me dire sur quelle apparence vous pouvez juger que cet enfant galeux & mal proprement accommodé, est l'enfant d'une femme de qualité. Mademoiselle, lui répondit Don Qui-

chotte, ne sçavez vous pas ce qui fit autrefois discerner à Salomon la veritable mere de la maratre, dans ce fameux jugement qu'il rendit entre deux femmes qui disputoient la proprieté d'un enfant? La même chose m'a fait connoître que cette Pauvresse n'étoit pas la mere, parce que l'enfant ne la pouvoit souffrir; & la femme de son côté ne marquoit pas non plus cette tendresse de mere, qui devoit la faire opposer à mon dessein, au péril même de sa vie; & que joint à ces deux indices déja très-forts, un certain pressentiment me disoit en secret que je ne me trompois pas. Et pour ce qui regarde l'état de l'enfant, la raison vouloit qu'on le dépoüillât des langes propres qui l'auroient pû faire connoître; & que les enchanteurs pouvoient bien lui avoir fait venir cette gale, ou du moins le faire paroître galeux, afin de le déguiser de toutes les façons.

On trouva dans le raisonnement de Don Quichotte, un peu de vraisemblance, & beaucoup plus de chimeres & d'extravagance; cependant on parut en être satisfait, & on le

mit ſur le chapitre de ſes hauts faits d'armes, de ſes avantures, & de ſon mariage avec la Princeſſe Dulcinée ; & tout ce qu'il dit là-deſſus leur fit tant de plaiſir, qu'ils ſe crurent aſſés dédommagés de celui qu'il leur avoit ôté, par la perte du chat qu'il avoit fait ſauver.



CHAPITRE LI.

Ce que c'étoit que cette Machine au chat ; la converſation qu'eut Don Quichotte avec la Pauvreſſe qu'il retrouva en ſon chemin, après avoir quitté ſa Compagnie.

DOn Quichotte ayant ſatisfait à tout ce qu'on avoit deſiré de lui, dit à l'un des hommes de la Compagnie, qu'il le prioit de lui dire ce que c'étoit que cette Machine au chat, qu'il avoit priſe pour un berceau, & le jeune homme le lui expliqua de la ſorte : Vous ſçaurez, Monſieur, lui dit-il, que nous avions fait fête à ces Demoiſelles, d'un divertiſſement aſſez ſingulier, pour lequel nous étions tous venus en ce lieu ; & voici quel eſt ce divertiſſement : Nous avions envoyé nos gens à un demi quart de lieuë d'ici, au-deſſus de nous, pour préparer cette machine & la mettre à l'eau avec le chat, comme vous l'avez vû ; & nous attendions ici qu'elle approchât de nous, pour lâcher après ces

deux barbets que vous voyez, pour aller attaquer le chat dans sa forteresse : le chat qui craint l'eau n'oseroit quasi sortir la tête de sa caisse ; mais lorsqu'il se sent attaquer & mordre, force lui est de se défendre, pour empêcher les chiens de le prendre & le jetter à l'eau ; sa fureur s'augmente par l'impossibilité de s'échaper : cependant tandis qu'il peigne à grands coups de griffes & de dents l'un des barbets, l'autre le prend par derriere, & il se trouve assez embarassé à repousser ces deux ennemis qui montent quelquefois dans la Machine, & le vont forcer dans sa retraite ; mais on les fait retirer afin que le combat dure plus longtems, car il ne seroit pas difficile à deux chiens d'étrangler un chat, quelque furieux qu'il soit ; & le plaisir consiste en la longue resistance qu'il fait, & à la chaleur que prennent les chiens pour se venger des coups de griffes qu'il leur donne ; quelquefois même le chat se hazarde de sauter sur le dos des barbets, comme il a fait sur vous ; & pour lors le chien est sans défense ; mais l'autre chien vient à son secours, & le chat pour

l'éviter ressaute dans sa forteresse ; où il attend ses ennemis, grinçant les dents, & le feu dans les yeux, resolu de ne les pas épargner ; & quelquefois quand le chat est vigoureux, il fait renoncer les chiens qui craignent les coups de pattes ; & quand les chiens ou le chat sont rebutés, & ne veulent plus venir au combat, le divertissement est fini pour ce jour-là.

Sans mentir, Monsieur, dit alors Don Quichotte, à celui qui venoit de lui faire le recit ; ce divertissement est digne d'un Prince, & je suis bien fâché de ne l'avoir pas vû. Vous nous avez fait perdre, lui dit le jeune homme, le plus beau chat du monde, & je donnerois quatre ducats d'un pareil. Je tâcherai, lui dit Don Quichotte, de vous dédommager de cette perte, & quand je serai de retour chez moi avant qu'il soit un mois ou six semaines, Dieu aidant, je vous en apporterai un qui pourroit étrangler vos deux barbets, s'il se mettoit après, à condition que j'aurai ma part de ce plaisir, que je me figure très-récreatif. Je vous somme de votre parole,

reprit

reprit le jeune homme, après votre retour. Vous y pouvez compter, repartit Don Quichotte, en se levant pour monter à cheval.

Sur ces entrefaites une des Demoiselles l'arrêta, & lui dit : Seigneur Chevalier, pourrions-nous sçavoir où vous allez maintenant chercher les avantures ? Excusez la hardiesse que j'ai de vous faire cette demande ; mais vous sçavez que les femmes sont curieuses. Mademoiselle, lui répondit Don Quichotte, j'ai tant de respect pour le beau sexe, que je ne pourrois refuser de vous satisfaire, si la chose ne demandoit pas un secret dont le succès dépend absolument ; mais cela se sçaura avant qu'il soit peu ; & la Renommée prendra soin d'informer tout l'Univers de ce grand évenement, sans qu'il soit besoin que j'en parle. Si cela est ainsi, lui dit la Demoiselle, nous ne voudrions pas, par notre imprudence, faire obstacle à vos desseins ; ainsi nous n'en parlerons plus.

Don Quichotte s'étant ainsi défendu de les satisfaire, reprit ses armes, & remontant sur son cheval conquis,

le fit voltiger en la préſence de cette Compagnie ; & s'inclinant tout bas ſur l'arçon de la ſelle, pour prendre congé, donna des éperons, & pourſuivit ſon chemin vers le Bourg où il devoit attendre Sancho.

Notre Heros n'avoit pas fait encore une lieuë, qu'il entendit venir après lui deux Cavaliers qui lui crioient de toutes leurs forces : Arrête, chien, arrête, voleur de grands chemins, arrête, ou tu es mort. Don Quichotte ſe ſentant offenſé de ces cris, retourna la tête, & vit que c'étoient apparemment des gens du Gentilhomme dont il avoit conquis le cheval. Il fit volte-face auſſi-tôt, & mettant ſa lance en arrêt, il les attendit ; mais ces deux hommes étant à portée du piſtolet, le coucherent en jouë, en lui diſant : Monſieur le maître fripon, deſcendez tout preſentement de deſſus ce cheval ſur lequel vous vous carrez ſi bien, ou nous vous en ferons deſcendre malgré vous, mort ou vif. Notre Heros outré de leur inſolence, leur répondit avec une réſolution intrepide : Veillaques que vous êtes, lâches coquins, aſſaſſins de pro-

fession, qui attaquez avec des armes à feu un homme qui n'en a point, du moins qui soient en état de servir, puisque votre maître a tiré ses deux coups sur moi. Consultez-vous bien avant de m'attaquer ; prenez garde de ne me pas manquer, car peut-être n'aurai-je pas pour vous la même indulgence que j'ai eûë pour celui qui vous envoye, que j'aurois pû envoyer en l'autre monde si j'avois voulu : Allons, tirez, si vous êtes plus adroits que lui ; & maniant en même tems son cheval en tournant autour des deux champions, il les défioit toujours en bravant leur insolence. L'un de ces hommes, honteux que Don Quichotte tout seul, & sans armes que sa lance, se mocquât d'eux, tira son coup qui frisa les cheveux du Chevalier. L'autre étoit prêt de tirer le sien ; mais Don Quichotte lui ayant percé le bras dont il tenoit son arme, d'un coup de lance, le coup fut en l'air, & l'homme à la renverse par terre. Le premier voulant venger son compagnon, s'efforçoit d'arracher son autre pistolet, qui se trouva acroché dans le fourreau ; mais notre Heros le prévint, le prit

au corps, & lui faiſant quitter les arçons, le jetta comme le premier ſur la pouſſiere; & piquant de ſa lance les deux chevaux, leur fit prendre la fuite & retourna au dernier, car l'autre étoit hors de combat, & lui dit, en lui mettant l'épée ſur la gorge : Monſieur le brave, à qui tient-il maintenant que je vous apprenne, & à vos ſemblables à mieux parler ou mieux tirer? Mais je ne veux pas encore profiter de l'avantage que j'ai ſur vous, & je veux voir ſi vous ſçavez auſſibien vous ſervir de l'épée que du piſtolet. Alors le faiſant relever il lui donna le tems de ſe mettre en défenſe; mais le champion tout froiſſé de ſa chûte, ne ſe pouvant ſoûtenir, cria merci Ah! voilà de nos gens, s'écria Don Quichotte, qui font les braves & les inſolens, trop heureux encore de recourir à ma clemence. Eh bien je vous donne la vie, puiſque vous me la demandez, tout indignes que vous ſoyez de cette grace; à condition que vous me jurerez d'executer ponctuellement ce que je vous commanderai en qualité de votre vainqueur. Les deux malheureux cham-

pions ne pouvant mieux faire dans cette occurrence, que de tout accorder, promirent avec ferment d'executer son commandement, s'il étoit possible. Ma volonté, leur dit Don Quichotte, est, que dès que vous serez guéris, vous alliez à la Roda, vous présenter de ma part à Madame Dulcinée mon épouse; & que là, un genoüil en terre, vous lui disiez qu'un Chevalier qui vous a vaincus, vous a ordonné de lui aller offrir vos très-humbles services, la suppliant d'avoir pour agreable ce que je fais pour fléchir sa rigueur, & vous executerez de point en point ce qu'elle vous commandera; & si à mon retour j'apprens que vous ayez manqué à votre parole, je vous sçaurai trouver, fussiez-vous aux enfers; & je vous ferai payer si cherement votre parjure, qu'il en sera parlé jusqu'au Jugement dernier. Cela dit d'un ton menaçant, il alloit remonter sur son Pallefroy, lorsqu'il vit plusieurs ouvriers, qui du lieu où ils travailloient, ayant vû tout le combat, s'étoient approchez du champ de bataille. Don Quichotte les prenant à témoin, leur dit: Mes amis, vous

avez pû voir comment ces coquins crioient après moi, & comment ils m'ont traité ; vous avez vû & entendu qu'ils ont tiré ſur moi comme des lâches, & qu'il n'a pas tenu à eux qu'ils ne m'ayent aſſaſſiné ſans aucun ſujet ; ainſi vous pouvez témoigner de mon innocence. Monſieur, lui répondit l'un de ces hommes, nous ſommes tous prêts de vous rendre juſtice, & vous n'avez qu'à faire informer contre eux pardevant le Juge du Bourg où vous allez coucher, & nous vous rendrons ſervice. Don Quichotte entendant parler ces gens-là avec chaleur, en tira un à quartier, & lui dit : Qui ſont ces gens-là, ou plûtôt ces coquins qui ne paroiſſent pas de vos amis ? Vraiment Monſieur, répondit l'homme, vous les nommez bien, car ce ſont en effet de vrais coquins ; ce ſont des Gardes-Chaſſes, qui ſont autant de diables après nous ; nous n'oſerions avoir chez nous de fuſils pour notre ſûreté ; & quand ils nous peuvent trouver à l'affut, où la néceſſité nous oblige quelquefois d'aller, ils ſont des procès verbaux, ou s'ils nous peuvent joindre, ils nous ôtent nos fuſils & nous mal-

traitent comme si nous faisions un grand mal de tuer un lievre pour nous aider à vivre, tandis qu'ils détruisent tout le païs de gibier. Car il ne faut pas que vous croyiez Monsieur, que ce soit pour maintenir le droit de leur maître, mais pour leur propre interêt, qu'ils se rendent si méchans & si exacts à nous persecuter : ce sont eux & leurs semblables qui fournissent les marchez de gibier ; & les maîtres qui croyent avoir des Gardes-Chasses pour la conservation du gibier, sont les dupes de ces coquins-là, qui n'épargnent ni perdrix ni faisans pour faire de l'argent ; & moi qui vous parle, j'ai été marchand de volaille, & j'en avois plusieurs à ma devotion, qui m'attendoient sur le chemin, chargez de toutes sortes de venaisons, pour me la vendre. Ainsi l'on peut dire que le moyen dont les Seigneurs se servent pour conserver leur bien, est un remede pire que le mal ; car tous tant que nous sommes dans un Village, qui de fois à autre pourrions aller attendre un lievre à la rentrée ou à la sortie, ne ferions pas tant de dégât qu'un Garde-Chasse, & c'est pourquoi nous

ne les aimons pas. Vous avez raison ; leur dit Don Quichotte ; ce n'est pas qu'un Seigneur ne doive veiller à la conservation de ses droits ; dont celui de la chasse est le plus noble ; mais les choses étant comme vous le dites, je crois qu'il seroit plus glorieux & plus avantageux à un Seigneur d'accorder à ses Vassaux quelque liberté là-dessus, avec telle restriction qu'il lui plairoit ; on lui en sçauroit gré, il en seroit plus aimé, & il épargneroit la dépense des Gardes-Chasses, qui outre les appointemens, abusent de la confiance qu'on a en eux, en détruisant eux-mêmes tout le gibier. Adieu, mes enfans, leur dit-il, en piquant son cheval. Monsieur, lui dit encore cet homme, Dieu vous conduise, & suivez notre conseil dès que vous serez arrivé au gîte, pour prévenir les poursuites qu'on pourroit faire contre vous.

Don Quichotte n'étoit pas encore à demi quart de lieuë de-là, que songeant que ces Gardes-chasses n'étoient peut-être ni Gentilshommes, ni Chevaliers, il tourna bride pour les aller dispenser de leur parole, ne les ju-

géant pas dignes de servir sa Dame; mais les voyant déja éloignés & remontés sur leurs chevaux, il se reprit & dit: leur Commission ne déroge point, & il peut être que ce sont de pauvres Gentilshommes qui se mettent Gardes-chasses faute de bien pour subsister; & il continua son chemin, & bientôt après arriva au Bourg.

Comme il étoit prêt d'entrer dans une Hôtellerie, il apperçut la Pauvresse à qui il avoit enlevé l'enfant, & s'approchant d'elle, il lui dit: Ma bonne amie, ne craignez point, je ne vous ferai aucun chagrin; mais au contraire, je vous satisferai largement, si vous voulez me dire au long comment cet enfant vous est tombé entre les mains. Helas! Monsieur, lui répondit-elle, je le ferai de bon cœur, car je ne me sens en rien coupable, comme vous le pourrez voir. Hé bien ma mie, reprit Don Quichotte, entrez avec moi, & je payerai votre dépense, & vous donnerai encore vingt réalles, pourvû que vous ne me déguisiez pas la verité, car je le sçaurai bien connoître; & en ce cas je ne vous répons pas de ce que je ferai. La Pau-

vresse lui jura qu'elle lui diroit sincerement les choses comme elles étoient. Cela étant, allez donner à vos enfans ce qu'il leur faut, & les couchez ; & vous viendrez après dans ma chambre me satisfaire ; & afin qu'on lui donnât tous ses besoins, il fit venir l'Hôtesse & lui dit qu'il payeroit la dépense qu'elle feroit, pour elle & pour ses enfans, & qu'elle n'avoit qu'à lui donner un lieu pour s'accommoder.

Cependant Don Quichotte attendoit avec bien de l'impatience son Ecuyer, pour sçavoir le succès de son voyage, & la récompense qu'il auroit eûë ; il contoit que du lieu d'où il l'avoit fait partir, au Château de la Dame, il n'y avoit que pour une demie journée de chemin d'un homme de cheval, le petit pas ; & que couchant au Château & repartant le lendemain matin, il pourroit être de retour avant le dîner. Et pour ne pas s'impatienter tandis que la Pauvresse accommodoit ses enfans, il jugea à propos d'aller faire sa plainte devant le Juge du lieu, du mauvais traitement que ces deux Gardes-chasses lui avoient fait : il lui dit qu'ayant été obligé de se défen-

dre, ainſi que pluſieurs témoins en pourroient dire la verité; il en avoit bleſſé un d'un coup de lance, n'ayant point d'armes à feu. D'un coup de lance, s'écria le Juge? eſt-ce qu'on ſe ſert encore de ces inſtrumens-là, ſi ce n'eſt dans de tournois ou jeux de cheval? Monſieur, lui répondit Don Quichotte, l'uſage de ces armes-là s'eſt toûjours conſervé parmi nous autres Chevaliers errans; parce que nous ne voulons pas déroger des anciennes coûtumes. A ce diſcours le Juge ſe douta qui étoit le perſonnage, & l'embraſſant: Seigneur Chevalier, lui dit-il, je vous connois par la réputation de vos exploits, & je vous aime, quoique je n'aye pas l'honneur de vous connoître; parbleu je ſuis ravi que l'inſulte qu'on vous a faite, me procure l'avantage de vous voir. Et pour ce qui regarde votre affaire, ſi vous avez, comme vous le dites, des preuves qu'on ait tiré ſur vous, quoique vous n'euſſiez point d'armes à feu, ce qui a tout l'air d'un veritable aſſaſſinat; je leur ferai bien voir du païs, s'ils oſent paroître & ſe mettre en devoir de vous chagriner. Laiſſez-moi

vos interêts entre les mains ; mais en revanche auriez-vous la courtoisie de me dire où vous allez, & quel est le motif qui vous met encore en Campagne ? Car j'ai appris que vous étiez marié, & que vous vous étiez engagé envers votre épouse de ne plus chercher les avantures. Cela est vrai, Monsieur, lui répondit Don Quichotte; mais cependant les vœux que j'ai faits en recevant l'Ordre de Chevalier errant, ne peuvent être violés, par les paroles que j'ai données posterieurement à une femme; & de plus, c'est que l'entreprise que j'ai faite est d'une telle importance à l'Etat, que cela seul pourroit me dispenser de tous les sermens imaginables. Et cette entreprise, repartit le Juge, est-elle de nature à ne la pouvoir apprendre en confidence de vous bouche ? Comme vous êtes, lui dit Don Quichotte, un homme devoüé au service du Roy, & au bien de l'Etat, je vous la dirai sous le sceau de la Confession ; c'est en un mot la conquête de toute la Barbarie, & la défaite totale & radicale de toute la nation Maure, qui comme vous le sçavez, sont des ennemis se-

etets, dont on doit à tous momens craindre une invasion sur les terres d'Espagne, que cette nation regarde comme un domaine qui lui appartient. Cette entreprise repartit le Juge, est heroïque, & digne d'un grand cœur; mais croyez-vous qu'un seul Chevalier errant, quelque brave qu'il soit, puisse seulement avoir la pensée de s'y hazarder ? Monsieur, repliqua Don Quichotte, les Chevaliers errans ont des secours que n'ont pas les autres hommes; & Dieu m'entend quand je dis cela, & vous entendrez parler dans peu de mes exploits, & de l'heureux succès de cette entreprise. Je le souhaite ainsi, repartit le Juge; & cependant voudriez-vous me faire l'honneur de souper avec moi ? Je ne le puis, Monsieur, reprit Don Quichotte, & c'est avec chagrin, parce qu'il y a des gens qui m'attendent à l'Hôtellerie pour une affaire de consequence; ainsi je prends congé de vous. Je vous laisse donc aller, repartit le Juge, puisque vous le voulez, je vous souhaite un heureux voyage.

Notre Heros étant retourné à son Auberge, trouva la pauvresse qui l'at-

tendoit, & l'ayant fait entrer dans sa chambre, on servit presque aussi-tôt le souper. Le Chevalier qui n'étoit pas un homme superbe & glorieux, & qui familiarisoit avec tout le monde, voulut faire asseoir cette femme à table avec lui ; mais elle qui n'étoit pas accoutumée à l'usage des sieges, s'assit sur ses talons près du feu ; & Don Quichotte lui ayant donné sur une assiette de quoi souper, lui parla ainsi ; celui-ci bien persuadé que tous ses préjugés étoient veritables, & la femme convaincuë que Don Quichotte connoissoit l'enfant qu'il lui avoit ôté, & qu'ainsi il ne falloit pas biaiser avec un homme qui pouvoit la démentir. Dites-moi donc, ma bonne, lui dit Don Quichotte, comment cet enfant vous est tombé entre les mains ? Monsieur, lui répondit-elle, il y a aujourd'hui trois jours, que m'étant cachée à l'ombre dans des buissons pour soigner à mes enfans, & dormir un petit pendant la chaleur, je vis venir une femme qui portoit cet enfant enveloppé de riches langes, & qui s'assit sur le bord de la même riviere où vous m'avez trouvée ce matin, mais plus de

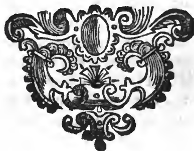
deux lieuës au-dessus, & quoique je fusse bien près d'elle, elle ne me voyoit point, & croyant être en lieu sûr, pour executer son dessein, elle se mit à dépoüiller cet enfant de tout ce qu'il avoit, & après avoir fait un paquet de ses hardes, elle se prit à parler, comme si elle eût parlé à l'enfant. J'avois ordre de t'étouffer, dit-elle, & de te jetter dans quelque trou; mais n'ayant pas eu le courage de le faire, je te vais jetter dans cette riviere; & presque au même instant, elle se leva, & prit l'enfant par une jambe pour le jetter en effet à l'eau; mais je fus si saisie de cette cruauté, que me levant tout à coup, je courus à elle, & la saisis au corps dans le moment qu'elle levoit le bras. Sa surprise fut extrême, ne croyant pas être ni vûë ni entenduë de personne, & me regardant d'un œil mençant, elle me dit: Quel diable vous a transportée ici, pour me troubler? C'est plûtôt, lui dis-je, un bon ange, puisque je sauve la vie à un innocent, & en disant cela, je saisis l'enfant par un bras, & ne le quittai plus. Ne vois-tu pas, me dit-elle en fureur, en me repoussant, l'état

où est cet enfant pourri de mauvais mal, & que j'en suis moi même toute gâtée pour l'avoir allaité ? n'est-ce pas une charité de lui ôter la vie, pour l'empêcher de languir ? Car il n'est pas possible de le traiter ; & qui voudra achever de le nourir, aux risques de se faire crever ? peut-être mourrai-je moi-même dans les remedes. Pendant qu'elle me parloit ainsi, je m'étois emparé tout à-fait de l'enfant, & l'ayant examiné de plus près, je connus que tout ce prétendu mal, n'étoit que l'effet d'une herbe veneneuse dont on l'avoit frotté de la tête aux pieds, pour le déguiser. Car, Monsieur, les gens comme nous, qui courent par le monde, en sçavent plus long que d'autres. Enfin, quand elle eut fini son faux raisonnement, je lui dis : puisque vous êtes dans le dessein de faire perir miserablement cet enfant, il vaut mieux que vous me le donniez ; j'ai assez de lait pour lui & pour le mien, & je tâcherai de le guerir. Il faut, me dit-elle, en voulant me l'arracher, que tu ayes le diable au corps, pour avoir seulement la pensée de nourrir cet enfant, pour faire cre-
vez

r le tien avec toi, & elle persistoit : vouloir me l'ôter ; mais je la re-oussai, en lui disant qu'elle ne de-oit pas se mettre en peine de ce qui : regardoit que moi ; que je ne lui ndrois point l'enfant, & qu'elle pou-oit envoyer après moi les gens à qui appartenoit. Je m'apperçus qu'elle goûtoit pas beaucoup cette proposi-on ; mais qu'elle persistoit à vouloir arracher l'enfant, en me disant lle injures ; & nous étions sur le int d'en venir aux mains, lorsque s gens qu'elle apperçut de loin, ve-: vers nous, la firent changer de ré-ution. Elle ne jugea pas même à opos de les attendre, crainte qu'en ir apprenant son damnable dessein, ne l'eût traînée en prison ; elle s'en-t par un chemin de traverse, en me sant des menaces, dont je me mis :t peu en peine, & je suis ainsi restée possession de l'enfant. Vous voyez nc, Monsieur, par ce que je viens vous dire, que je ne suis en rien ıpable, & qu'au contraire les gens ui cet enfant appartient, me doi-ıt sçavoir gré de lui avoir sauvé la

Vraiement, lui dit alors Don Quichotte, si vous m'euſſiez dit cela, lorſque je vous ai pris l'enfant, je vous aurois envoyée avec mon Ecuyer, & vous l'auriez vous-même rendu à ſa mere; car il n'eſt pas juſte qu'une action, qui en ſauvant cet enfant de la mort, redonne la vie à une pauvre mere affligée, ſoit ſans recompenſe; & il faut que vous reſtiez ici juſqu'à ce que mon Ecuyer ſoit de retour, & que vous le ſuiviez, afin d'informer la mere de tout ce que vous venez de me dire, & comptez que vous ne perdrez pas vos peines; car il eſt évident que cette maratre étoit ſubornée, & payée par les héritiers, qui ont interêt à la mort de cet enfant; & par votre dépoſition, on pourra en les mettant entre les mains de la Juſtice, prévenir quelqu'autre trahiſon qu'ils pourroient machiner contre ſa vie, celle-ci ne leur ayant pas réuſſi. Vraiement, Monſieur, lui dit la pauvreſſe, puiſque vous me conſeillez ſi bien, j'irai vers cette bonne Dame, & je guerirai en même tems la gale qui le rend méconnoiſſable, & je lui raconterai les choſes tout comme à vous. Voilà

eſt bien, ma bonne, lui dit Don
chotte, en lui donnant un verre
vin, buvez & vous allez coucher;
evenez demain matin attendre ici
n Ecuyer. La pauvreſſe lui ayant
haité le bon ſoir, s'en fut; & Don
ichotte ayant paſſablement bien
pé, en raiſonnant avec cette fem-
, s'appuya la tête ſur ſes mains, &
prit à rêver à ſon grand deſſein de
rbarie, en attendant ſon fidele
uyer, & paſſa ainſi la nuit ſans ſe
ucher.



CHAPITRE LII.

Arrivée de Sancho Pansa près de son Maître, & le récit qu'il lui fit de tout ce qui lui étoit arrivé en son voyage.

SANCHO, contre l'attente de son Maître, arriva dès la pointe du jour, au lieu qu'on ne l'attendoit que vers le midi. Don Quichotte qui étoit encore dans la posture où nous le venons de laisser, le voyant arriver, lui dit : Sans doute que la joie a précipité tes pas, pour m'annoncer la bonne reception qu'on t'a faite, & la récompense dont elle a été accompagnée : cette pauvre Dame affligée, ne s'est-elle point évanoüie de joie, à la bonne nouvelle que tu lui portois ? Car lorsqu'on est surpris de quelque chose qui nous touche sensiblement, il se fait une révolution dans tous les sens, qui produit aussi-tôt son effet au dehors : dis-moi donc de quelle façon elle a reçû cette agréable nouvelle ? Elle a paru bien joyeuse d'abord, lui répon-

it Sancho, mais cela n'a pas duré
ɔng-temps; car dès qu'elle a eu porté
ı vûë sur l'enfant que je lui presen-
ɔis, elle s'est prise à pleurer si amere-
ıent, que j'ai failli de pleurer aussi
our l'amour d'elle, qui est par la
ıardi, une des plus belles femmes
ue j'aye vû; & puis les Gens se sont
ıoqués de moi; & puis d'autres di-
oient qu'il me falloit chasser à coups
e pied au cul, pour m'apprendre à me
enir moquer de leur Dame; & enfin
nale, qu'ils me poussoient toujours
ers la porte, pour me renvoyer avec
ıon enfant. Quand j'ai vû cela,
ai fait semblant de m'en aller, &
uand j'ai été dehors, prêt à monter
cheval, j'ai posé doucement l'enfant
terre, en sorte que les gens de la
ıaison l'ont pû voir, & montant le
lus vîte que j'ai pû, sur mon bidet,
ai piqué des deux, & m'en suis re-
enu toute nuit, si ce n'est que je me
ıis un petit arrêté en chemin, pour
aisser paître mon cheval. Comment,
'écria Don Quichotte, on n'a pas re-
onnu l'enfant? Et on ne t'a pas mieux
eçu que tu le dis? Oüi ma foi, reprit
ancho, vous y êtes, avec votre en-

fant ? Ne vous le disois - je pas bien ; celui-là, je gagerois, lui ressemble comme à une Citroüille ; & pour la bonne reception, il n'a tenu qu'à moi d'être mieux reçû, je n'avois qu'à persister à vouloir laisser l'enfant, & on commençoit à se préparer à me recevoir, si je n'eusse gagné la porte sans faire semblant de rien. Il est vrai, reprit Don Quichotte, qu'il est bien défiguré ; mais cependant, une mere à qui la nature donne des yeux plus clairvoyans, & un cœur qui lui parle en secret, pour lui faire connoître le fruit de son ventre, auroit ce semble-t-il, dû le reconnoître, puisqu'il est très certain que c'est son enfant ; & afin que tu n'en doutes point, je vais te faire dire toute l'histoire par la pauvresse que j'ai trouvée en chemin, & que j'ai fait coucher exprès ici, afin que tu la menes à la Dame, & qu'elle l'instruise au long de toute l'affaire ; & il lui donna ordre de l'aller chercher.

La Pauvresse étant venuë, raconta succintement à Sancho, ce qu'elle avoit dit plus au long à Don Quichotte : & quand il entendit que cette

gale étoit un artifice, dont on s'étoit ſervi pour rendre l'enfant méconnoiſſable, & que la Pauvreſſe avoüoit elle-même qu'il n'étoit point à elle, il commença à croire qu'en effet ce pouvoit bien être l'enfant de la Dame; & ſon interêt lui faiſant voir de loin, une récompenſe de ſes peines, il fut le premier à preſſer le retour avec cette femme, & s'étant précautionné avant le départ, d'un bon déjeûner, il retourna ſur ſes pas avec la Pauvreſſe, au Château de Dona Victoria, qui eſt le nom de la Dame, cependant que Don Quichotte continuëroit ſon chemin vers Gibraltar; mais il lui promit d'aller doucement, & qu'il l'attendroit au premier lieu où il y auroit une Hôtellerie. Ils ſe tournerent ainſi le dos au ſortir du Cabaret, l'un rempli de ſes grandes idées, & l'autre flatté des récompenſes qu'il avoit lieu d'eſperer.

La converſation que Sancho eut avec cette femme le long du chemin, le perſuada de plus en plus, que l'enfant étoit celui qu'on cherchoit, & que par conſequent la recompenſe dont on devoit reconnoître un ſi grand

ſervice, étoit preſque certaine; il faiſoit auſſi eſperer à la pauvreſſe une groſſe fortune, ſi bien que deviſant toujours ſur ce ſujet, ils arriverent au Château, &c. demanderent à parler à Dona Victoria.

Cependant cette pauvre Dame affligée, ayant appris de ſes gens, comme Sancho avoit laiſſé l'enfant, & s'étoit enfui, l'envoya querir en diſant: cet enfant eſt apparemment abandonné, & c'eſt une charité d'en prendre ſoin; peut-être que cette action, ſi agréable à Dieu, ne ſera pas ſans récompenſe, & que le bien que je ferai à celui-ci, me procurera le bonheur de retrouver le mien; & quand je ne le ferois prendre que pour conſerver le lait à la nourrice, qui pourroit le perdre, il ne ſera pas tout-à-fait à charge. Elle envoya ſur le champ chercher la nourrice pour le lui donner; mais quand elle le vit ſi defectueux, elle ne voulut pas l'allaiter, crainte de contracter un mal qu'elle ne connoiſſoit pas, & qui pourroit, dit-elle à la Dame, ſe communiquer à votre enfant, ſi le ciel permet qu'on le retrouve; mais pour ne

le

le pas laiſſer mourir, faute de nourriture; on lui fit teter une chevre qui étoit dans la maiſon; & à cela près, la Dame ordonna à ſes ſervantes d'en avoir tout le ſoin poſſible.

Tandis qu'on étoit ſi embarraſſé de cet enfant trouvé, Sancho & la pauvreſſe arriverent; on crût d'abord que c'étoit la mere de l'enfant qui venoit le reprendre, & tous les domeſtiques en parurent joyeux; car ces ſortes de gens - là n'ont pas toujours aſſez de charité pour executer ſans repugnance les ordres qu'on leur donne, & ils maudiſſoient en ſecret l'enfant & celui qui leur avoit attiré cettte pratique.

La Dame qui des fenêtres de ſon appartement vit entrer Sancho & cette femme, eut la même penſée que ſes gens; & les ayant fait monter l'un & l'autre, elle dit à la pauvreſſe: hé bien, ma mie, venez - vous chercher votre enfant, que cet homme me laiſſa hier au ſoir. Madame, lui répondit la pauvreſſe, je viens ici de la part d'un bon Gentilhomme, qui eſt le maître de cet homme, pour vous aſſurer que l'enfant dont vous paroiſſez ſi embarraſſée, n'é-

de plus près qu'elle n'avoit fait ; & ce pauvre enfant tout contrefait & dégoûtant qu'il étoit, lui tendit les bras, en riant, & commença ainsi à se faire connoître. Ah ! s'écria Dona Victoria, est-il possible que tu sois mon enfant ! & se prit à pleurer. Madame, lui dit la pauvresse, vous n'en douterez plus quand le venin qui lui a fait enfler le visage & le corps, sera dissipé ; & j'avancerai sa guérison en le frottant d'une autre herbe, qui est le contrepoison de celle dont il a été frotté. Hé, dites-moi, ma bonne amie, lui dit la Dame qui vous a apris à connoître cette herbe pernicieuse ; est-ce que vous vous en servez ? Madame, lui repondit-elle, je ne m'en suis jamais servie, Dieu merci, & cela m'a été apris par des pauvresses comme moi, avant que j'eusse des enfans, afin que si je trouvois l'occasion d'en voler quelqu'un, je pusse le défigurer, & empêcher par ce moyen, ceux à qui il appartiendroit de le reconnoître. Eh ! miserables que vous êtes, reprit la Dame, n'êtes-vous pas assez embarrassées de vous-mêmes, sans vous charger encore

des enfans des autres ; & de plus, ne considerez-vous point le péché que vous commettez de ravir un enfant, qui peut par sa perte, causer de grands desordres dans une famille, comme pourroit par exemple faire le mien. Les enfans, repliqua la Pauvresse, ne nous sont point à charge ; au contraire, ce sont eux qui nous font vivre ; puisqu'il est constant que l'on nous donne plûtôt par raport aux enfans que nous avons, que pour nous mêmes, & que plus on nous en voit, & plus volontiers on nous retire dans les maisons de campagne. Mais par exemple, reprit la Dame, aviez vous assez de lait, pour vous charger encore d'un enfant à la mamelle, lorsque vous en avez déja un ? Quand je n'en aurois pas eu autant que j'en ai, Madame, repartit la Pauvresse, j'en aurois ôté la moitié du necessaire au mien, pour ne pas voir perir à mes yeux un pauvre enfant ; mais graces à Dieu, il y en avoit assez pour tous les deux : & en disant cela, elle fit voir à la Dame le plus beau teton de nourrice qu'il fût possible d'imaginer. La Dame en fut charmée, & le considera avec plaisir, & parlant à

ses femmes qui étoient près d'elle. Dieu, leur dit-elle, donne aux pauvres, quelques pauvres qu'ils soient, moyen d'exercer la charité, & se tournant vers la Pauvresse. Puisque vous pouvez, lui dit-elle, allaiter deux enfans ; redonnez le teton à celui-ci ; & afin que le votre n'en souffre point, vous lui ferez teter la chevre deux ou trois fois le jour ; ou plûtôt, comme il est plus fort que l'autre, vous lui ferez de bonne boüillie, & vous resterez dans la maison, jusqu'à ce qu'on voye si les effets répondront à mes desirs. L'action que vient de faire cet enfant, me donne un rayon d'esperance dont je n'ose encore me trop flatter. Si c'est mon enfant, vous resterez chez moi, pour achever de le nourrir : si non vous aurez la bonté, ma mie, de l'emporter, puisque c'est une richesse pour vous, que la multitude des enfans. Je crois que vous ne refuserez pas le parti que je vous offre, & qu'il vous sera plus avantageux de rester avec moi, que de truander ; & en attendant il est toujours bon de donner d'autres langes à cet enfant, afin que la propreté contribuë à sa guérison.

Sancho qui avoit été present à tout ce discours, enrageoit que la Dame ne reconnut point encore son enfant parce que cela éloignoit la recompense qu'il esperoit, & même le mettoit en danger de n'en avoir jamais rien, puisqu'il falloit qu'il suivît son maître : & pour ne point perdre de tems davantage, il lui dit : Cela étant ainsi, Madame, je n'ai qu'à m'en retourner, & prendre congé de votre excellente beauté. Comment donc, lui di la Dame, en souriant, & se tournant vers lui, vous me faites-là un compliment tout-à-fait gracieux, & si je n'étois pas accablée de mon chagrin, je prendrois bien du plaisir à m'entendre ainsi cajoler. Oh ! par ma foi, Madame, lui répondit Sancho, ce n'est pas d'aujourd'hui que je sçai faire des complimens ; est-ce que vous prenez l'Ecuyer d'un Chevalier Errant pour une bête ? & allez, allez j'en ai bien fait d'autres à Madame la Duchesse de ...... & si je ne l'ai pas été dire à Rome ; & cette Duchesse-là qui m'avoit donné pour recompense un bon Gouvernement de l'Isle Barataria, du moins à ce que disoient les au-

es ; car pour moi je le trouvois fort
ıauvais, puiſque le Gouverneur y ſe-
ɔit mort de faim, s'il ne l'avoit aban-
onné. Cette Ducheſſe-là, dis-je,
hez qui nous avons reſté quinze jours,
ıe pouvoit vivre un moment ſans moi,
:ant elle prenoit plaiſir aux compli-
nens que je lui faiſois. Hé bien,
Monſieur le Gouverneur, lui répondit
en riant la Dame, puiſque vous ſça-
vez vivre avec les gens de qualité,
& leur faire des complimens, nous
aurons l'honneur de vous revoir. Allez
cependant dîner en bas à l'Office, &
retournez rejoindre votre maître, & lui
dites de ma part, que je le prie inſta-
ment au retour de ſon voyage, de me
venir voir, & vous auſſi ; mais afin
que vous n'ayez pas pris la peine en
vain de venir ici deux fois pour me
rendre ſervice, voilà ſix écus d'or que
je vous donne toujours, en attendant
une plus groſſe recompenſe, ſi le bon-
heur dont on m'a flatté, & dont je me
flatte moi-même, a ſon effet.

Sancho aſſez ſatisfait deſcendit dans
l'Office, où après avoir dîné, com-
me il dînoit, quand il avoit de quoi,
& bû à peu près de même, voulut en-

core remonter, prendre congé de Dona Victoria, & la remercier de ses bienfaits, il lui fit une revérence des plus respectueuses, & lui parla ainsi: Madame, votre grande courtoisie envers moi, ne me permettant pas de partir, sans venir reconforter auparavant votre douloureuse beauté, d'une bonne esperance, & la remercier de l'honneur & du bon traitement qu'il lui a plû me faire en son Château par sa magnifique liberalité, & en même tems l'assûrer que je prierai Dieu, que tout vienne à point comme elle le desire, afin que moi, tout indigne que je suis, de me mettre en compromis avec une haute Dame comme vous, j'aye part à la joie qu'elle aura en retrouvant ce cher enfant qu'elle croyoit perdu ou mort; & qu'ainsi soit, je prends congé de votre haute & magnifique grandeur.

Sancho ayant donc pris congé de la Dame., retournoit chercher son maître, assez satisfait pour le tems present, & flatté d'une bien plus grosse recompense, si l'enfant galeux se trouvoit être le sien, comme il y avoit lieu de l'esperer; mais comme maître

ancho étoit un peu gris, il se prit à parler ainsi à lui-même: Si mon Maître, disoit-il, va conquerir tous es Royaumes, comme il le dit, & qu'il m'en donne seulement un, comme il me l'a promis, cette belle Dame s'estimeroit peut-être bien heureuse de m'épouser, si par hazard il prenoit envie à Therese Guttiere d'aller un petit tour en l'autre monde, & quelle assaye seulement à mourir, pour voir si je serai éconduit. Qu'en dites-vous mon ami Sancho, n'avez-vous pas remarqué comme elle vous regardoit gracieusement; & si son chagrin ne l'avoit empêchée, peut-être vous auroit-elle expliqué de bouche, ce qu'elle ne vous a fait connoître que par ses regards; & enfin final, nous verrons ce qui en sera, si ce Royaume vient.

Tandis que le bon Ecuyer s'entretenoit tout seul, en poussant son bidet pour avancer & atteindre son maître. Don Quichotte qui ne vouloit pas le devancer de beaucoup, retenoit souvent la bride de son cheval qui alloit un autre train que Rossinante, ou le laissoit paître quand il

en avoit envie ; & cependant l'eſprit rempli du grand deſſein qui l'avoit obligé de ſe mettre en campagne, afin de diſpoſer les choſes de loin, & prévoir à tout ce qui pouvoit favoriſer l'éxecution ; il évoquoit tous les Enchanteurs ſes amis, & il en nomma une Legende dont il avoit forgé les noms dans ſa cervelle ; & finit cette Litanie par le fameux Merlin, qu'il croyoit être celui qui l'avoit ſecouru contre le Geant Carolicocquembro, & comme s'il les eût vûs preſens à ſes yeux ; il leur diſoit : Mes chers amis, ſi jamais vous avez eû pour moi quelque bonne volonté, c'eſt dans cette occaſion que vous devez me le faire paroître, & d'autant plus que toute la gloire retombera ſur vous. Exterminer toute la race des Maures ! mettre notre Roi en poſſeſſion de leurs Etats, & diſſiper par cette fameuſe expedition la crainte où toute la chrétienté eſt chaque jour d'une invaſion de ces infideles ! ce ſont là des actions dignes de votre zele, & de mon courage.

Comme notre Heros en raiſonnant de la ſorte, avoit les yeux auſſi broüil-

lez que l'eſprit, & que ſon cheval en paiſſant, faute de meilleure provende, ſuivoit plûtôt les routes où ſon apetit le conduiſoit, que le grand chemin : il entra dans un chemin rompu qui étoit à gauche, où bientôt la nuit toute noire le ſurprit ſans avoir encore rencontré ni Château ni Hôtellerie pour auberger, & comme le porte biſſac, n'étoit pas avec lui, il n'avoit pas ſongé de tout le jour à manger ; & ſon ventre étoit auſſi creux que ſa tête : & quoique le devoir de ſa profeſſion demandât que le Chevalier Errant paſſât de fois à autres des nuits, dans les bois, le lieu où il ſe trouva, ne lui plaiſant pas pour rêver & entretenir ſes penſées, des rigueurs de ſa Dame, il piqua ſon cheval, pour tâcher, s'il étoit poſſible, de gagner un Village pour coucher. Et après avoir marché un peu de tems, il apperçut qu'il paſſoit ſous quelque voute, qui augmentoit l'obſcurité, qu'il crut être la porte d'une Ville ; il lui ſembla même que ſon cheval ſentoit l'Ecurie par la vîteſſe du pas qu'il alloit, juſqu'à ce que trouvant quelque reſte de provende, il s'arrêta tout court. Don

Quichotte surpris de l'entendre manger, ouvroit les yeux, pour tâcher de discerner le lieu où il étoit, & ne voyoit que des tenebres; il tâtoit avec le fer de sa lance, & ne sentoit de tous côtez que de la pierre qui lui resistoit; & ne pouvant comprendre ce que son cheval mangeoit, dans un lieu où il ne pouvoit y avoir d'herbe, il concluoit qu'il falloit qu'il fût dans une écurie; de sorte qu'il se prit à crier & appeller, le Seigneur Châtelain, ou ses Pallefreniers, pour apporter de la lumiere; mais personne ne venant à sa voix, force lui fut de se resoudre d'attendre le jour, pour sçavoir où il étoit.

Cependant Sancho ayant traversé le Bourg d'où il étoit parti le matin, & voulant tâcher d'atteindre son maître pour lui raconter le succès de son voyage, alloit le trot de son bidet, quoiqu'il fût nuit: le bidet sentant la piste du cheval, enfila le même chemin, & bientôt après, entra dans le même lieu jusques près de Don Quichotte sans le voir. Notre Heros d'un autre côté n'ayant plus d'esperance d'un meilleur gîte, commençoit à s'en-

trerenir de ses pensées, tandis que son cheval mangeoit, lorsque la provende étant expediée, le cheval qui n'étoit pas accoutumé, comme Rossinante, à passer les nuits sur ses quatre pieds, se prit à les plier pour se coucher, & tout ce que Don Quichotte put faire, fut de tirer les siens des étriers, & de sauter en place; & n'étant plus selon lui, dans la situation où un Chevalier Errant doit être, pour passer la nuit à rêver & lamenter pour les rigueurs de sa Dame, il chercha un lieu le plus uni qu'il put trouver à tâtons, & s'y étant couché assez près de son cheval, sur de la paille qu'il y avoit, il s'endormit, & ronfloit d'une force horrible, lorsque Sancho y arriva. Le bruit d'une source d'eau qui tomboit d'assez haut; le souffle du cheval & la ronflerie de Don Quichotte; tout cela dis-je mêlé ensemble, faisoit un certain bruit sourd qui sasit de frayeur notre timide Ecuyer; de telle sorte qu'encore qu'il eût bon appetit, & qu'il eût de quoi se satisfaire dans son bissac, il n'eut jamais le cœur de manger, & moins encore celui de quitter son cheval, pour tâcher de connoître

où il étoit ; tout ce qu'il put faire, fut de tourner la bride de son bidet, pour ressortir de ce lieu obscur par où il y étoit entré ; mais au lieu de retrouver l'entrée, il s'enfoura dans un autre voute encore plus perilleuse, où il couroit risque de se précipiter dans une fondriere, à demi remplie de pierre, si son cheval n'eût eu l'instinct de lui resister, parce qu'il sentit le peril que son maître ne voyoit pas. Son cheval ne voulant donc pas avancer, force lui fut de descendre, & de se coucher près de lui, tenant sa bride dans sa main, & d'attendre en cet état, que le jour vînt débroüiller les ténebres de son esprit, en lui faisant connoître le lieu où il étoit, & c'est ce que nous verrons au Chapitre suivant.



CHAPITRE LIII.

Ce que c'étoit que ce lieu ténébreux ; & la conversation qu'eut Don Quichotte avec Sancho, lorsqu'ils furent rapprochés l'un de l'autre.

POur tirer le Lecteur de l'impatience où il est peut-être, de sçavoir ce que c'étoit que ce lieu obscur & ténebreux où Don Quichotte étoit pour lors, par un pur effet de l'instinct de son cheval ; je lui dirai que c'étoit une carriere, dont l'ouverture étoit au pied d'une haute montagne ; & que le chemin que le cheval avoit pris, n'étoit frayé que par les charois qui alloient charger la pierre jusqu'au fond. Et comme les Chartiers portoient avec eux de la provende & du foin, pour faire manger les chevaux tandis qu'on chargeoit ; s'il en restoit, cela servoit pour une autre voyage, & il y en avoit même une petite provision de reserve, parce que quelquefois les hommes & les chevaux dînoient-là, pour ne pas retourner à

la maison ; ce qui fit que le cheval de Don Quichotte trouva de quoi s'amuser un peu de temps. Or, il est à remarquer que les Carayeurs n'ayant pas fait attention qu'il étoit fête le lendemain, avoient oublié de fermer l'entrée de la carriere, comme ils le faisoient toujours les veilles des fêtes, parce qu'ils y laissoient leurs gros outils qui leur auroient donnés trop de mal à emporter ; & n'ayant songé à la chose que lorsqu'ils furent arrivés au Village ; il revinrent le lendemain dès le matin avant le jour, mettre les planches au-devant de l'entrée, avec une barre qui les tenoit en état, Don Quichotte & Sancho encore séparés l'un de l'autre furent subitement éveillés du bruit ; & se croyant dans les caves de quelque vieux Château, comme celui du tresor, ils s'imaginerent que ces ouvriers étoient des diables qui alloient fondre sur eux. Don Quichotte qui ne trembloit jamais, se recommanda à Dieu & à sa Dame ; & Sancho à tous les Saints du Paradis : le premier bien résolu de se défendre ; l'autre tremblant & saisi de frayeur, attendant de moment en moment

Tom. 8. pag. 280

B. Antonio Sc.

moment que quelque diable lui vînt tordre le col, mais toute cette crainte s'évanoüit par la retraite des ouvriers.

Cependant il étoit l'heure que Don Quichotte avoit coûtume de se lever, & il étoit surpris de ne pas voir plus clair que quand il étoit entré ; mais comme les yeux s'accoûtument dans l'obscurité, & qu'après y avoir resté un peu de tems, on discerne du moins confusément les objets ; il vit son cheval qui étoit de bout, qui cherchoit à sortir d'une écurie où il n'y avoit plus de fourrage. Il vit le cristalin de la source, & en avançant un peu, il trouva un passage qui traversoit dans une autre voute. Sancho qui en faisoit à peu près autant de son côté, fut enfin assez heureux pour retrouver son maître nez à nez, qu'il prit d'abord pour l'un des diables ; ce qui lui fit faire un grand cri. Don Quichotte ne fut guéres moins surpris que lui. Est-ce bien toi, Sancho, lui dit-il? Et vraiement oüi, Monsieur, dit Sancho ; c'est bien moi, si je ne me trompe. Et vous, seriez-vous point par hazard Don Quichotte de la Manche-

que l'on nommoit autrefois le Chevalier de le triste figure, & depuis le Chevalier des Lions? Oüi certes, répondit Don Quichotte, c'est bien moi-même; mais je veux désormais qu'on me nomme le Chevalier des lieux ténebreux. Hé bien, j'y consens, reprit Sancho. Et dites-moi, s'il vous plaît, Monsieur; qu'est-ce que sont ces lieux ténébreux où nous sommes? Je ne le sçai pas certainement, repartit Don Quichotte, mais j'en ai quelque soupçon: & avant que de te dire ma pensée, dis-moi comment tu y est entré? Ma foi, Monsieur, lui dit Sancho, je n'y suis point entré. Tu n'y es point entré, interrompit Don Quichotte: Et comment peut-on être dans un lieu sans y être entré auparavant? C'est, Monsieur, reprit Sancho, que j'étois sur mon cheval, & mon cheval m'a apporté ici malgré moi, sans que je sçûs où il me portoit; car on ne voyoit goute. Ce que tu me dis-là, repliqua Don Quichotte, confirme mon préjugé, & je te vas raconter tout ce que je pense de ceci, quand nous serons assis.

Nos deux Avanturiers étant donc

assis l'un près de l'autre, & les chevaux ayant trouvé encore quelques restes de foin, le bruit de leur machoire reveilla l'appetit de Sancho, que la peur avoit endormi; & parlant à son maître. il lui dit: Monsieur, avant que vous me racontiez cette histoire que vous avez imaginée, si nous mangions un petit morceau, cela nous donneroit du courage. J'ai de quoi dans le bissac, & une bonne commere toute pleine de bon vin. Cela n'est pas mal pensé pour le present, lui dit Don Quichotte, car je n'ai pas mangé depuis hier matin, & je me sens foible. Sancho fut aussi-tôt chercher le bissac; & quand la plus grande faim fut passée, & qu'ils eurent bû chacun deux coups de vin, Don Quichotte prit la parole, & dit d'un ton grave & pathetique, ce qui suit.

Ecoute bien, mon ami Sancho, & grave bien dans ta mémoire ce que je vas te dire, afin qu'il ne s'en efface jamais, & qu'un jour à venir toi & tes neveux puissiez ... Ecoutez, Monsieur, interrompit Sancho, n'allez point fourrer dans cette histoire mes neveux ni mes niéces, car je n'ai ni l'un

ni l'autre ; je n'avois qu'un frere, qui étoit fils de mon pere aussi bien que moi, à ce que m'a dit ma mere, qui est mort sans avoir d'enfans. Cela valoit bien la peine de m'interrompre, lui dit Don Quichotte ; ne vois-tu pas que l'on entend par ce mot, la posterité qui vient après nous, & non pas nos neveux enfans de nos freres ou de nos sœurs, afin, disois-je, que toi & ceux qui viendront après toi, puissiez rendre témoignage de la protection visible que le Ciel donne à l'Ordre de la Chevalerie Errante, & en particulier à chaque Chevalier, dans les choses qui interessent la Religion, de quelque façon que ce soit ; & tu vas juger toi-même de la verité de ce que je te dis.

Après que tu fus parti hier matin avec cette pauvresse ; comme je ne voulois pas te devancer de beaucoup, je fus contraint de retenir souvent la bride de mon cheval, car c'est bien là une autre monture que Rossinante ; & si j'avois eû un cheval comme celui-là, Dieu sçait si j'aurois été vaincu à Barcelonne par le Chevalier de la Blanche-Lune ; & quand tu me verras aux

mains avec ces infidéles Mahometans, monté sur ce Bucephale, je les renverserai comme des hanetons. Avec votre permission, Monsieur, lui dit Sancho, sans vous interrompre, vous me faites penser à une chose que je ruminois hier à part moi en revenant. Ce cheval là n'est-il pas à moi, puisque vous m'avez donné les dépoüilles des vaincus? Et qu'est-ce qu'il me reviendroit donc de ce combat? Vous ne l'entendez pas mal, pas mal vous ne l'entendez. Ecoute, Sancho, lui répondit Don Quichotte, après avoir un peu rêvé à la chose, encore bien que je t'aye donné les dépoüilles, cela ne conclut pas que ce cheval t'appartienne, parce qu'il y a de certaines choses que les loix de la guerre ont exceptées, qui appartiennent au vainqueur. Par exemple, un Général qui prend une Place d'assaut, en donne ordinairement le pillage aux Soldats; cependant il y a bien des choses qui ne sont point comprises dans le pillage, sans qu'il soit besoin de les expliquer, l'artillerie, les munitions & les chevaux. Et par ma foi, Monsieur, lui dit Sancho, vous nous la baillez

belle ; le ſoldat prend ce qu'il peut ſerrer dans ſon havreſac, qui en valle la peine, & ne ſe ſoucie guéres du reſte, quand il lui ſeroit permis de l'emporter ; c'eſt tout comme quand on me vouloit donner les canons de la Galere Turque, que vous conquîtes en allant délivrer Madame Dulcinée ; au diable qui avoit envie de les emporter. C'eſt, lui dit Don Quichotte, qu'on ſe mocquoit de toi, parce que tu avois laiſſé perdre par ta pareſſe ou ta coüardiſe, les dépouilles de tous ces Mahometans que j'avois taillés en piece ; mais pour te montrer que je ſuis plus porté que tu ne penſes à te vouloir du bien, c'eſt que je te veux tenir compte de ce cheval, & nous le ferons eſtimer quand nous ſerons arrivés chez nous. Monſieur, reprit Sancho, il faudroit mieux que nous l'eſtimaſſions dès à preſent à l'amiable, car ſi on le tuë quand vous combattrez contre les Maures, voilà l'eſtimation à vaux l'eau. Hé bien, repartit Don Quichotte, nous le ferons dès que nous ſerons en liberté de le faire. Ecoute pour le preſent ce que j'ai commencé de te dire, & ne m'inter-

romps plus. Monſieur, lui dit Sancho, je vous écoute, vous n'avez qu'à dire tout ce qu'il vous plaira.

Comme je rêvois, dis-je, continua Don Quichotte, à la grande entrepriſe que j'allois faire, & que je me défiois, non pas de mon courage, ni de ma bravoure, mais des forces humaines, qui dans ces ſortes d'occaſions ont beſoin de la protection du ciel, je me mis à évoquer tous les Enchanteurs mes amis, & mes protecteurs, pour m'aider & me ſecourir ainſi qu'ils le jugeroient expedient. Comment mort diable, s'écria Sancho, vous invoquez des ſorciers, au lieu d'invoquer les Saints du Paradis. Je t'ai déja dit pluſieurs fois, répondit Don Quichotte, que tous les Enchanteurs ne ſont pas ſorciers, mais magiciens, qui ſçavent prévoir les choſes futures, par la connoiſſance qu'ils ont des Aſtres, & ſouvent ils ſont les inſtruments de la Providence, pour favoriſer nos juſtes deſſeins; & en effet, à peine eûs-je fini d'implorer l'aſſiſtance Divine par leur moyen, que ſoudainement mon cheval m'emporta avec la vîteſſe d'une fleche, qu'un Archer vigoureux fait

partir de son arc, & un moment après je me vis dans le lieu où nous sommes. Si a bien fait aussi le mien, lui dit Sancho, quoique je n'aye pas invoqué les Enchanteurs, & je croyois que le diable l'emportoit, lorsqu'il m'a enfourné dans ce trou obscur. Cela ne te doit pas surprendre, lui répondit Don Quichotte, c'est que l'Ecuyer étant comme attaché par le devoir, au Chevalier son maître, tout ce qui arrive au Chevalier, dans ces sortes de conjonctures, doit aussi arriver à l'Ecuyer. Où me serois-tu venu chercher, si le ciel n'avoit pris soin de conduire ton cheval où j'étois ? & c'est en cela que consiste la protection visible du ciel ! mais ce n'est pas là tout, & afin que tu juges par ta propre experience, du pouvoir des Enchanteurs, soit à faire du bien ou du mal, selon que le ciel le permet, pour des raisons qu'il ne nous appartient pas toujours de penétrer; sçache, ami Sancho, que nous sommes ici enchantés, ou du moins dans un lieu enchanté; & je prévois que sans nous embarrasser de rien, nous n'avons qu'à rester ici tranquillement, jusqu'à ce qu'on nous

avertisse

avertiſſe d'en ſortir, & tu verras que ſans nous embarquer ſur aucun Vaiſſeau, comme je croyois que nous ſerions obligés de le faire, nous nous trouverons tout à coup où il ſera à propos d'attaquer l'ennemi à notre avantage ; comprens-tu, Sancho, la conſequence de tout ceci ? en nous embarquant, on pouvoit avoir quelque vent de notre arrivée ; on pouvoit s'oppoſer à la deſcente ; on pouvoit garder les paſſages ; & par le ſecours de ce lieu enchanté, qui ne paroît peut-être qu'une nuë ou un broüillard épais aux yeux de tous les autres hommes, notre deſſein ne ſera point éventé, & nous leur tomberons ſur le corps, lorſqu'ils ne penſeront à rien qu'à ſe divertir. Je ne ſçai, Monſieur, dit alors Sancho, ſi nous ſommes enchantés, ou non, mais il m'eſt avis que je ſuis tout tel que j'étois, quand je ne l'étois pas ; & puis nous venons graces à Dieu, de bien boire & bien manger, ce que ne font pas ce me ſemble, les gens enchantés. Tout cela, lui dit Don Quichotte, ne conclut rien contre mon préjugé, car il y a des Enchanteurs de diverſes eſ-

peces : mais je ne songe pas que j'ai un fusil à faire du feu, & qu'ayant de la lumiere, nous pourrons encore examiner plus exactement le lieu où nous sommes.

Don Quichotte battit donc le fusil, & ayant allumé un bout de bougie qu'il avoit, & pris Sancho par la main, il lui fit faire une ronde dans le prétendu lieu enchanté ; ils virent d'abord leurs deux chevaux ensemble, qui avoient trouvé un petit magasin de foin. Don Quichotte s'arrêtant là, en compta douze bottes, & dit à Sancho : Vois-tu jusqu'où va la prévoyance des Enchanteurs ? Supposons que nos deux chevaux en mangent quatre bottes par jour, voilà de quoi passer trois jours ; voyons maintenant, si ce que nous avons de provisions, s'accorde à celle des chevaux : qu'as-tu dans ton bissac ? Monsieur, répondit Sancho, j'avois un pain qui pouvoit peser six livres, mais nous avons fait un bon repas dessus ; vous avez vû ce qui nous reste du gigot de mouton, & il y avoit trois pintes de vin dans la bouteille, avant que nous eussions dîné ou soupé, car je ne sçai pas bonnement lequel

des deux nous avons fait, puiſque nous ne voyons ni jour ni nuit. Tout cela ſe rapporte aſſez, reprit Don Quichotte, à ce que nous avons de foin pour nos bêtes; & je compte là-deſſus, que nous avons trois jours à reſter dans ce lieu; après quoi nous verons des choſes merveilleuſes & dignes d'en conſerver la mémoire à jamais: mais avançons vers ces cavernes reculées. Comment, s'écria Don Quichotte, voilà une ſource d'eau vive, qui ſans doute a quelque vertu miraculeuſe! vois-tu, ami Sancho, combien la Providence Divine va au délà de tous nos ſoins! je n'avois pas fait attention au beſoin que nos bêtes avoient de boire; tout confirme mon préjugé. Monſieur, dit Sancho, voilà dans un trou des outils à travailler à la pierre, & ſi je ne me trompe, ce lieu-ci m'a bien la mine d'être une Carriere. Te voilà, reprit Don Quichotte, dans ton erreur accoutumée; ne vois-tu pas que ces outils nous ſont donnés, parce qu'apparemment nous en aurons beſoin pour faire bréche? ſuis-moi ſeulement & nous trouverons peut-être d'autres convictions, qui auront plus de pouvoir que mes paroles.

Comme Don Quichotte en étoit là, le petit bout de bougie qu'il tenoit en ses doigts étant usé, il sentit la chaleur du lumignon si vivement, qu'il le laissa tomber. Sancho vouloit retourner au gîte, où il y avoit de la litiere pour se coucher; mais D.Q. voulant faire l'experience de la vertu de la source enchantée, s'avança de ce côté-là, & faisant un faux pas dans un trou, il tomba tout de son long dans le bassin, tandis que l'eau de la source tomboit sur lui; mais s'étant relevé avec bien de la peine, il s'assit tout traversé & s'écriant, dit à Sancho: Ah! cher compagnon, témoin des grands évenemens qui étoient réservés à mon courage, me voici sur le rivage de la mer, mais sur un continent jusqu'ici tout-à-fait inconnu aux Géographes; vois-tu ce Vaisseau armé en guerre, qui semble voler vers nous, pour nous porter où ma valeur doit executer tant d'Exploits inoüis? peus-tu douter après cela, que ce lieu-ci soit un lieu enchanté? aurois-tu crû trouver une vaste mer, dans un lieu que ton ignorance prenoit pour une carriere? qui auroit pû en effet s'imaginer, que ce grand Ocean ne

parut à nos yeux qu'une petite ſource ! mais l'expérience m'a détrompé, puiſqu'en tombant j'ai fait un plongeon à plus de cent braſſes de fond, & bien m'en a pris de ſçavoir nager, ou plûtôt diſons que la Providence a pris ſoin de me conſerver, en me châtiant de mon incredulité : va donc, ami Sancho, va vîte amener nos chevaux, pour aller à bord du Vaiſſeau. Et où diable eſt-il ce Vaiſſeau, s'écria Sancho ? je ne vois ni Vaiſſeau, ni vaiſſelle, ni mer, ni rivage. Quoi, reprit Don Quichotte, tu n'entends pas le bruit des flots ; ce bruit impetueux qu'ils font en ſe venant briſer contre les écüeils. Je n'entends, repartit Sancho, que le bruit que fait cette ſource en tombant ; & pour les chevaux, ah ! par la mardi les voici qui viennent boire. Dis plûtôt, Sancho, repliqua Don Quichotte, qu'un charme ſecret les porte ici pour venir s'embarquer. Oh ! par la mardi, reprit Sancho, nous allons voir celà tout à l'heure ; car s'ils viennent pour s'embarquer, ils iront d'eux-mêmes dans ce vaiſſeau, que vous voyez : s'ils ne viennent que pour boire, ils retourneront

chercher la provende, &.... tenez, Monsieur, les voilà qui vont s'embarquer à l'écurie, & je suis d'avis de les suivre pour dormir un petit de compagnie, en attendant que cet enchantement finisse. L'instinct de ces bêtes, lui dit Don Quichotte, qui viennent d'eux-mêmes chercher leurs besoins, & qui retournent à leur provende, me fait juger que mon premier sentiment est le plus vraisemblable ; car en effet, je ne vois plus ni mer ni vaisseau, & il faut que ce soit la chute que j'ai faite dans cette fontaine qui m'ait troublé la vûë : retournons donc ; & puisque nous avons trois jours à rester dans cet enchantement, ôte les selles des chevaux, & voyons à nous accommoder du mieux que nous pourrons pour nous reposer ; car il me semble que je sens déja l'effet de cette source qui a une vertu soporative, & je crois que nous dormirons tout le tems que nous devons rester ici, & qu'ainsi nous n'aurons pas besoin de nos provisions ; en disant cela il se prit à bailler. Sancho en fit autant, & voulant se coucher pour dormir, & ne sentant que des pierres, il dit : il me semble

que ces enchanteurs ont oublié de nous donner ici deux choſes ; ſçavoir, un matelas & de la chandelle, pour voir à nous promener. Les enchanteurs, lui dit Don Quichotte, veillent à ce qui eſt eſſentillement neceſſaire, & ne ſe ſoucient pas de flatter la molleſſe & la ſenſualité ; & pour de la lumiere, peut-être n'a-t-on pas jugé à propos que nous en euſſions. Dormons, puiſque nous en avons tous deux tant d'envie, peut-être que notre ſommeil ſera une eſpece d'enchantement, qui durera juſqu'à ce qu'il ſoit tems d'attaquer nos ennemis.

Sancho qui ne ſe faiſoit jamais prier deux fois, quand il étoit queſtion de dormir & de dîner, ſe coucha ſur la litiere qu'il avoit amaſſée, & bientôt après, ſe prit à ronfler de concert avec ſon maître, & leur ſomme dura au moins dix heures de ſuite : mais comme on ne dort pas toujours d'une égale force, vers la fin de leur ſommeil, chacun ſe prit à rêver à ce qui occupoit le plus ſon eſprit. Don Quichotte crut être ſur le champ de bataille, prêt à venir aux mains, & s'imagina voir deux armées, qui venoient

l'attaquer par les flancs, & jugeant qu'un second lui seroit necessaire, il s'écria : oh ! Sancho, Sancho, que n'es-tu Chevalier errant, voici une occasion de te signaler, & de t'enrichir à jamais ; vois-tu, les pierreries qui brillent à la Couronne de ce Roi Maure, qui commande l'armée de la gauche ; regarde cet escarboucle qui attache l'aigrette de son turban ; considere la richesse de sa veste & le harnois de son cheval ; il y a là je gagerois, la valeur d'un Royaume que tu pourrois gagner en moins de rien ; car puisque le Ciel nous protege, la victoire est en nos mains. Oh ! Sancho, Sancho, s'écria-t-il encore.

L'appetit qui dans ce moment se faisoit sentir, & chassoit peu à peu le sommeil, fit que Sancho à demi éveillé, répondit : Que me voulez-vous, Monsieur, lui dit-il ? Ce que je te veux, reprit Don Quichotte, ne vois-tu pas où nous sommes ? Il me semble, repartit Sancho, que nous sommes à table, & je regarde que ce reste de gigot ne pourra pas nous passer nos trois jours. A table ! s'écria Don Quichotte, glouton qui ne songes

qu'à ton ventre ; voilà les ennemis prêts à fondre ſur nous ; allons, mes armes, mon cheval ; en même tems il ſe leve pour ſe diſpoſer au combat, & trouvant Sancho ſous ſes pieds, il tombe de travers ſur lui ; & le poids de ſa chute, les éveilla tous deux tout-à-fait, & le rêve avec le combat diſparut.

Cependant quand il ſe fut relevé, & qu'ils ſe furent aſſis près l'un de l'autre, Sancho dit à ſon Maître : Monſieur, vous rêviez à ce que je crois ; car il me ſemble que vous me parliez ? Il eſt vrai, lui répondit Don Quichotte ; mais mon rêve que l'on pourroit plûtôt nommer un ſonge miſterieux, m'occupe encore ſerieuſement ; il ſemble que ce ſoit un avertiſſement que le ciel me donne, pour prévenir les maux qui pourroient m'arriver, & qui ſont très-poſſibles. Je rêvois que deux armées ; s'approchoient de moi à droit & à gauche pour m'inveſtir ; & comme il n'eſt pas naturellement poſſible à un ſeul homme, de faire face à des ennemis qui l'attaquent à la fois de deux côtés, j'ai crû que ce rêve étoit un avertiſſement tacite, de la neceſſité

d'avoir un ſecond avec moi, qui fondît ſur l'une des armées, tandis que je taillerois l'autre en piece. Et je penſois, ami Sancho, à te faire Chevalier errant, je crois t'en avoir déja fait la propoſition ; mais cette conjoncture ici me paroît ſi favorable pour toi, que je ne balancerois pas de t'armer Chevalier, ſi ta naiſſance ne ſembloit faire obſtacle à mon deſſein & à ton bonheur ; car ſi dans mes conſtitutions ; je n'ai pas fait d'article concernant les preuves qu'un Chevalier doit faire ordinairement, c'eſt que je n'ai pas voulu abſolument aſſervir le merite à la naiſſance, & fruſtrer par-là un homme vertueux de l'eſperance de s'élever par la vertu, ſans le ſecours de la naiſſance. Il ſe trouve de bons ſujets parmi le commun peuple, & aſſez ſouvent de très-mauvais parmi la nobleſſe ; cependant il eſt plus naturel & plus ordinaire auſſi, que celui qui eſt noble, participe & retienne quelque choſe du ſang dont il eſt ſorti, qu'il n'eſt naturel à celui qui eſt né roturier, d'être favoriſé d'un certain merite, qui eſt étranger en lui. Car nos mœurs bonnes ou

mauvaises, sont le fruit du sang dont nous sommes formés.

Monsieur, interrompit Sancho, je voudrois bien vous demander une chose à propos de cette naissance, & de ce sang dont vous parlez; qui est de sçavoir si tous les hommes ne naissent pas de la même façon, s'ils ne sont pas tous formés de la même matiere; & si étant tous tant que nous sommes enfans d'Adam, à ce que dit notre Curé, nous ne sommes pas tous freres & sœurs; & si enfin cette noblesse que vous vantez si fort, n'est pas une veritable tyrannie que les hommes ont établie par la force & la violence?

Je reponds à toutes tes questions, lui dit Don Quichotte, qu'en effet tous les hommes sont formés de la même matiere; que les moyens que le Createur a établis pour la conservation du genre humain sont communs à tous; & pour ce qui regarde cette noblesse contre laquelle tu te recries, parce qu'elle ne plaît pas aux gens de ta sorte, tu voudrois conclure peut-être que tous les hommes étant conçûs & nés de la même façon, & tous

ſortis de la même ſouche, il ne devroit point y avoir de ſubordination entr'eux, & que l'autorité & le rang qui tiennent quelques-uns par deſſus les autres, eſt une tyrannie. Si tu avois lû l'Ecriture Sainte, tu ſçaurois que Dieu, qui eſt le Créateur de tous les hommes, eſt auſſi l'auteur de la ſubordination qui eſt entre eux, & qu'ayant jugé qu'elle étoit néceſſaire dans tous les états de la vie humaine, il a lui-même choiſi & conſtitué quelques-uns de ces hommes, pour commander aux autres en qualité de Princes de ſon peuple; & il a même rendu ces dignités hereditaires dans leurs familles. Voilà donc l'origine de la Nobleſſe. Les Princes & Souverains de la terre recompenſent le merite d'un bon ſujet, en lui donnant des Lettres de Nobleſſe, & joignant ordinairement à cet honneur quelqu'autre gratification, lui donne le moyen de ſoûtenir ſon rang, & de donner de l'éducation à ſes enfans: & comme l'éducation aide, cultive & perfectionne un bon naturel, cela fait que pour l'ordinaire le Gentilhomme eſt plus vertueux que le roturier qui n'a

pas reçû cette éducation, ou du moins que ses inclinations sont plus nobles & plus relevées.

Ce sont donc ces titres, lui dit Sancho, qui font l'homme noble plûtôt que le sang ? Ce ne sont pas les titres, repartit Don Quichotte, qui rendent l'homme plus vertueux ; mais ils servent à prouver l'ancienneté de sa noblesse : & plus ils sont anciens dans une famille, plus elle est illustre. Oh ! sur ce pied-là, repliqua Sancho, je pourrai bien faire des preuves bien anciennes, car il y a eû un certain Blaise Pansa, qui du tems d'Alphonse Roy de Castille obtint de lui des Lettres patentes pour être le seul marchand de cochons de toute une Province, en reconnoissance de ce qu'il avoit conduit l'armée du Roy, qui alloit attaquer les Maures d'espagne, par des défilés dans les montagnes, que les ennemis ne sçavoient pas ; ce qui fut cause que les ayant surpris, il força leurs retranchemens & les défit entierement.

Ce Blaise Pansa lui dit, Don Quichotte, auroit pû être annobli, s'il avoit eû du cœur. Comment, Monsieur,

repartit Sancho, ne sont-ce pas là des titres de noblesse, que ces Lettres patentes, qui ont du moins trois ou quatre cens ans, plus ou moins, si je ne me trompe : il gagna par la mardi de bel & bon bien avec son commerce, & il eut un fils qui se nommoit Crepignan Pansa, qui acheta une Charge à la Cour, & qui épousa une veuve qui lui donna une bonneComté; & on l'appelloit à ce que dit l'Histoire, Monsieur le Comte Pansa de la Cochonniere. Et dis-moi Sancho, lui dit Don Quichotte, es-tu descendu en ligne collaterale de ce Comte Pansa de la Cochonniere? Qu'est-ce que veut dire, repartit Sancho, cette ligne collationale? C'est collaterale reprit Don Quichotte; c'est-à-dire, que tu sois descendu de pere en fils de ce Comte. Non pas de pere en fils, repliqua Sancho, mais bien de pere en fille, car il n'eut point d'enfans mâles. Voilà, dit Don Quichotte, un vice dans tes preuves; car, comme dit le proverbe, ce n'est pas la truye qui annoblit le pourceau; & ainsi la posterité de ce Comte tombe en lui en quenoüille. Ma foi, Monsieur, repliqua Sancho, sa

prosperité à toûjours été bonne, & il eut cinq ou six filles, dont l'une qui se nommoit Adrienne Pansa, épousa par amourette un sien cousin germain, qui se nommoit Lopez Pansa; & de ce mariage sortit Pancrace Ordogno Pansa, qui vint le premier s'établir à la Roda, & qui fut Sindic des Confreres de la mort, comme on le peut voir par les Registres de cette Paroisse, où il est tout de son long enterré honorablement. Car c'étoit un homme charitable qui fournissoit de suaires & de biéres ceux qui n'avoient pas le moyen d'en avoir, & qui enterroit les vivans & les morts par charité. Je vous raconterois bien là-dessus une petite Histoire, mais je serois d'avis auparavant que nous mangeassions un petit morceau, & que nous bussions un coup; nous appellerons ce repas-là tout comme il vous plaira, puisque ni vous ni moi ne sçavons s'il est heure de dîner ou de souper. Je consens à la chose, lui dit Don Quichotte, & pour ce qui regarde tes preuves, il suffit qu'il y ait eû un Comte dans ta famille, je te dispense du reste. Vous me dépensez, dites-vous, interrompit Sancho,

eſt ce que vous m'avez vendu pour me dépenſer ? Je te dis que je te diſpenſe, reprit Don Quichotte, c'eſt-à-dire, que je te remets ce qui pourroit manquer à tes preuves, en conſideration de tes ſervices, & te recevrai Chevalier errant : & dès que nous aurons mangé un morceau, je ſuis d'avis que tu te diſpoſes à faire la veille des armes. Monſieur, dit alors Sancho, parlons ſerieuſement, ce n'eſt pas un homme comme moi qu'il vous faut pour repouſſer cette armée de Maures que vous voyez venir à vous ; il vous faudroit aſſocier quelque geant, qui vous les aſſommât à coups de poings ; car ſi vous alliez compter ſur moi, cela vous feroit peut-être perdre la bataille; mais croyez-moi puiſque les enchanteurs s'en mêlent, ils pourvoiront à tout, & nous n'avons qu'à attendre ici la fin de l'enchantement, ſans nous mettre en peine de rien. Je crois, lui dit Don Quichotte, que tu as raiſon, & que même ce ſeroit manquer de confiance de chercher ailleurs du ſecours. Mangeons donc, puiſque nous avons dequoi, & que nos morceaux ſont meſurés, au tems que nous avons à reſter

ici.

ici. Monsieur, lui dit Sancho, sont-ce nos morceaux qui sont mesurés au tems, ou le tems qui est mesuré à nos morceaux ? N'est-ce pas, lui répondit Don Quichotte, la même chose ? Non pas ce me semble, reprit Sancho, car si c'est le temps de notre enchantement qui doit être mesuré à nos morceaux, je ferai finir l'enchantement devant qu'il soit une heure ; & si ce sont nos morceaux qui sont mesurés au tems, & que selon votre calcul nous ayons trois jours à rester ici, il nous faudra dormir la moitié de ce tems-là ; (car on dit que qui dort dîne) ou faire maigre chere ? Dis-moi donc, lui dit D. Quichotte, comment t'y prendrois tu pour faire finir l'enchantement dans une heure ? Et par la mardi, reprit Sancho, nous n'avons qu'à dépêcher ce que nous avons de provisions, & l'enchantement finira tout aussitôt. Tu te trompes, repartit Don Quichotte, car s'il est arrêté que nous devions rester trois jours ici, il ne seroit pas en ton pouvoir de consumer ce que nous avons de provisions en une heure, puisque nous ne pouvons rien contre les ordres du destin. Oh !

par la mardi, s'écria Sancho, nous verrons tout à l'heure, Dieu aidant, si ce Monsieur le festin est si puissant. Non pas s'il vous plaît, repartit Don Quichotte, car nous ne devons pas tenter Dieu en resistant à ce qui est arrêté dans le conseil de sa prescience, & au lieu de te livrer à tes appetits, il faut partager en quatre parts ce que nous avons, pour les deux jours qui nous restent à être dans ce lieu.

Enfin, les deux jours finissant le Dimanche au soir avec ces provisions, nos avanturiers attendoient de moment à autre la fin de l'enchantement & cependant s'entretenoient des merveilles qui devoient signaler cet heureux moment, qui n'arriva que le Lundi à la pointe du jour ; mais comme Don Quichotte étoit prévoyant, il fit toûjours seller les chevaux, & se tint lui-même tout armé, pour que rien ne fist obstacle à l'execution de ses desseins.

Notre Heros las d'attendre, se sentit abbatu du sommeil, & comme il crut que ce sommeil étoit l'effet de l'enchantement, il ceda sans resistance au charme de l'assoupissement, &

dormoit profondement, auſſi-bien que ſon Ecuyer, lorſque les Ouvriers arriverent à la Carriere; le bruit qu'ils firent en jettant la baricade à bas, éveilla ſubitement notre Heros, & pouſſant Sancho aſſez rudement : allons, lui cria-t-il, allons, voilà l'enchantement fini, le jour paroît amene les chevaux, & courons à la victoire.

Don Quichotte & Sancho étant montés ſur leurs chevaux, marchoient où le jour ſe faiſoit voir, & ils approchoient de l'entrée de la carriere, lorſqu'ils virent entrer ſept ou huit ouvriers, leurs outils ſur leurs épaules, qui s'arrêterent tout court, en voyant l'étrange figure de Don Quichotte. Sancho les ayant conſiderés, dit à ſon Maître : Ma foi, Monſieur, voilà l'enchantement tout comme je le diſois; c'eſt ici une carriere, & voilà les carriers qui viennent travailler; c'eſt aujourd'hui le troiſieme jour que nous ſommes enchantés, graces à Dieu & à nos chevaux, qui nous ont ici enfournés, croyant entrer à l'écurie. Tu veux toujours, lui dit Don Quichotte, t'en rapporter à tes yeux, quoique tes

yeux t'ayent trompés cent fois ; suspends ton jugement jusqu'à la fin de l'avanture, & tu jugeras après, avec certitude de cause. Pour Don Quichotte, il prenoit tous ces ouvriers pour des enchanteurs déguisés, qui venoient le prendre pour le conduire au lieu où l'action se devoit faire.

Les Ouvriers, d'un autre côté, étoient en peine, de sçavoir quel homme ce pouvoit être que celui qu'ils voyoient, & comment il étoit entré dans la carriere, ayant trouvé toute leur baricade bien en ordre ; les uns disoient, qu'il faloit que ce fussent des voleurs qui s'étoient cachés là dedans ; les autres, que la nuit les ayant peut-être surpris, ils s'étoient retirés là pour attendre le jour ; les troisiémes ne pouvant croire ni les uns, ni les autres, disoient qu'il falloit qu'ils fussent entrés le Vendredi au soir, & qu'ils eussent passé là deux jours entiers, ce qui ne paroissoit pas vraisemblable ; enfin après un quart d'heure de conference, dont notre Heros attendoit à cent pas de-là, la conclusion, ils conclurent qu'il falloit resortir & refermer la porte, tandis qu'un de la bande

iroit avertir le Prevôt pour les venir arrêter. Don Quichotte les voyanr retourner, & bientôt après refermer l'entrée de la carriere, se mit une autre imagination dans l'esprit, & faisant approcher Sancho, lui dit : Je gagerois que ce sont les enchanteurs mes ennemis, qui m'ont confiné dans cette prison, pour arrêter le cours rapide de mes Exploits, & favoriser ceux des infideles : Vois-tu, Sancho, comme ils referment la porte, mais je vais leur faire voir à qui ils se jouent : en disant cela il saute à bas de son cheval, & l'épée à la main, coure sur les prétendus enchanteurs, les écarte, force & brise la barricade, & ne voyant plus d'ennemis, il fait sortir son cheval & Sancho, & regagnent le grand chemin, sans trouver personne qui osât les arrêter.

A peine y étoient-ils arrivés, qu'un Cavalier qui passoit, reconnoissant Don Quichotte pour celui qu'il cherchoit, vint le saluer de la part de la Dame affligée, qui l'avoit envoyé après lui. Don Quichotte lui voyant un visage riant, lui dit : Vous avez apparemment de bonnes nouvelles à

nous apprendre ? J'ai, lui répondit le Page, mille complimens à vous faire de la part de Dona Victoria ; j'ai beaucoup d'autres choses à vous dire, mais il faudroit trouver un lieu, où en buvant une bouteille de vin, nous pussions plus commodément nous entretenir, de tout ce que j'ai ordre de vous apprendre. Comme ils parloient, ils virent venir à eux un homme, à qui ils demanderent s'il y avoit un Village ou une Hôtellerie bien proche ; cet homme qui étoit du Païs, leur dit : qu'en suivant le grand chemin, ils ne trouveroient rien qu'à près de quatre lieuës, mais que s'ils vouloient se détourner d'un quart de lieuë seulement, ils trouveroient un petit Village dont il leur montra le clocher, où il y avoit un cabaret, de bon vin, & de bonnes gens qui tâcheroient de les contenter. La résolution étant prise de gagner le Village, parce que le bissac de Sancho étoit vuide, aussi-bien que son ventre, & celui de Don Quichotte à peu près de même, on piqua des deux pour y arriver ; & après avoir recommandé le soin des chevaux à Sancho, & qu'on leur eut apporté ce qu'ils demande-

rent pour dîner, le Page s'acquitta de ſa commiſſion de cette façon.

Vous ſçaurez, Monſieur, que la Pauvreſſe que votre Ecuyer amena chez nous, ayant donné quelque rayon d'eſperance à notre maîtreſſe, par le récit qu'elle lui fit de l'avanture de cet enfant, & l'aſſurance qu'elle lui donna que l'enflure étant paſſée, elle le reconnoîtroit aſſurément, on la fit reſter pour en prendre ſoin; Madame impatiente, ſe le faiſoit apporter à toutes les heures du jour : enfin le troiſiéme jour, qui étoit hier, la nourice qui le traitoit avec bien du ſoin, l'ayant regardé dès la pointe du jour, vit que le venin étoit diſſipé, & que l'enflure ne défiguroit plus les traits de ſon viſage, & perſuadée que ſa mere le reconnoîtroit, elle court à ſon appartement, ſans ſonger qu'il n'étoit pas encore jour pour elle, & s'approchant du lit : Voyez à préſent, Madame, ſi c'eſt-là votre enfant? La mere, quoiqu'à demi endormie, ſe leva ſur ſon ſéant, & n'eut pas plûtôt jetté les yeux ſur le viſage galeux de l'enfant, qu'elle le reconnut, & ſans ſe ſoucier de ſa gale, ſe prit à le baiſer & le cou-

cher près d'elle, sans le vouloir rendre à sa nourrice, tant la crainte de le perdre une autre fois, s'empara de son cœur. La Pauvresse pour lors, commença de se ressentir de la joie de sa maîtresse; elle lui fit sur le champ quitter ses guenilles, pour la vêtir d'un habit qu'elle lui donna; chacun s'empressa de l'accommoder; on la nétoya, on la parfuma, afin d'ôter jusqu'à l'odeur de sa malpropreté, & cette femme, qui dans ses haillons faisoit mal au cœur, parut tout-à-fait jolie quand on l'eut accommodée.

Madame enfin, considerant l'obligation qu'elle vous a, & voulant vous en marquer sa gratitude, & en même temps reconnoître les peines de votre Ecuyer, ma ordonné de courir après vous, pour vous apprendre cette heureuse nouvelle, & vous conjurer, si cela est possible, de revenir en son Château. Un Chevalier de vos amis, qui veut aller avec vous en Barbarie, vous attend, & je ne croyois pas être si heureux de vous trouver si tôt; mais il semble que le ciel favorise l'empressement que Madame a de vous revoir, & le dessein de ce Chevalier.

Vous

: Vous ne m'auriez pas en effet trouvé si près, lui répondit Don Quichotte, sans la piece que des enchanteurs mes ennemis m'ont joüée : ces scelerats qui sans doute sont dans les interêts des Infideles que je vais combattre, & dont j'espere extirper la race de dessus la terre, m'avoient enchanté dans une caverne assez près d'ici ; & comme ils venoient ce matin pour me joüer quelque mauvais tour, je leur ai donné la chasse, de façon à leur apprendre qui est Don Quichotte, s'ils ne le sçavent pas. Ils sont tous disparus, & graces au ciel & à la vigueur de mon bras, je me suis échapé ainsi des embûches qu'ils avoient dressées pour me perdre. Eh! dites-moi, Monsieur, ce Chevalier qui m'attend chez vous, seroit-ce point le Chevalier des Miroirs qui seroit revenu de Malthe ? C'est lui-même, répondit le Page, & comme il a appris chez vous que vous étiez parti à dessein d'aller faire la guerre aux Maures en Afrique, il a couru après vous pour vous accompagner, & avoir quelque part à votre gloire : & il dit que Madame votre Epouse l'a même fortifié dans son des-

ſein, afin qu'il prît ſoin de vous dans ce voyage.

Cela eſt bien genereux à lui, répondit Don Quichotte, & je lui ſçai bon gré de ſon affection; & comme je perdrois autant de temps à l'attendre, qu'à retourner chez vous, je prendrai le parti de vous ſuivre; remontons à cheval, & partons.



CHAPITRE LIV.

Qui parle de la pourſuite de Dulcinée après Don Quichotte.

DEux jours après que Sancho fut repartip ou r la ſeconde fois de chez Dona Victoria, où il avoit conduit la Pauvreſſe, Dulcinée accompagnée d'une femme de Chambre & du Bachelier Caraſco, déguiſé en Chevalier, y arriva : elle ne pouvoit douter que Don Quichotte fût en campagne pour chercher les avantures, & ne voulant pas le laiſſer échaper ſans faire encore quelques démarches pour le retenir, elle partit avec le Bachelier, qui s'offrit de l'accompagner, perſuadé qu'on n'iroit pas loin pour l'atteindre ; de ſorte qu'étant allé chercher ſes armes de Chevalier, & Dulcinée s'étant auſſi déguiſée, ils partirent le deuxiéme jour du départ de Don Quichotte, & vers le ſoir, comme ils s'informoient à tout le monde, ils trouverent des gens que Dona Victoria avoit envoyés à la quête de ſon enfant, à qui ils s'in-

formerent s'ils n'avoient point vû ou entendu parler d'un Chevalier dont on leur fit le portrait ; & ces gens répondirent à Dulcinée, qu'ils en avoient entendu parler à leur Dame, avec qui ce Chevalier avoit eu une longue conference, & qu'elle pourroit leur en donner des nouvelles certaines : mais comme il étoit tard, il falut chercher gîte pour cette nuit, & remettre au lendemain de suivre ces gens, pour apprendre de Dona Victoria, ce qu'elle sçavoit de Don Quichotte.

Dulcinée & le Chevalier arriverent donc le lendemain matin, peu de temps après que la Dame eut reconnu son enfant ; elle se fit connoître à elle, & fut reçuë avec tout l'accueil qu'elle en pouvoit attendre : elle fut cause qu'on pressa encore le départ du Page, pour courir après Don Quichotte. Elle l'entretint au long de toutes les avantures de son mari, & de toute l'Histoire de son mariage, ce qui fit un extrême plaisir à Dona Victoria. Je m'étonne, lui dit-elle, qu'une jeune personne, aussi aimable que vous l'êtes, ait pû se résoudre d'épouser un homme comme celui-là. Madame, lui répon-

dit Dulcinée, une pauvre Demoiselle qui jouë un triste personnage dans le monde, & qui ne peut songer au mariage qu'en se mésalliant, ferme les yeux à bien des choses; mais ce qui m'a déterminée à accepter ce parti-là, c'est la probité de mon mari, qui hors la fantaisie de ses avantures, est un parfaitement honnête homme, & très-bon ami: il m'aime à l'adoration; je suis la maîtresse absoluë dans la maison; je me vois par son moyen un rang & du bien pour le soutenir, & un heritier qui m'en assure la possession; & je vous assure, Madame, que je perdrois beaucoup en le perdant. Je le crois, répondit la Dame, & quoique je n'aye eu qu'un moment le bonheur de le posseder, ce moment m'a été si favorable, que je me souviendrai toute ma vie du bien qu'il m'a procuré; & il semble que le ciel prenne soin de diriger toutes ses actions, en les conduisant à une heureuse fin, puisque les préjugés qui se rapportent aux rêveries merveilleuses de ses Livres de Chevalerie, ne laissent pas de produire leur effet, & de le conduire au

but qu'il se propose : ce qui paroît très-évident par le bonheur qu'il a eu de me faire retrouver mon cher enfant. Ah ! Madame, s'écria Dulcinée, je vous supplie de me raconter cette Histoire, qui excite beaucoup ma curiosité, & je tâcherai de reconnoître votre complaisance, par tout ce qu'il vous plaira d'exiger de moi.

La Dame là-dessus lui raconta au long la maniere dont son enfant lui avoit été enlevé, & toute la suite de l'histoire, comme on l'a pû voir ci-dessus, ce qui parut une espece de miracle aussi incroyable, que tous les prodiges fabuleux des Livres de Chevalerie.

Après ce recit, on se divertit encore long-tems aux dépens du pauvre Chevalier ; puis on parla des moyens de le faire revenir chez lui : on concerta ce qu'on devoit faire pour le persuader sans user de violence, & quoiqu'on eût déja employé plusieurs moyens pour le guérir, ou du moins suspendre & éluder l'effet de sa folie, comme on l'a pû voir dans tout le cours de son histoire, il n'y en eut point qui parût plus sûr que celui que proposa

Dona Victoria, qui fut d'employer le ſecours des oracles, auſquels il avoit beaucoup de foi.

On venoit de faire partir le Page pour courir après Don Quichotte ; le temps étoit doux & beau, & comme on n'avoit rien à faire juſqu'au ſouper, Dona Victoria conduiſit Dulcinée & le Chevalier dans le jardin, à deſſein de leur raconter une Hiſtoire qui avoit quelque rapport aux rêveries de Don Quichotte. Mais comme cette Hiſtoire eſt longue, nous en ferons la matiere du Chapitre ſuivant ; & pour finir celui-ci, nous dirons que la Dame les ayant conduits aſſez loin pour des gens fatigués, en les entretenant du moyen qu'elle vouloit employer pour obliger Don Quichotte de retourner chez lui, leur fit voir une groſſe roche caverneuſe, qui étoit encore à un quart de lieuë du lieu où ils étoient. Mais crainte d'abuſer de la complaiſance de Dulcinée, elle ne voulut pas les mener plus loin ; & les faiſant aſſeoir ſur le gazon, elle leur dit, en adreſſant la parole à Dulcinée : Madame, tout ce que vous venez de me dire des avan-

tures merveilleuses de Don Quichotte ne me surprend point ; car outre celle qui me touche, & où je suis si sensiblement interessée, qui n'est peut-être pas des moins merveilleuses de son Histoire, je vous dirai que toutes ces sortes d'avantures me sont devenuës familieres depuis que je suis mariée ; parce que nous avons dans les archives de la famille de mon mari, des manuscrits qui en sont remplis, & qui passent pour des faits constans & veritables. Il faut convenir d'une chose, qui est que le hazard tout seul donne quelquefois une apparence de merveilleux aux choses les plus naturelles & les plus simples, telle que celle de mon enfant ; & pour peu que les esprits soient prévenus, on voit les choses tout autrement qu'elles ne sont en effet. Mais après cette petite digression, venons au sujet qui m'a obligée de vous écarter si loin de la maison.



CHAPITRE LV.

Histoire d'Agesilande & de Grassinde sa Niéce.

VOus voyez, leur dit-elle, ce Rocher, dans lequel il y a une caverne naturelle;les archives de cette maison, nous apprennent qu'une Fée illustre le choisit autrefois pour sa demeure. Cette Fée ayant renoncé au mariage, s'étoit adonnée à la contemplation des Astres : elle y étoit devenuë si sçavante, qu'on la comparoit aux anciennes Sibilles, & les écrits qui nous en sont restés, rendent un témoignage autentique de la profondeur de ses lumieres. Voici un des premiers fruits de ses méditations.

Un jour qu'elle étoit comme enyvrée des spéculations qu'elle avoit faites, le tems se couvrit tout à coup ; la nuit qui succeda bien-tôt, augmenta l'obscurité ; les éclairs,le tonnerre, la pluie qui tomboit, comme si toutes les cataractes du ciel eussent été ouvertes, l'obligea d'entrer dans le lieu le plus

profond de sa grotte où elle couchoit sur un lit de fougere, & à la lueur des éclairs qui passoit au travers d'une fente, elle vit cinq lettres gravées sur le rocher dans un recoin où elle ne s'étoit jamais avisée de regarder. Un autre éclair qui succeda bien-tôt au premier, lui fit remarquer ces caracteres, & peut-être qu'il falut autant d'éclairs que de lettres pour lui permettre de les copier sur ses tablettes, afin que les considerant avec plus de temps, elle en pût comprendre la signification.

Ces lettres, dis-je, qui étoient des caracteres Hebreux, lui firent juger qu'une personne sçavante en étoit l'auteur. Cette opinion donna lieu à de profondes speculations : la premiere découverte qu'elle fit, lui fit juger que ces lettres étoient gravées par un esprit prophetique à son sujet, puisqu'elles commençoient les cinq syllabes de son nom, qui étoit A-ge-si-lan-de ; & concluant de-là qu'il faloit qu'il y eût quelqu'autre motif qui devoit l'interesser, elle passa plusieurs jours à travailler là-dessus, & après avoir trouvé plusieurs significations à ces cinq lettres qui ne

tendoient pas à grand chose, elle s'arrêta à celle-ci qui lui parut la veritable, & elle en fit sur le champ l'experience.

A dix pieds mesurés aux tiens,
Grands biens,
Si tu creuses dix pieds en terre,
La gloire,
D'enlever ce qui t'appartient.

Ce n'est pas que cette explication ne pût souffrir plusieurs difficultés capables de rebuter tout autre qu'elle, mais son bon genie ou la connoissance certaine que sa science lui donna là-dessus, la conduisit heureusement.

Elle creusa & trouva effectivement un coffre de fer rempli de richesses immenses en pierreries & en or, dont elle fit bâtir ce Château où nous sommes, qui passoit pour un des plus superbes des siecles passés, & un des mieux fortifiés : car outre les fortifications qui étoient en usage dans ce temps-là, dont vous voyez encore quelque reste, elle y en avoit ajoûté de son genie, dont on craignoit de s'approcher.

Agesilande fit faire dans ce Château un appartement destiné pour elle, qu'elle nomma elle-même la chambre enchantée ; elle quitta son rocher & y vint faire sa résidence ordinaire ; elle donna aussi le plan d'une Chapelle, où elle voulut être inhumée ; elle fit faire elle-même son tombeau avec son effigie de marbre blanc couchée dessus, & toutes ces choses sont presque encore aujourd'hui dans le même état, si ce n'est que la chambre de son appartement est inhabitée, parce qu'on prétend qu'elle y revient souvent. Ah ! Madame, interrompit le Chevalier des Miroirs, je vous supplie de me faire dresser un lit dans cette chambre, afin que je puisse donner mon attestation de tout ce que je verrai, & Don Quichotte aussi sera ravi d'y loger si vous lui racontez toutes ces merveilles. Je vous satisferai, Monsieur, lui dit Dona Victoria : mais permettez-moi d'achever la description des particularités de ce Château.

Il y a un petit dégré qui répond dans la chambre enchantée d'Agesilande, où il est impossible de descendre, à ce qu'on dit, jusqu'au bas : les chroniques

du pays disent qu'au plus profond de ce petit degré, si quelqu'un se hazardoit d'y descendre, un dragon épouvantable sortiroit d'un antre obscur où il se retire pour devorer le temeraire qui auroit la hardiesse de s'exposer à ce peril; ce qui fait juger qu'il y a un trésor caché dont il est le gardien, & que s'il étoit possible de vaincre ce monstre, on seroit maître du trésor.

Pour l'amour de Dieu, Madame, interrompit Dulcinée, ne parlez pas de cela à mon mari, car il voudroit à toute force tenter l'avanture, & s'imagineroit peut-être qu'elle a été reservée depuis si long-temps à sa valeur. Que vous êtes bonne, lui répondit la Dame, est ce que vous croyez que je donne dans toutes ces rêveries? Car, qui est-ce qui peut dire qu'il a vû ce dragon? Ce degré communiquoit peut-être autrefois à quelque ouvrage de fortification; mais comme il est devenu inutile, on y a jetté tant d'immondices, qu'il est aujourd'hui à demi comblé, & s'il ne l'étoit pas, je serois la premiere à y descendre pour détromper le Vulgaire ignorant de cette erreur. Il faut pourtant, répartit Dul-

cinée, que quelque chose ait donné lieu à ce bruit. Mon Dieu, Madame, lui dit Dona Victoria, il ne faut qu'un sot prévenu & frappé, qui dise (j'ai vû) pour que cela passe pour un fait constant; & qu'aura-t'il vû ce sot ? Je suppose qu'il soit descendu jusqu'au bas du degré; la peur nous fait voir des phantômes & des monstres; peut-être même qu'une extrême fraîcheur, qui se fait sentir dans un lieu si profond saisit le cœur, & oblige le curieux de remonter : mais je vais vous raconter d'autres choses que je crois aussi fabuleuses, quoiqu'elles passent pour veritables dans l'esprit du petit peuple de ce pays-ci, & il y en a d'assez prévenus pour ne pas vouloir demeurer dans cette maison, à cause de tous ces Enchantemens prétendus. L'on dit que peu de temps avant la mort des maîtres de cette maison, on entend vers cette roche des cris & des heurlemens terribles; & que s'il y a dans ce temps-là quelqu'un dans la chambre enchantée du Château, Agesilande s'y fait voir, & annonce à celui qu'elle y trouve, le malheur dont on est menacé : vous pouvez juger par ce petit

échantillon que je suis dans le fait des merveilles des Livres de Chevalerie, & que je n'aurai pas de peine à imaginer une histoire telle qu'il la faut pour engager votre mari à retourner chez vous. Je vais à présent vous dire quelque chose de plus probable, puisques les titres de cette maison en font foy.

Agesilande avoit un frere unique à qui elle donna la proprieté de ce Château : il avoit deux enfans ; sçavoir, un garçon & une fille. Agesilande prit sa niéce avec elle, pour l'élever & l'instruire dans son Art ; & l'on dit qu'elle y devint plus sçavante que sa maîtresse ; mais Agesilande ayant tiré son horoscope, elle connut que son éleve perdroit toute la vertu magique qui étoit en elle, en perdant sa virginité ; ce qui l'obligea de lui donner un éloignement extrême pour tous les hommes : mais la nature plus puissante que les raisonnemens austeres de sa tante, lui fit sentir dès qu'elle fut en âge, un certain penchant, & une affection tendre pour ce qu'on vouloit lui faire haïr. Elle prit soin, cette ingenieuse nature, de

l'instruire de tout ce qu'on vouloit qu'elle ignorât ; de sorte que cette jeune fille qui étoit parfaitement belle se voyant bien-tôt après libre par la mort de sa tante, se livra toute entiere à sa passion, quoiqu'elle ne connût pas bien encore ce que c'etoit. L'on dit que souvent l'ombre de sa tante venoit de nuit s'apparoître à elle pour la fortifier dans sa premiere resolution, ou plûtôt dans l'esprit de continence qu'elle avoit tâché de lui inspirer : elle tâchoit par de sérieuses remontrances d'éteindre dans son cœur le feu que l'amour y allumoit peu à peu, en lui remontrant les périls où elle alloit s'exposer en songeant au mariage ; & pour tâcher de dissiper cette passion naissante, ou du moins la combattre par une autre, elle lui apportoit chaque jour quelques bijoux précieux, afin de l'occuper. Mais si cette passion tendre se faisoit déja sentir, par un pur effet de la nature, sans qu'elle fût excitée par aucun objet, que ceux que son imagination lui pouvoit forger ; elle devint bien-tôt plus forte & plus invincible, par un incident imprévû qui ne lui permit
plus

plus de diſpoſer de ſon cœur ; & voici quel fut cet incident.

Un jeune Seigneur ayant couru un cerf tout le jour , preſque rebuté de la chaſſe , ſes meutes de chiens aux abois , & lui fatigué à ne pouvoir plus ſe tenir à cheval , s'étant outre cela égaré de ſes Veneurs , chercha des yeux un lieu reculé , où il pût ſe repoſer en attendant ſes gens. Il apperçût d'aſſez loin la roche de la Fée & l'entrée de la caverne , ce qui le fit grimper le rocher pour s'en approcher; jugeant ce lieu-là propre à ſon deſſein. Graſſinde y étoit pour lors , (c'eſt le nom de l'aimable perſonne dont je vous parle) c'étoit le lieu ordinaire de ſes ſpéculations , mais pour lors elle étoit occupée à conſiderer des perles & des pierreries qu'elle avoit trouvées le matin ſur ſa toilette , & à en orner ſes beaux cheveux. Le Cavalier qui étoit bien éloigné de ſonger à une rencontre ſi heureuſe & ſi charmante , en fut ſoudainement épris , & n'oſa s'approcher d'avantage d'un lieu qu'il crut conſacré à la divinité dont ſes yeux étoient éblouïs.

Graſſinde ne fut pas moins ſurpriſe,

qu'un homme vînt la surprendre dans un lieu qu'elle regardoit comme une solitude inaccessible ; elle crut que cet inconnu l'ayant vûe monter en ce lieu , venoit à dessein de lui faire outrage ; & pour l'éviter, elle entra subitement dans son antre sans songer qu'elle laissoit toutes ses pierreries en la disposition de cet homme , & ne songeant qu'à s'échapper à sa poursuite , par le secours de son art , elle se frota d'une pommade enchantée , & sortit en effet sous la forme apparente d'un lapin , tandis que ce Cavalier se baissoit pour entrer , afin de rassurer sa belle fugitive , & sçavoir , s'il étoit possible , qui elle étoit.

Grassinde ainsi échappée , laissa entrer le Cavalier dans la grotte , & reprenant aussi-tôt sa forme , ou plûtôt ôtant le charme qui la faisoit paroître aux yeux des autres sous cette figure , retourna au Château. Cependant le Cavalier cherchoit des mains dans l'obscurité de cette caverne , cette aimable fugitive sans la trouver : enfin persuadé qu'elle pouvoit être cachée dans quelque recoin où il étoit impossible de l'aller chercher sans lumiere ,

il sortit & se coucha au lieu même où il l'avoit vûë, & il s'y endormit aussitôt, l'imagination remplie de cette avanture.

Mais si le Cavalier fut épris de la beauté de son inconnuë, la crainte qui d'abord avoit saisi le cœur de Grassinde étant dissipée, la bonne grace & la majesté qu'elle avoit remarquée au premier abord de son inconnu, se representa à sa mémoire ; elle rentra ainsi occupée dans le Château, & s'étant couchée sur son lit, elle sentit dès-lors que son cœur s'étoit declaré pour lui, & que le destin sembloit lui offrir en la personne de ce charmant inconnu, un époux digne de la posseder ; & quoique ce ne fût encore qu'un simple prejugé, elle ne laissa pas de craindre de le perdre, sans sçavoir où le retrouver. Ces réflexions la rendirent chagrine ; elle accusoit sa timidité de la promptitude qu'elle avoit euë à le fuir, & cherchoit le moyen de reparer, s'il étoit possible, sa faute : & pour ne rien risquer dans une chose d'où dépendoit déja tout son bonheur, elle résolut d'avoir recours à son art, quoi qu'Agesilande ne lui eût jamais appris

aucun ſecret qui pût favoriſer l'amour, l'amour lui-même prit ſoin de l'inſtruire.

Le moyen que l'amour lui ſuggera en cette occaſion, en même temps ſi ſi preſſante & ſi eſſentielle à ſon repos, fut d'enchanter ſon inconnu dans le lieu où il s'étoit endormi, afin qu'elle pût l'y trouver le lendemain ; & comme l'amour qu'elle avoit pris tout à coup pour lui, ne lui permit pas de dormir de toute la nuit ; elle ſe leva dès qu'il fut jour, & courut à la roche de la Fée, où elle le trouva enchanté comme s'il eût été ſaiſi d'un profond ſommeil.

Ce fut là que le conſiderant ſans crainte, ſon cœur ſuſceptible reçut les plus vives impreſſions ; ſes yeux trouvoient un ſecret plaiſir à voir la beauté & la bonne mine de ce jeune Heros, dont elle devoit être la premiere conquête ; mais ce plaiſir étoit traverſé par la crainte de le perdre dès qu'elle auroit diſſipé le charme. L'Amour qui favoriſoit ſes vœux, vint encore à ſon ſecours, il lui inſpira d'enchanter le lieu, & de le faire paroître à ſes yeux un Palais ſuperbe, dans lequel Graſ-

ſinde devoit ſe faire voir à ſon inconnu toute brillante de pierreries, & environnée d'une gloire éclatante qui devoit faire une étrange revolution dans tous les ſens de ſon Amant.

Dès que ce charme fut préparé, elle le frappa ſur l'épaule d'une baguette enchantée qui l'éveilla. Mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'en ouvrant les yeux, il ſe vit dans un appartement magnifique, ſi different du lieu où il ſe ſouvenoit de s'être endormi la veille! La crainte, le reſpect, l'admiration ſe remarquoient dans toutes ſes actions & dans ſes yeux; il les frotta mille fois de ſes mains pour ôter le voile dont il les croyoit offuſqués; tantôt il croyoit rêver, & que tout ce qu'il voyoit, n'étoit qu'illuſion; ou s'il ſe croyoit éveillé, il reſtoit immobile, les yeux fixés ſur ſon incomparable fugitive ſans oſer ni s'en approcher ni lui parler, tant il étoit interdit, en la voyant remplir avec tant de majeſté un thrône d'or émaillé de mille couleurs. Elle étoit elle-même parée de ſes plus précieux bijoux; mais encore plus par les graces que la nature avoit répanduës avec profuſion dans

toute sa personne, & que l'Amour en ce moment sembloit animer d'ün feu divin ; il attendoit ainsi, ou que le temps dissipât toutes ces illusions, ou que Grassinde elle-même le tirât de l'embarras où il étoit ; l'impatience de sçavoir quel seroit le sort de son amour, l'obligea enfin de rompre le silence la premiere, & elle le fit de cette maniere.

Chevalier, lui dit-elle, qui osez paroître à mes yeux dans une posture si indecente, dites-moi qui vous êtes ? Ce pauvre Chevalier craintif & interdit, se leva & se vint prosterner aux pieds du thrône, & parlant à celle qui étoit assise dedans, quoique tremblant, lui dit : Madame, je suis fils du Roy de Cordouë ; mais un fils malheureux & fugitif. Et pourquoi, lui dit Grassinde, si vous êtes fils de Roi, paroissez-vous surpris de la magnificence de ce lieu ? Ce n'est pas, Madame, repartit le Chevalier, cette magnificence qui cause mon étonnement, ce sont vos beaux yeux & la majesté qui brille dans toutes vos actions, qui causent mon admiration : je vous vis hier un moment, & tout ce que je vis dans ce moment

ne peut ſe concilier avec ce que je vois: plus je m'éfforce de débroüiller ce myſtere, plus ma raiſon ſe broüille elle-même & ſe confond: ce lieu âpre & deſert, où j'eus le bonheur de vous trouver, eſt diſparu ou changé; ou l'on m'a tranſporté pendant mon ſommeil dans ce Palais où tous les objets ſont raviſſans; mais ſi ma raiſon ſe perd dans ce miſtere, mon cœur n'en eſt que plus à plaindre, puiſqu'il perd ſa tranquillité ſans connoître la nature du mal qui le preſſe. Le trouble de votre cœur, lui dit Graſſinde, eſt un mal délicieux, & vous ne vous plaignez que parce que vous en ignorez la nature. Ah! Madame, s'écria le Cavalier, ce mal m'eſt inconu, je l'avouë, parce que je n'en ay jamais reſſenti les effets; mais je ſoupçonne que vos yeux portent le venin qui le cauſe. N'accuſez point mes yeux, lui dit Graſſinde, quand mon cœur accuſe les vôtres; c'eſt apparemment un mal contagieux qui ſe communique. Ah! Madame, s'écria encore le Cavalier, ſi vous êtes attaquée du même mal que moi, mes douleurs en ſeront plus legeres, & loin de m'en plaindre, je ſouhaiterois

d'en mourir. Non, non, repliqua-t'elle, vous ne mourrez point du mal que font mes yeux : car s'il est vrai qu'ils ayent quelque vertu dangereuse, mon cœur a le preservatif, qui en arrête l'effet & le progrès : mais afin qu'en Medecin habile, je puisse vous traiter selon la nature du mal, il faut que vous me le découvriez sans déguisement. Vous êtes, à ce que vous dites, fils d'un Roy Maure, ennemi des Chrétiens, & cependant je vous trouve ici dans un Pays où il semble que vous ne soyez pas en sûreté ; je ne sçache que deux raisons qui puissent vous forcer de vous exposer ainsi sous un déguisement emprunté ; sçavoir l'Amour, ou la Trahison. Vous êtes la seule, Madame, reprit le Cavalier, à qui j'aye confié ce secret, & ma vie est entre vos mains. Ce que vous m'avez dit, repartit Grassinde, ne m'apprend pas le vrai motif qui vous attire ici, & c'est la confidence que je vous demande, & que vous pouvez me faire sans crainte, puisque personne ne s'interesse plus que moi dans ce qui vous touche. Votre bonté, lui dit le Cavalier, me rassure, & je ne craindrai point

point de vous confier tout au long le ſecret de mon infortune, afin que vous jugiez mieux combien ma vie & la ſûreté de ma perſonne dépendent de vous.

Je ſuis fils du Roi de Cordouë, comme j'ai déja eu l'honneur de vous dire; nous ſommes deux freres, nés de deux Sultanes, ennemies jurées l'une de l'autre, & je ſuis le plus jeune: mon frere aîné qui craint d'avoir en moi un concurrent après la mort d'Almanzor notre pere qui eſt fort vieux, commence déja par s'aſſurer des ſuffrages des peuples par l'entremiſe & les brigues de la Sultane ſa mere, que l'ambition de regner domine; & j'ai appris que pour ne rien riſquer dans une affaire d'où dépend tout ſon bonheur & la gloire de ſon fils, elle avoit conſpiré ma mort: la Sultane ma mere ne ſe ſentant pas aſſez puiſſante pour s'oppoſer au deſſein de ſa rivale, & voulant m'échaper à ſa paſſion, a jugé que le moyen le plus ſûr étoit la fuite; toutes les meſures étant priſes, & le jour arrêté, elle me donna tout ce qu'elle avoit d'effets précieux, & me fit ſortir du Serail ſous le déguiſement

d'un Eunuque noir, & m'étant ainsi échappé à la faveur d'une nuit obscure, je gagnai le lieu qu'on m'avoit indiqué, où deux domestiques affectionnés m'attendoient avec des chevaux, & me suis enfin sauvé heureusement sur les Terres du Roi de Castille, où j'ai acheté un petit bien à dix lieuës d'ici, où sous le nom de Don Fernand que j'ay pris, je passe mes tristes jours sans autre recréation que la chasse; & c'est à cette heureuse récréation que je suis redevable du bonheur de vous avoir vûë, pourvû que ce bonheur ne devienne pas pour moi le plus cruel de tous les maux. Je crois, lui dit Grassinde, qu'il seroit plus sûr pour vous de vous confier au Roi, qui ne vous refuseroit pas un azile; & que peut-être par le moyen du secours qu'il pourroit vous donner, vous seriez en état d'entreprendre quelque chose contre les brigues de votre frere: car vous risquez dans la situation où vous êtes de passer pour un Espion, & la moindre peine que vous courez, quelque innocent que vous puissiez paroître, seroit une dure prison. J'ai fait, Madame, toutes ces reflexions, lui répondit Don

Fernand, mais le conseil m'a manqué jusqu'ici, parce que je ne sçavois à qui me confier, & je n'ai suivi que celui de la crainte. Hé bien, répartit Grassinde, puisque vous avez été assez heureux pour n'être pas encore reconnu, rendez vous mon prisonnier, & je ferai agir toute ma faveur auprès du Roi, qui ne vous refusera pas sa protection. Ah! Madame, s'écria Don Fernand, puis-je croire que tout ce que je vois, & tout ce que j'entens ne soit pas un rêve agréable, qui seduit mes sens; & que tout le bonheur dont je me flatte en ce moment ne s'évanoüisse pas avec le sommeil! Allez; sortez de ce Palais, lui dit Grassinde, & lorsque vous aurez retrouvé votre cheval, suivez l'avenuë qui conduit au Château, & demandez à parler à Grassinde; cependant recevez de ma main cet anneau, qui servira d'enseigne aux gens pour vous faire entrer, & qui pourra encore vous être utile dans d'autres occasions.

Don Fernand obéït aux ordres de cette illustre inconnuë; il crut en la quittant passer pardessous plusieurs arcades qui formoient une galerie super-

be, & comme il crut être à la porte; une nuée obscure l'environna tout à coup, & ne lui permettant pas de voir à ses pieds, il s'assit en attendant que ce nuage épais fût dissipé. Ce nuage enfin étant disparu, il se trouva au pied de la Roche où il étoit monté la veille, son cheval attaché où il l'avoit laissé, & près de lui une corbeille pleine de Provende qu'on lui avoit apportée.

Alors regardant de tous côtés où étoit ce Palais superbe dont il croyoit de sortir, tout étoit disparu, & le lieu lui parut tel qu'il l'avoit vû la veille. Alors persuadé plus que jamais, que tout ce qu'il s'imaginoit avoir vû, n'étoit qu'un rêve agréable, auquel la belle fugitive avoit donné lieu, il ne sçavoit s'il devoit aller au Château, ou non, parce qu'il ne débroüilloit pas bien si toutes ces merveilles dont son esprit étoit rempli, étoient effectives ou illusoires.

Comme il repassoit dans son esprit toutes ces choses, il entendit sonner du cor, & se doutant que c'étoient ses Veneurs qui le cherchoient, il leur répondit avec un petit cor d'argent qu'il avoit à sa ceinture, & bien-tôt

après ils se rassemblerent tous. Ses gens en le voyant presque immobile (parce que son esprit étoit rempli de mille idées differentes, & son cœur attaqué par l'endroit le plus sensible) n'osoient presque lui demander la cause d'une si sombre rêverie ; cependant ils lui parlerent & lui demanderent plusieurs fois en vain le sujet de son chagrin, & loin de leur répondre, il sembloit un homme hors de lui-même, que tous les objets presens ne touchent point ; car songeant à la blessure que la belle Grassinde lui avoit fait, & quelquefois à la magnificence de ce Palais enchanté, dont il croyoit de sortir, il sembloit avoir perdu l'usage de tous les sens, tant il étoit combattu interieurement de toutes ces idées. S'il songeoit à ce qu'il avoit revelé à cette aimable inconnuë, il s'accusoit d'imprudence, & se voyant par-là exposé à mille dangers, la crainte s'emparoit de son cœur : mais comme il revenoit à la vrai semblance qui vouloit que tout ce qu'il croyoit avoir vû, ne fût que l'effet d'un rêve agréable, il se rassuroit ; & cette derniere opinion plus forte & plus naturelle lui fit aban-

donner le deſſein d'aller au Château, de crainte qu'une démarche ſi legere le rendît confus, & peut-être la riſée de ceux à qui il s'adreſſeroit dans un lieu où il ne connoiſſoit perſonne. De ſorte que ſans rendre compte à ſes gens de tout ce qu'il repaſſoit dans ſon eſprit, il leur dit : mes amis, retournons chez nous, car j'ai paſſé une ſi mauvaiſe nuit dans cette roche que vous voyez, que j'ai beſoin de repos.

Cependant, l'amoureuſe Graſſinde qui l'attendoit avec une impatience extrême, & qui avoit donné des ordres ſecrets, pour qu'on le fit entrer dans ſon appartement, commença à craindre que le moyen artificieux qu'elle avoit employé pour le prevenir en ſa faveur, n'eût pas tout le ſuccès qu'elle en attendoit ; & elle ne fut pas longtemps ſans en être convaincuë.

Ce fut en vain qu'elle envoya un Page après ſon fugitif ; il étoit déja loin, il retournoit chez lui, rêvant à l'objet dont ſon cœur ſe ſentoit épris ; il en jugeoit comme du reſte, & croyoit que ſon cœur devenu ſenſible pour un fantôme, ſe guériroit

aussi promptement qu'il avoit reçû le mal. Mais Grassinde qui ne sentoit que trop véritablement le mal que son vainqueur prenoit pour un songe; & piquée du mépris qu'il sembloit faire de ses ordres, se servit utilement du secret dont il lui avoit fait confidence, pour en disposer & le réduite à la necessité de dépendre d'elle.

Pour executer ce dessein, elle se servit d'un Officier de la maison, qui lui étoit affectionné, lequel avec six hommes déguisés en satellites, & bien armés en cas de résistance, fut investir la maison de Don Fernand, tandis que celui qui commandoit l'escoüade étant entré, lui fit ce compliment. Monsieur, lui dit-il, vous êtes découvert, & je viens par ordre du Roi vous arrêter, & vous conduire en un lieu où l'on puisse répondre de vous.

Don Fernand demeura interdit & sans repartie; comme il étoit bien sûr de n'avoir revelé son secret à personne, & que tous ses gens mêmes ne le connoissoient que pour un Gentilhomme étranger, il commença à croire que Grassinde n'étoit pas un phantôme, mais un objet réel à qui il s'étoit

trop légerement confié, & que ce ne pouvoit être qu'elle qui l'avoit trahi.

La guerre en ce tems là étoit animée contre les Maures, dont la puissance diminuoit de jour en jour, & l'on faisoit un mauvais parti à tous ceux qu'on attrappoit. Mais Don Fernand se confiant en son innocence, & que loin de le traiter en ennemi, on auroit compassion de son sort, ne fit aucune difficulté de suivre l'Officier; & montant sur un cheval qu'on avoit destiné pour lui, il partit accompagné de l'Exempt, & suivi de six Satellites, pour aller où on avoit ordre de le conduire.

Tandis que Graffinde traitoit si rigoureusement Don Fernand, elle étoit elle-même assez maltraitée de son pere, qui vouloit qu'elle reçût les visites fréquentes d'un Gentilhomme de ses voisins, qu'il lui vouloit faire épouser, & qu'elle haïssoit à la fureur : cependant elle eut longtems cette complaisance sans murmurer, pour ne pas chagriner un homme de quatre-vingt ans, & à qui peut-être elle auroit abregé les jours par la résistance qu'elle auroit faite à ses volontés. Mais com-

me le Gentilhomme avoit lieu de craindre que le pere de Graſſinde venant à mourir, l'eſperance d'épouſer ſa fille, ſeroit enſevelie avec lui, parce qu'il ne lui voyoit aucun penchant, ni pour le mariage, ni pour lui, & qu'il ne comptoit que ſur ſon obéïſſance aux volontés de ſon pere, il le ſollicitoit juſqu'à l'importunité; & le bon homme qui deſiroit la choſe, ſe rendit auſſi importun envers ſa fille, qu'on l'êtoit envers lui. Graſſinde par ſes careſſes l'avoit toujours amuſé; ſon cœur juſques-là, n'avoit encore ſenti que de foibles atteintes de l'amour; elle lui repreſentoit quelquefois l'obligation où elle étoit, de reſter en l'état qui flattoit ſon imagination, & ce qu'elle riſquoit de perdre en ſe mariant; mais le bon homme obſtiné & ſollicité, tenoit ferme, & lui dit qu'il vouloit être obéi.

Ces dernieres perſecutions plus preſſantes que les premieres, ſe firent juſtement dans le tems que ſon cœur commençoit d'être ſuſceptible, & que bien-tôt après, la vûë de Don Fernand acheva de le captiver; de ſorte que la perſecution d'un côté, & de

l'autre, l'amour qu'elle avoit pris tout à coup pour ce jeune Heros, lui donnerent une haine mortelle pour celui qu'on lui destinoit, & elle seroit morte de désespoir, si son art ne lui eût suggeré un moyen de s'en défaire.

Mais, Madame, dit alors Dona Victoria à Dulcinée & au Chevalier, je m'apperçois qu'insensiblement je m'engage dans un récit qui nous feroit passer ici la nuit pour le finir : je ne songe pas que vous êtes fatiguée, & que j'abuse de votre complaisance ; de plus, je vois qu'on vient nous avertir que le couvert est mis pour le souper. Remettons, s'il vous plaît, à demain ce qui me reste à vous dire de cette longue Histoire : nous aurons assez de tems avant que votre mari arrive, si nous sommes assés heureux pour qu'on le trouve, & qu'on ait assés de pouvoir sur lui, pour le ramener : Allons nous mettre à table, afin de nous aller bien-tôt après reposer.



CHAPITRE LVI.

Suite du précendent, rempli d'évenemens merveilleux.

LE lendemain matin, Dulcinée étant impatiente d'apprendre la ſuite merveilleuſe de l'Hiſtoire de Graſſinde, entra dans la Chambre de Dona Victoria, où elle avoit vû entrer la Nourrice avec ſon enfant; & le Chevalier, ſoi-diſant, des Miroirs, y étant entré preſqu'auſſitôt, elle leur demanda ſi cela leur feroit plaiſir qu'elle continuât le recit qu'elle leur avoit commencé la veille; à quoi Dulcinée & le Chevalier ayant conſenti, elle les fit aſſeoir près de ſon lit, & reprit ſon Hiſtoire comme elle ſuit.

Nous avons dit que Graſſinde ſe trouva fort embarraſſée au ſujet du Gentilhomme que ſon pere vouloit qu'elle épouſât, parce qu'elle vouloit détourner la choſe adroitement, de maniere que ſon pere ne pût s'en offenſer. Elle le haïſſoit déja pour ſes mauvaiſes manieres, & l'amour qu'elle venoit de

prendre tout à coup pour Don Fernand, le lui rendoit encore plus haïssable, parce qu'elle sçavoit que c'étoit moins pour la posseder, que pour se voir maître en l'épousant, des effets précieux qu'Agesilande lui avoit laissée. Bien persuadée que son cœur n'étoit succeptible que d'avarice, elle resolut de lui parler ainsi, en presence de son pere.

Un jour qu'il vint avec le bon homme lui rendre visite, & la solliciter de répondre aux volontés de son pere, elle lui dit : Monsieur, je suis surprise que n'étant pas trop favorisée de la fortune, vous puissiez jetter les yeux sur une fille qui en est encore moins favorisée que vous ; & qui par conséquent ne feroit qu'augmenter votre malheur, au lieu de le réparer. Ce pere entendant parler sa fille de la sorte ; & remarquant que ce langage déconcerteroit le pauvre Gentilhomme, le poussoit du coude, & lui parlant à l'oreille, lui dit tout bas ; c'est pour vous éprouver ce qu'elle en dit, persistez de la presser ; dites-lui que vous l'aimez, & que ce n'est pas son bien que vous recherchez, mais sa personne,

je vous répons que vous ne serez pas trompé. Mais tout ce raisonnement ne paroissant à l'amant interressé qu'une feinte pour le mieux attraper, & ne voulant pas agir en aveugle, & se charger imprudemment d'une femme, sans sçavoir à quelle condition, il demeura court & sans repartie au compliment de Grassinde. Cependant le bon homme le pressant de parler ; après quelques momens de silence, il répondit ainsi : Je voudrois, Mademoiselle, lui dit-il, que la situation de mes affaires me permît de ne considerer dans le choix d'une femme que le mérite de sa personne, sans avoir aucun égard à son bien ; mais l'ingrate fortune en ayant ordonné autrement, & mes affaires ayant besoin d'un petit secours, la crainte de rendre une femme malheureuse, me force de consulter mon interêt, plûtôt que mon affection. Je vois bien lui répondit Grassinde, que les effets précieux que le bruit commun a répandu, que j'avois hérité de ma tante, sont l'objet qui vous attire ; mais supposé que ce bruit ait quelque chose de vrai, (car je ne

ſuis guére plus ſçavante que vous là-deſſus) il y a une autre difficulté que celle de ma réſiſtance à vaincre, c'eſt que ces effets ſont renfermés dans un caveau ſouterrain où ce petit degré répond, ſous la garde d'ün Dragon qu'il faut combattre & vaincre pour les poſſeder, à condition de m'épouſer. Voyez, Monſieur, ſi vous voulez riſquer cette entrepriſe, & ſi vous êtes aſſez heureux pour y réüſſir, je conſentirai aux volontés de mon pere.

Le Gentilhomme qui ne ſe piquoit pas de bravoure, & qui ne comptoit pas qu'il lui fallût conquerir le bien d'une femme à la pointe de l'épée, ne ſçut à quoi ſe déterminer; & prenant peu de tems après congé d'elle, il lui dit, que dans vingt-quatre heures il lui rendroit réponſe ſur ce qu'elle venoit de lui propoſer. On n'eut pas de peine à lui accorder le délai qu'il demandoit, & le bon homme de pere n'oublia rien pour tâcher de le perſuader; mais la choſe lui paroiſſant un peu embarraſſante, il retourna chez lui tout rêveur, & preſque rebuté de Graſſinde.

Ce qu'on croyoit de véritable dans toute cette Histoire, étoit qu'Agesilande avoit caché ce coffre précieux au fond de ce petit degré, & qu'un esprit ou une Fée, sous la forme d'un Dragon le gardoit : mais Grassinde sçavoit le moyen de le charmer, & de s'emparer du coffre sans peril ; & ce secret lui avoit été donné, afin qu'elle pût par ce moyen, en cas qu'elle voulût se marier, en favoriser celui qu'elle se destineroit pour époux ; ou pour l'engager à rester toujours fille, car le charme étoit tel que si c'étoit un homme qui fût pour le conquerir, il falloit qu'il jurât d'aimer & d'épouser Grassinde ; & si c'étoit elle-même, il falloit qu'elle fit vœu de garder la continence, & de rester fille toute sa vie ; & il y alloit de la vie de l'un ou de l'autre de violer leur serment. De sorte que Grassinde jusques-là n'ayant encore pris aucun parti, le trésor étoit resté à sa place en la puissance du Dragon, que sa tante avoit préposé pour le garder.

Cependant le pauvre Gentilhomme déconcerté de tous les projets qu'il avoit faits, sur le rétablissement de

ses affaires, arriva fort triste chez lui, de ce contre-tems à quoi il ne s'attendoit pas; & se consultant là dessus, à un cousin qui demeuroit avec lui, le cousin ayant écouté avec attention toute l'histoire, lui dit en riant; Ne voyez-vous pas qu'on se moque de vous, & qu'on vous traite comme un petit enfant avec ce Dragon, dont on tâche de vous effrayer, & ce tresor prétendu, dont on dit qu'il est le gardien. Mais quoique tout cela me paroisse de purs contes de vieilles, je voudrois avoir le plaisir de pousser la chose jusqu'au bout; je descendrois dans ce caveau, & comme il pourroit bien être que quelque assassin déguisé sous la forme de ce Dragon vous attendroit dans ce lieu souterrain, pour se défaire de vous, je porterois à ma ceinture deux bons pistolets, & mon épée d'une main avec un flambeau de l'autre; j'irois chercher ce monstre, & du plus loin qu'il se feroit voir, je lui envoyerois deux ou trois balles dans le corps, & bientôt après vous découvririez toute la fourberie de cette fille qui vous haït, & qui cherche par-là, ou à vous rebuter, ou à

ſe défaire de vous & de vos importunités, & je me moquerois d'elle après cela.

Notre timide amant, devenu brave par le conſeil de ſon couſin, retourne le lendemain matin au Château de Graſſinde, bien réſolu de tenter l'avanture. Il la fut trouver dans ſon appartement, & lui parla de la ſorte : Vous voulez, lui dit-il, mettre mon amour à quelque épreuve, ou vous divertir de ma credulité ; quoi qu'il en ſoit, l'obéïſſance ſied bien à un amant, & quand tout ce que vous me dîtes hier, ne ſeroit que de pures contes de vieilles, comme il y a tout lieu de le croire, du moins en connoîtrai-je tout le myſtere & toute la fourberie, ſi je n'en reviens pas plus riche. Non, non, interrompit Graſſinde, ne vous fiez pas ſur ce préjugé, qui pourroit contribuer à vous perdre : ma tante ne ma rien dit là-deſſus que de très ſérieux ; il y va de votre vie, ſi tout autre motif que celui d'un amour ſincere, vous fait agir ; je vous donne cette avertiſſement en preſence de mon pere, afin qu'on ne puiſſe imputer votre mort qu'à votre impru-

dence, ou plûtôt à l'avidité que vous avez de posseder le trésor, & non au desir sincere de me posseder.

Suivant ce que vous me dites, Madame, lui répondit le Gentilhomme, toutes les armes que je porte me seront inutiles : car s'il est censé que ce soit l'amour que je vous porte, qui m'engage de descendre dans un lieu que vous me dites si perilleux, le Dragon ne me doit faire aucune resistance, & ma présence toute seule doit lui donner la mort : si au contraire l'interêt est le véritable objet qui me fait agir, & que l'amour ne soit qu'un vain prétexte pour vous tromper, toutes mes armes n'auront aucun effet, & ma mort est inévitable. Vous raisonnez fort juste, lui dit Grassinde, & c'est à vous de vous éprouver là-dessus. Sans mentir, Madame, reprit-il, c'est exiger de moi une preuve d'amour bien cruelle, & je doute fort qu'un autre soit tenté de posseder ni le tresor, ni vous-même à ce prix-là. Ce n'est pas moi, reprit Grassinde qui ai fait cette loi, mais Agesilande, qui étoit la maîtresse de disposer de son bien, aux conditions qu'elle vouloit ; & elle en a usé

ainsi, afin que ces difficultés rebutant tous ceux qui voudroient me rechercher, je restasse toujours en l'état où je suis à son imitation : prenez là-dessus votre parti.

Le Gentilhomme prévenu par son cousin, qui traitoit tous ces prétendus enchantemens, avec tout l'art de la Magie, de sottises & de rêveries, fit l'esprit fort ou l'amant passionné, & se jettant aux genoux de Grassinde, lui dit avec une passion feinte, & concertée : Madame, la vie quelque précieuse qu'elle paroisse, est peu de chose, en comparaison du bonheur de vous posseder ; & il n'y a rien que je ne risque pour vous convaincre de l'ardeur de ma passion ; trop heureux, si en vous faisant ce sacrifice, je puis être assuré d'avoir quelque part en votre affection. En finissant ce petit compliment, il lui prit la main pour la baiser, & s'étant fait allumer un flambeau, il prit congé de Grassinde, qui le recommanda à Dieu en lui ouvrant le petit degré, dont elle referma aussi la porte : & nous le laisserons aller, pour voir ce qui arriva au jeune Prince Don Fernand depuis sa détention.

Nous avons vû ci-devant, de quelle maniere Don Fernand fut arrêté & conduit en priſon par un Exempt ſoutenu de ſix Archers, & pour continuer l'hiſtoire de ſa détention, nous dirons, qu'ayant marché preſque tout le jour, & n'étant plus qu'à demie lieuë du Château d'Ageſilande, l'Officier s'approcha de lui, & lui dit : Vous ne trouverez pas mauvais, Monſeigneur, que j'execute les ordres qui m'ont été donnés à votre ſujet. Je ne ſuis pas, lui répondit Don Fernand, en état de vous reſiſter ; vous pouvez executer vos ordres, puiſqu'en me traitant comme un inſigne ſcelerat, on oublie ce que je ſuis : quels ordres avez-vous ? J'ai ordre, lui dit l'Exempt, de vous bander les yeux, juſqu'à ce que nous ſoyons arrivés où j'ai ordre de vous conduire. Eſt-ce que tu me conduis au ſupplice, lui repartit le Prince ? Non, Monſeigneur, lui dit l'Officier, & je ne crois pas même que vous deviez craindre un ſi funeſte ſort; mais vous ſçavez qu'on eſt en guerre contre les Maures, & qu'il eſt de la prudence des Miniſtres d'Eſtat, de s'aſſurer de toutes les perſonnes ſuſ-

pectes comme vous, & je crois que vous ne m'en voudrez pas plus de mal, puiſqu'il faut que j'obeïſſe à ceux de qui je dépens.

Le pauvre Prince ainſi maltraité, les yeux bandés & les mains liées d'un cordon de ſoye, laiſſoit conduire ſon cheval par l'Exempt qui marchoit à côté de lui, & les Archers quelque peu éloignés derriere; & chemin faiſant, ils s'entretenoient enſemble ſur le ſujet de ſa détention. Je voudrois bien ſçavoir, dit le Prince à l'Exempt, qui m'a pû découvrir, car mes gens ne me connoiſſent point pour ce que je ſuis? Ignorez vous, Monſeigneur, lui répondit l'Exempt, qu'en temps de guerre on a des eſpions par tout, & dès qu'on vous trouve de manque dans le Serail, il eſt aſſez naturel d'obſerver de près tous les inconnus qui font quelque figure dans le monde. Vous ſuppoſez, lui dit le Prince, que dès qu'on m'a trouvé de manque dans le Serail de mon pere, on a dû répandre le bruit de ma fuite juſqu'au dehors; & c'eſt ce qui vous trompe. D'un côté, la Sultane qui avoit conſpiré ma mort, ne m'ayant plus en ſon pouvoir, doit

cacher avec soin son dessein, & ne point paroître interessée dans tous les mouvemens qu'on se pourra donner pour me chercher ; la Sultane ma mere au contraire, accusera sa rivale de ma mort, & se répandra en larmes & en imprécations contre elle ; le Roy mon Pere, qui a consenti à la chose, ne s'embarassera pas de me faire chercher. Je conviens de cela, reprit l'Exempt, mais la Sultane votre ennemie a trop d'interrêt de sçavoir ce que vous êtes devenu, pour ne pas agir secretement par ses espions, afin de vous faire perir en quelque lieu qu'elle vous découvre ; car si l'on vous craignoit lors que vous étiez renfermé dans un Serail, à plus forte raison vous doit on craindre lorsque vous avez la liberté, & que vous pouvez entreprendre quelque chose contre votre frere ? Et j'ai lieu de croire que tout prisonnier que vous êtes, du Roi de Castille, votre vie est plus en sûreté, que si vous étiez libre dans votre maison. Je conviens de ce que vous dites, repliqua Don Fernand, & si le Roi de Castille vouloit entrer dans mes interêts, & se liguer avec moi, je lui donnerois des

lumieres dont il pourroit tirer beaucoup d'avantage, & lui épargner bien du monde & de la dépense. Vous pourrez, lui répondit l'exempt, faire ces propositions à ceux qui viendront vous interroger, & cela pourroit adoucir le chagrin de votre prison, ou vous procurer la liberté.

Enfin notre illustre prisonnier, en s'entrenant sur ce même sujet, sur lequel je ne m'étens pas davantage, arriva à une porte de derriere du Château, qui en traversant un petit jardin, répondoit à l'appartement qu'on lui avoit destiné pour prison ; & dès qu'il y fut entré, on le délia, on lui débanda les yeux, & on le laissa avec un de ses domestiques qui l'avoit suivi, à qui on avoit aussi bandé les yeux.

Ce fut-là que ce jeune Prince se voyant renfermé, se prit à se promener à grands pas dans sa chambre, en rêvant à ses infortunes, dont la plus sensible à son avis, étoit l'amour qu'il avoit pris pour son inconnuë ; car encore bien qu'il crût quelquefois, que cette incomparable beauté dont son cœur avoit reçu tout à coup une si

dangereuſe bleſſure, ne fût qu'un vrai fantôme, la plaie n'en étoit pas moins ſenſible, & ne lui paroiſſoit pas moins incurable. Cette image agréable ſe repreſentoit ſans ceſſe à ſon imagination, & toute ſa raiſon ne lui ſervoit de rien pour ſe guerir d'une paſſion vive, qui s'augmentoit plûtôt par le ſouvenir de tout ce qu'il croyoit avoir vû, qu'elle ne ſe diſſipoit par les efforts que la raiſon lui faiſoit faire ſur lui-même, pour éloigner toutes ces penſées de ſon eſprit. Etoit-ce un rêve, ſe diſoit-il à lui-même? Oüi, c'en étoit un. Ne m'étois je pas couché à l'entrée d'une caverne obſcure, où je m'endormis? N'y vis-je pas entrer cette aimable fugitive que je pourſuivis? Si cela eſt, ce Palais ſomptueux, & tout ce que mon imagination me rappelle, n'eſt donc que l'effet du ſommeil; car que devint ce Palais, dès que je fus éveillé? Tout diſparut à mes yeux, je me trouvai où j'étois la veille, & il ne me reſte de tout cela, que le ſouvenir & l'image de l'illuſtre hôteſſe de ce lieu enchanté, que je ne puis effacer de mon cœur; mais, reprenoit-il, n'étois-je pas bien éveillé, lorſque je vis cette

aimable

aimable fille plus brillante que l'Aſtre du jour ? ne lui parlai-je pas ? n'étois-je pas en ce moment ébloüi de la magnificence de ſon Palais, & charmé de l'éclat de ſa beauté ? ne ſentis-je pas tout à coup que mon cœur juſques-là inſenſible, ne put reſiſter à tant de charmes ? Il ſe vit attaqué tout à la fois par tant d'endroits, qu'il ne put parer le coup mortel ; Il me ſouvient encore de tout ce qu'elle me dit, & de tout ce que je lui répondis, & cependant la raiſon veut que je regarde toutes ces choſes comme de pures illuſions. Toutes ces beautés en effet ſont diſparuës, & la plaie que mon cœur reſſent encore eſt la ſeule preuve qui puiſſe combattre ma raiſon.

Comme il raiſonnoit ainſi ; il ſentit en mettant la main dans une de ſes poches, l'anneau que Graſſinde lui avoit donné ; il le tira, & ſe reſſouvenant en le regardant de tout ce que Graſſinde lui avoit dit en le lui donnant, il s'écria : ah ! ciel que vois-je ? puis-je après une preuve de cette nature, douter encore de la réalité de tout ce que j'ai vû ? Ne tira-t-elle pas cet anneau de ſon doigt pour me le donner ? ne

me dit-elle pas en me le donnant, de le montrer à ses gens, afin qu'ils me fissent entrer dans son appartement, & ne pouvant le mettre à mon doigt, ne me souvient-il pas de l'avoir serré dans le lieu où je le trouve ? Oüi, il me souvient de tout cela, & cet anneau rappelle encore à ma memoire mille circonstances de tout ce que je vis. Après quelques momens de silence, il se reprenoit, & disoit : mais le lieu où toutes ces merveilles se sont passées ne subsiste plus ; tout est évanoüi avec le sommeil, & lorsque je crois sortir de ce magnifique Palais, je me trouve dans un lieu desert, au pied d'une roche escarpée où je m'étois endormi la veille, & où mes gens me vinrent trouver. Ainsi la vrai-semblance veut que j'aye rêvé toutes ces merveilles, & cet anneau veut que tout cela me soit effectivement arrivé : que ce soit enfin un songe ou une verité, je suis également à plaindre, puisque j'aime, & que je me sens consumer par le feu que cette aimable inconnuë a porté dans mon sein, sans que je sçache où la trouver, & si je dois avoir quelque esperance d'être un

jour soulagé de la plaie vive & cruelle qu'elle m'a faite.

Ma détention n'est rien en comparaison du mal que j'endure : s'il est vrai que je sois decouvert pour ce que je suis, ma vie n'en est que plus en sûreté, puisque je suis moins accessible à mes ennemis dans cette prison que dans ma petite retraite ; & si le Roy de Castille veut écouter les propositions que je lui ferai, non-seulement je serai au dessus de toutes mes craintes ; mais je pourrois voir revivre en moi l'esperance de remonter un jour à venir sur le trône de mon pere, malgré les efforts de mes ennemis. La crainte que me cause l'amour, est la seule qui me trouble ; elle est plus sensible que toutes les autres.

Tandis que le pauvre, soi-disant, Don Fernand s'entretenoit ainsi lui-même, il se fit tout à coup un bruit assez grand qui le saisit : c'étoient des verroüils & de grosses serrures que l'on ouvroit, & enfin un tourniquet qui répondoit dans sa chambre, par lequel on lui passa un souper assez bon & assez propre pour marquer quelque distinction. Ses chagrins & sa

rêverie l'empêchoient de sentir les besoins qu'il avoit de prendre de la nourriture, mais la vûë & le fumet des mets qu'on lui sevit, réveillerent son apétit, il se fit une raison, mangea, & peu de temps après se coucha.

Il se passa deux ou trois jours de la même maniere, sans qu'il vît personne : cependant Grassinde qui étoit attaquée du même mal, & qui le supportoit moins patiemment que lui, n'auroit pû attendre si long-tems à voir son prisonnier, si par un trou qu'elle avoit eu la précaution de faire à la voûte de sa prison, elle n'avoit trouvé le moyen de le voir & de l'entendre, sans en être vûë ; & sa passion étoit si vive, qu'elle passoit tout le jour & une partie de la nuit couchée sur un tapis, à considerer son amant, & à méditer sur tout ce qu'elle lui entendoit dire.

Elle ne fut pas long-tems à connoître qu'elle en étoit aimée autant qu'elle l'aimoit, & que par consequent sa conquête étoit presque certaine, à moins que l'inégalité de leur condition ne fît obstacle à leur union. Elle eut encore un autre plaisir, qui fut de n'avoir

pas fait connoître sa foiblesse à son vainqueur, comme elle avoit resolu de le faire, s'il eût obéï à ses ordres en allant au Château, car elle avoit pris par avance les sentimens qu'elle desiroit de lui inspirer, & il eût été facile à Don Fernand, de connoître que la tendresse de ses regards prévenoit déja celle que son cœur méditoit de lui découvrir: peut-être même que son amour n'auroit pas eu un si heureux succès, si elle se fût offerte la premiere, en suivant les premiers transports de sa passion. Cependant elle ne laissoit pas d'être inquiete & craintive; elle ne pouvoit quitter de vûë, celui qu'elle aimoit plus qu'elle-même; un tapis étendu sur les pierres dures & raboteuses d'une voûte, lui devint un lit charmant, & elle ne le quittoit que lorsque la lumiere étoit éteinte dans la chambre de son amant, & qu'elle ne pouvoit plus le voir; pour lors elle retournoit dans son appartement, & passoit le reste de la nuit à s'entretenir de son amour avec sa femme de chambre. Dis-moi, Camille, lui disoit-elle, crois-tu que Don Fernand veüille bien m'épouser? si tu sçavois, ma chere,

quelle est ma crainte là-dessus, tu aurois pitié de moi ? car je mourrois de la mort la plus cruelle, s'il ne vouloit point de moi. Si Don Fernand, lui répondît Camille, étoit en possession du Royaume de son pere, ou qu'il eût seulement l'esperance de le posseder un jour, je ne voudrois pas répondre qu'il voulût de vous, aux conditions de vous épouser : mais en la situation où il est, pauvre, fugitif, dépoüillé de bien & d'esperance, quel sort plus doux & plus avantageux peut-il prétendre ? Tu juges de ce que Don Fernand feroit, lui dit Grassinde, par ce qu'un Prince Chrétien pourroit faire dans la situation où il est ; mais ne sçais-tu pas que les Mahometans ne sont pas si circonspects que nous, sur le choix de leurs femmes, qui ne sont pour la plûpart que des esclaves ? Comme il n'y a point chez eux de noblesse hereditaire, la beauté toute seule décide du choix qu'ils font de leurs femmes. Si cela est ainsi, Madame, repartit Camille, vous avez tout lieu d'esperer. Je le crois reprit Grassinde, puisque j'ai lieu de croire que je suis aimée, mais ma crainte est de sçavoir

à quelle condition il voudroit me posseder : car s'il prétend m'épouser en Mahometan, qui n'est au fonds qu'un veritable concubinage, je mourrai plûtôt que d'y consentir ; la délicatesse de mon amour, ne peut souffrir de concurrence, il faut qu'il se fasse Chrétien, & que je puisse me flatter d'être l'unique objet qui le touche, pour qu'il soit digne de me posseder : Dis-moi, Camille, est ce aimer, que d'aimer à la maniere de ces Infideles ; un cœur qui brûle de tant de flames differentes, & qui se profane par tant de fausses adorations, ne peut pas dire qu'il aime veritablement; cette seule pensée provoque mon cœur au dégoût. Et si le zele qu'il a pour sa fausse Religion, reprit Camille, est plus fort que l'amour que vous croyez qu'il a pour vous, que ferez-vous ? car, Madame, toutes les fausses Religions n'ont fait tant de progrès en si peu de tems sur le cœur des hommes, que parce qu'elles flattent la sensualité, & je n'en trouve point, à mon avis, qui soit plus flateuse que celle de Mahomet, au sujet des femmes. Il n'y a aussi, repliqua Grassinde, que des

esclaves qui puissent s'accommoder de ce prétendu mariage, parce qu'il les éleve. Eh vous ne songez pas, Madame, reprit Camille, que vous êtes esclave de Don Fernand, ainsi ne répondez pas de ce que vous ferez; il est difficile d'accorder le devoir avec une passion qui a pris le dessus; vous n'ignorez pas ce que vous devez faire, mais vous ne sçavez pas si vous aurez la force de l'executer; on est brave lorsque le peril est éloigné, & notre bravoure s'évanoüit, lorsque nous sommes dans l'occasion; la resistance qu'on fait à un amant aimé, est si foible, qu'il juge de sa victoire dès le commencement du combat. Je te l'avouë, Camille, repartit Grassinde, je ne sens que trop ma foiblesse là-dessus, & tout mon art ne peut rien contre la violence de ma passion: cependant je te prie de croire, qu'il n'obtiendra jamais rien de moi, qu'il ne se convertisse, & qu'il ne m'épouse en face d'Eglise, quand même je devrois succomber à ma passion. Je souhaite, Madame, que vous n'oubliyez jamais les sentimens où je vous vois, & que vous ayez en même tems assez de force pour en profiter.

Enfin, trois jours s'étant passés de la sorte, Don Fernand entendit dès le matin du quatriéme jour, le bruit ordinaire des veroüils & des grosses serrures, & sa porte étant ouverte, il vit entrer un homme vêtu d'une robe de Magistrat, qui après une profonde réverence, lui dit qu'il venoit pour l'interroger. Vous pouvez, lui répondit Don Fernand, me demander ce qu'il vous plaira, & je tâcherai de vous satisfaire. Le prétendu Juge s'étant assis, & Don Fernand aussi, il lui dit: J'ai ordre de vous demander si vous êtes fils du Roy de Cordouë, comme on le dit? Oüi je le suis, lui dit Don Fernand. Cela étant, reprit le Juge, quelle raison vous oblige de venir déguisé dans un Pays ennemi, où sous un nom emprunté, vous passez pour ce que vous n'êtes pas? on a lieu de croire que vous êtes un espion. Je ne suis point espion, répondit Don Fernand, mais un pauvre fugitif, qui vient chercher un lieu de sûreté chez nos propres ennemis, contre la cruauté d'une Sultane, qui pour élever son fils sur le Trône, a conspiré ma mort. Ce que vous dites-là, reprit le Juge, paroît

un prétexte specieux, dont vous voulez couvrir le veritable motif de votre résidence dans ce Pays, & si vous n'êtes pas espion, & qu'en effet vous soyez fils du Roy de Cordouë, je croirois plûtôt qu'une maîtresse seroit le veritable objet de votre fuite. Mon cœur étoit libre, repartit Don Fernand, & n'avoit jamais senti les atteintes de l'amour, lorsque je me suis échappé du Serail de mon pere; mais je crains qu'aujourd'hui, je ne sois plus en état de parler le même langage. Une aimable Castillane, ou plûtôt un fantôme, qui a disparu à mes yeux comme un éclair, m'a ravi la liberté; sa beauté toute divine, m'a donné le coup mortel, dont la playe m'est plus sensible que ma détention. Connoissez-vous, repartit le Juge, cette aimable ennemie, ou du moins, sçavez-vous où elle est? Helas! non, répondit Don Fernand, & c'est ce qui me désespere. Vous êtes à plaindre, repliqua le Juge, car vous êtes Mahometan, & selon toutes les apparences, votre Castillane inconnuë, est Chrétienne, si ce n'est pas un fantôme; & cette difference de Religion, si opposée,

ſuffit pour faire obſtacle à votre bonheur. Ah ! Monſieur, s'écria Don Fernand, plût au ciel qu'à cela près, je la connuſſe. Quoi, reprit le Juge, vous vous feriez Chrétien ? il faut, ſi cela eſt, que vous ayez pris pour elle une forte paſſion ; mais ſi cet objet divin n'eſt qu'un fantôme, que deviendrez-vous ? Je mourrai, dit Don Fernand, s'il eſt poſſible de mourir du mal que je ſens ; mais puis-je croire qu'un fantôme forgé dans le ſommeil, ait tant de pouvoir ? Non ce n'en étoit point un, puiſqu'elle me donna un anneau que j'ai encore. Je la vis, cette aimable ennemie, & mes yeux furent frappés tout à coup d'une impreſſion vive, qui toute dangereuſe qu'elle me parut, ne laiſſa pas de me plaire ; ce mal quoique ſenſible & dangereux, eſt délectable, & je ſens que j'en crains plus la guériſon que le progrès. Enfin, reprit le Juge, ſi vous êtes ſincerement dans le deſſein de vous faire Chrétien, je vous conſeillerois de commencer par-là, tandis que j'informerai le Roy de tout ce qui vous concerne : peut-être que le ciel propice à vos vœux, vous inſpi-

reroit les moyens de vous guérir, ou s'interessant dans votre bonheur, vous feroit retrouver l'objet que votre cœur desire ; faites là-dessus vos réflexions, & après que j'aurai rendu compte au Ministre, de ma Commission, je reviendrai vous voir, & sçavoir en quelle disposition vous serez.

Voilà, dit alors Dulcinée, un Juge qui me paroît bien traitable, & qui s'nteresse si fort dans la cause du Prisonnier, que je ne sçais si je ferois un faux préjugé de croire que Grassinde étoit elle-même ce Juge ; mais si cela est, comment ne la reconnut-il pas ? C'étoit elle en effet, Madame, reprit Dona Victoria, elle avoit l'art de se déguiser, ou de fasciner les yeux de ceux à qui elle avoit quelque raison de se cacher.

Dès qu'elle eut quitté Don Fernand, elle rentra dans son appattement, transportée de joie de tout ce qu'elle venoit d'apprendre de son amant, car rien ne paroissoit faire obstacle à son bonheur. Camille s'apperçut d'abord de la joye qu'elle ressentoit ? & Grassinde s'étant renfermée avec elle, lui fit confidence de toute

la conversation qu'elle venoit d'avoir avec son amant. Camille apprenant de si bonnes nouvelles, lui dit : Il ne vous reste plus rien à desirer, si vous pouvez vous défaire de votre importun ; tout conspire à vous rendre heureuse, & désormais toute votre application doit se renfermer dans les moyens de vous débarasser honnêtement des sollicitations de votre Pere, & des importunités d'un homme que vous haïssez à la fureur.

Dona Victoria fut interrompuë en cet endroit, du récit de son histoire, par l'arrivée de la Pauvresse, qui lui apportoit voir son enfant : l'enflure étant disparuë, la gale se séchoit de jour en jour, & lui permettoit de voir la beauté de son cher enfant ; plus d'incertitude, plus de crainte ; & la joye qu'elle ressentoit lui faisant à tous momens faire des vœux pour Don Quichotte, on l'attendoit avec une impatience extrême. On fit là-dessus diversion à l'Histoire de Grassinde, pour déjeûner, & boire en même tems à la santé & conservation du Liberateur de son enfant.

CHAPITRE LVII.

De ce qui arriva au Gentilhomme amant de Grassinde, dans le degré & lieu souterrain où il étoit descendu pour chercher le trésor.

Le déjeuner étant fini, Dulcinée & le soi-disant Chevalier des Miroirs, prierent Dona Victoria de continuër son Histoire, qui leur faisoit un extrême plaisir à entendre, toute fabuleuse qu'elle leur parut ; elle les conduisit dans le Jardin, où en se promenant, elle reprit la suite de cette merveilleuse Histoire, de cette sorte.

Le pauvre Gentilhomme que nous avons laissé dans le degré, assez embarrassé de sa personne, descendit environ cent marches, & là fut tout à coup saisi d'une extrême fraîcheur qui exhaloit d'enbas ; & d'ailleurs suffoqué de la fumée de son flambeau, que cette exhalaison froide lui renvoyoit au nez. Il s'assit un moment

pour voir si cela se passeroit ; il avoit pris sur lui quelque liqueur dont il se servit, & se trouvant mieux, il continua de descendre encore cinquante marches où il entendit un sifflement horrible qui venoit du fond de ce précipice, qu'il crut être le Dragon ; alors saisi autant de frayeur que de la fraîcheur extrême du lieu, il tomba presque évanoüi. La crainte cependant lui donna des forces pour se relever, car ce sifflement augmenta si fort, & se fit entendre de si près, qu'il crût que le Dragon montoit le chercher. Mais ce bruit étant cessé, il se hazarda de descendre encore, & bientôt après se trouva enfin au bas du degré sans rien voir, & connut que le bruit dont il avoit été si effrayé, procedoit d'un vent souterrain, qui en tournant dans ce petit degré, formoit ce sifflement, qu'il avoit pris pour celui du Dragon, gardien du trésor. Alors un peu rassuré, il apperçut un corridor taillé dans le rocher, dont l'entrée étoit assez étroite, & dans lequel on pouvoit à peine se tenir debout. Le pauvre amant interessé, détrompé des frayeurs qu'on

lui avoit voulu faire du Dragon, crût que ce corridor l'alloit conduire où le trésor étoit caché ; & flatté de voir bien-tôt de ses propres yeux ces bijoux précieux, ou du moins le coffre fort qui les contenoit, courut de toute sa force pour arriver plûtôt au terme, tant son avidité étoit grande. Et après plusieurs détours, ayant fait un quart de lieuë dans cette route obscure, il se trouva dans une espece de salle, où le jour luisoit, quoi qu'il ne vît aucune fenêtre, mais seulement des fentes, qui étoient l'ouvrage de la nature toute seule ; & comme il consideroit ce lieu de tous côtés, pour chercher des yeux ce coffre si desiré, il fut subitement saisi d'un charme secret, qui peu à peu s'empara de tous ses sens, & sans pouvoir raisonner sur le merveileux de cette espece d'assoupissement, il se laissa doucement tomber sur un endroit couvert de fougere, où il resta comme un homme surpris du plus profond sommeil, mais qui étoit un véritable enchantement.

Cette caverne étoit au-dessus de la roche de la Fée, & Agesilande y avoit fait

fait tailler dans le roc, une communication qui répondoit à ſon appartement du Château, afin que par ce moyen elle y pût aller quand elle voudroit, ſans qu'on la vît : & ce lieu avoit la vertu d'enchanter tous ceux qui ſe hazardoient d'y entrer. Et Graſſinde qui ſçavoit ce ſecret, y avoit fait deſcendre cet importun, ſous prétexte d'y trouver le tréſor de ſa tante ; mais en effet, pour s'en débarraſſer juſqu'à ce qu'elle eût conduit ſon intrigue avec Don Fernand, juſqu'au point de n'avoir plus rien à craindre de ſes importunités.

Cependant le parent de ce Gentilhomme, qui l'attendoit le ſoir, pour apprendre de lui le ſuccès de ſon voyage, & de ſon combat contre ce prétendu Dragon ; ſurpris, & ne ſçachant que penſer de ſon retardement, fut le lendemain dès le matin trouver le pere de Graſſinde, pour ſçavoir de lui ce qu'étoit devenu ſon couſin : il le conduiſit à l'appartement de ſa fille, qui après lui avoir raconté tout ce qui s'étoit paſſé la veille, de lui à elle, & les avertiſſemens ſalutaires qu'elle lui avoit donnés en preſence

de ſon pere, pour tâcher de le détourner de ſon deſſein, lui dit enfin, qu'il étoit deſcendu par le degré dont elle ouvrit ſur le champ la porte, en lui diſant : qu'il pouvoit y deſcendre lui-même, & l'aller chercher s'il vouloit ; mais tout eſprit fort qu'il vouloit paroître dans la converſation, il n'oſa ſe hazarder d'aller à la quête de ſon parent ; & comme il en étoit heritier, il dit en lui-même, s'il a fait une ſottiſe de donner dans le piége d'un femme, qu'il en porte tout ſeul la peine ; il prit ainſi congé de Graſſinde & de ſon pere, & s'en retourna. Revenons à l'enchantement de notre chercheur de tréſor.

On ne peut pas naturellement croire que le ſommeil dont ce Gentilhomme fut ſubitement ſurpris dans cette caverne, fut un ſommeil ordinaire ; du moins, ſi tout ce que les archives de ce Château nous en apprennent, peut être regardé comme un témoignage de vérité ; l'on peut dire que la fraîcheur du lieu, jointe à la fatigue du voyage, pouvoient cauſer cet aſſoupiſſement ; mais quelqu'envie qu'on ait de dormir, je crois que

l'impatience de sortir de cette espece de tombeau, & la crainte du peril dont on l'avoit averti, auroit vaincu & dissipé cet assoupissement, s'il n'y avoit rien eû que de naturel & d'ordinaire.

De plus, trois circonstances qui ne sont point du propre du sommeil, nous font croire que c'étoit un veritable enchantement. La premiere, c'est qu'il fut six mois dans ce lieu obscur dans le même état, ce qui n'est pas naturellement possible. 2°. C'est que dans cet espace de tems, il n'eut ni faim ni soif, & ne sentit aucun des besoins de la nature. 3°. C'est qu'étant entré dans ce lieu, fort ignorant de la connoissance de Dieu & de ses attributs, il en sortit sçavant & fort instruit des mysteres les plus profonds de la Religion; c'est le témoignage que lui même rendit de toutes ces merveilles, quand le terme de son enchantement fut fini, & qu'il fut sorti de cette retraite enchantée. On ne peut croire que tout ce qu'il vit fût un rêve qui auroit duré aussi longtems que le sommeil, puisque l'effet confirma le témoignage de sa bouche, au

lieu que ce que nous croyons voir dans un rêve, se dissipe & s'évanoüit sans qu'il en reste rien qu'un leger souvenir lorsqu'on est éveillé.

L'Histoire nous dit donc, que ce Gentilhomme au bout de quelques momens qu'il fut arrivé dans cette chambre souterraine, vit entrer par une autre issuë une Matrone venérable ; sa phisionomie, dit-il, avoit quelque chose de surnaturel & d'austere ; son ajustement étoit étrange : elle avoit entr'autres une juppe extrêmement ample, qu'un vertugadin faisoit étaler assez pour contenir six petites éléves de six à sept ans, des deux sexes, qui sortirent aussi-tôt ; & après lui avoir fait une profonde reverence, s'assirent à ses pieds sur leurs talons. Elle portoit à sa ceinture une gibeciere remplie de Livres, & une grosse poignée de verges, qu'elle foüettoit de fois à autre sur sa juppe, afin de donner par avance de la crainte à ses petites éléves. Enfin, s'étant assise dans une espece de niche que la nature avoit formée dans le roc, elle commenca de parler ainsi à ses Ecoliers.

Or, ça mes enfans, leur dit-elle, il faut d'abord vous inſtruire de la connoiſſance de l'Auteur de la nature, & de tout ce qui appartient à la Divinité ; car je ne veux pas qu'on puiſſe dire qu'Ageſilande vous ait priſe ſous ſa protection, pour vous renvoyer auſſi ignorans que le reſte des mortels ; & quand je vous verrai ſuffiſamment inſtruits des choſes qui regardent l'éternité, je vous montrerai à connoître les Aſtres, & leurs influances, & par cet art vous poſſederez tous les tréſors du monde ; puiſqu'en connoiſſant les évenemens futurs des choſes naturelles, vous pourrez en profitant de ces lumieres vous enrichir, comme fit autrefois un Philoſophe, * qui ayant prédit que l'huile ſeroit rare l'année ſuivante, vendit tout ſon bien pour en acheter, & la gardant juſqu'au tems qu'il avoit prévû qu'elle ſeroit chere, s'enrichit de l'ignorance de ſes Concitoyens. Mais comme les choſes qui regardent l'éternité ſont plus preſſantes que celles qui n'intereſſent que le tems, commençons par

* *Thalès.*

les plus necessaires. Allons, Ambor, dit-elle à un de ces petits garçons: dites-moi pourquoi ce Livre qui contient la sagesse divine, est appellé l'Ecriture sainte? C'est, Madame, répondit Ambor, à cause de la sainteté de son Auteur, qui est le Saint Esprit. Car quoique des hommes l'ayent redigée par écrit, nous devons croire qu'ils n'ont été que les instrumens de l'esprit de Dieu qui les a inspirés & dictés. Et pourquoi, reprit Agesilande, Dieu lui-même n'a t-il pas écrit ce Livre saint. C'est, reprit le jeune enfant, que pour s'accommoder à notre infirmité, il a jugé à propos de nous proposer sa Loi & ses Commandemens, par des hommes foibles & mortels comme nous, afin que toutes ses instructions divines ne nous paroissent pas au-dessus de nos forces & de nos lumieres. On peut dire aussi que ce Livre est saint, parce que tous ses préceptes sont saints & tendent à nous sanctifier nous-mêmes. Cela est fort bien, mon ami, lui dit Agesilande, & je suis fort contente de vous. Et vous Aragesil, dit-elle à un autre, dites-moi pourquoi ce livre étant saint

à cause de son auteur, & de la sainteté de ces préceptes, qui tendent à nous porter à la perfection; pourquoi, dis-je, l'Eglise inspirée du Saint Esprit a jugé à propos d'en interdir l'usage & la lecture à plusieurs personnes, ou plûtôt n'en permet la lecture qu'avec connoissance de cause? C'est, Madame, répondit l'enfant, parce qu'elle est obscure en bien des endroits, & que les superbes & les ignorans en tordent le sens naturel & véritable, comme nous le dit l'Apôtre S. Pierre*, & que les meilleures choses deviennent dangereuses & mortelles, par le mauvais usage qu'on en fait. Cela est fort bien, dit Agesilande, & l'on peut ajoûter à cela, que Dieu ayant voulu unir les oüailles au Pasteur par la necessité de l'instruction, a constitué son Eglise, gardienne & dépositaire de ce dépôt sacré, afin de le distribuer à ses enfans; ce sont ses Pasteurs qui doivent nous exposer le véritable sens des saintes Ecritures, & c'est pour cela que Dieu n'a pas permis que tous pussent l'entendre.

* 2. *Epist. Chap.* 3.

C'est pour le même sujet qu'il a, comme dit S. Paul * établi dans son Eglise, les uns pour Prophétes, d'autres pour Evangelistes, pour Pasteurs & pour Docteurs, pour l'instruction du corps des fidéles; & cet ordre établi de Dieu seroit inutile, & nous serions nous-mêmes exposés, & semblables à des enfans flottans çà & là à tous vents de Doctrine, s'il étoit permis à tous les hommes de lire & d'expliquer l'Ecriture Sainte.

Après celui-ci, Agesilande parlà à une des filles, & lui demanda pourquoi Dieu n'avoit pas formé Eve, la premiere de toutes les femmes, de la même masse de terre dont il avoit formé Adam, & pourquoi il l'avoit tirée de l'homme. La pauvre petite fille tremblante de crainte, ne pouvant répondre à cette question, dit, que peut-être Dieu n'avoit pas assez de tere pour faire tous les deux. Oüi-da, ma petite mignonne, lui dit Agesilande, c'est donc comme cela que vous prenez soin de retenir les leçons que je vous donne? Et vous, dit-elle à une

* 2. Cor. Chap. 12.

une autre, me repondrez-vous mieux que celle-ci ? Oüi, Madame, répondit-elle. C'est afin que l'homme fût plus inséparablement uni à sa femme, en considerant qu'elle est une partie de lui-même ; car ainsi que nous cherissons tous nos membres, parce que s'il y en a un d'affligé, le chef en ressent la douleur, l'homme aussi doit cherir sa femme comme un membre formé de sa propre substance, qui quoique séparé de lui dans certaines actions, lui est cependant uni & adhérant dans l'acte conjugal ; en sorte que des deux il s'en fait une seule chair, comme dit l'Ecriture Sainte. Voilà, dit alors Agesilande, ce qui s'appelle répondre en fille d'esprit. Et l'on pourroit encore ajoûter à cela, que Dieu a voulu faire mieux sentir à la femme sa dépendance aux volontés de son mari, en la formant de sa chair ; au lieu qu'elle seroit estimée égale à lui en autorité, s'il l'avoit formée en même tems & de la même matiere que l'homme. Et l'on peut dire encore que le mariage étant la figure de l'union de J. C. avec son Eglise, il faut que l'autorité & l'amour se trouvent dans

l'un des deux sujets, comme l'obéïssance & la chasteté se doivent trouver en l'autre. Et comme Dieu a jugé à propos qu'il y eût une subordination dans les deux sexes qui composent le genre humain, il a fallu donner l'être à l'homme le premier, afin qu'il servît de matiere pour le donner à la femme, & qu'ainsi elle dépendît en quelque façon de lui. Hé bien, dit alors Agesilande à la premiere, qui avoit mal répondu : retiendrez-vous bien cela ? Oüi, Madame, lui répondit-elle en pleurant. Je crois cependant, reprit la Matrone, qu'il sera bon de reveiller un peu votre memoire par une petite correction; en disant cela les juppes de la petite fille furent levées par une main invisible; &la resistance étant inutile, il fallut subir le châtiment d'une douzaine de bons coups de verges, qui donnerent tant de crainte aux autres, qu'il n'y en eut pas une qui ne répondît juste à toutes les interrogationsqu'on lui fit. Enfin, lorsqu'Agesilande eut fini ses leçons de ce jour-là à ses petites éleves, elle fut au pauvre Gentilhomme, qui étoit presque caché dans un recoin de la roche; & lui parlant, elle

lui dit d'une voix hautaine : Et toi, ignorant, que viens-tu chercher ici ? Madame, lui répondit en tremblant le pauvre homme, l'on m'a fait descendre ici pour combattre, à ce qu'on m'a dit, un dragon, qui garde un trésor, & cependant je n'ai encore trouvé ni l'un ni l'autre. Nous y voilà tout juste, lui dit en soûriant Agelisande ; voilà de nos gens du siécle, que l'avarice & la cupidité obsedent ; qui exposent leur vie, pour satisfaire à leurs passions, & qui regardent la possession des richesses périssables de ce monde, comme l'unique bien à desirer, tandis qu'ils ignorent ce qui peut faire le souverain bonheur des hommes. Dis-moi, homme charnel, sçais tu pourquoi l'Ecriture Sainte attribuë un corps à Dieu, encore qu'il soit un pur esprit ? Je n'ai jamais lû dans cette Ecriture, lui répondit le Gentilhomme ; mais j'ai vû dans l'Eglise de notre Village une image de Dieu le Pere, qui est faite tout comme un autre homme, & je croyois que Dieu étoit tel que cette figure. Ignorant que vous êtes, lui repartit Agesilande en colere, faut-il qu'à votre

honte, ces petits enfans vous apprennent votre foi. Angor, dit-elle, à l'un des petits garçons, répondez à cette question: Croyez-vous que Dieu ait un corps semblable au nôtre, ou de quelque nature que ce soit ? Si nous distinguons les personnes de la Sainte Trinité, répondit l'enfant, nous devons croire que J. C. fait homme pour nous racheter, a pris un corps semblable au nôtre; mais si nous parlons de Dieu dans son essence, il est de la foi de croire qu'il est tout esprit, & que par consequent on ne peut lui donner aucune ressemblance. Cependant, lui dit Agesilande, l'Ecriture le fait ressembler à l'homme, lorsqu'elle dit qu'il le créa à son image & ressemblance; & nous voyons en effet, qu'elle lui donne en plusieurs endroits un corps, des pieds, des mains, des yeux, des oreilles, un cœur, & enfin toutes les parties qui composent l'homme. C'est, Madame, répondit Angor, que la Loi de Dieu parle le langage des hommes pour s'accommoder à leur ignorance & imbecillité; c'est une maniere de parler figurée & métaphorique, pour nous faire mieux comprendre des my-

ſteres, qui ſous des expreſſions plus relevées, ſeroient incomprehenſibles; & non-ſeulement l'Ecriture Sainte attribuë à l'homme toutes les parties qui compoſent le corps humain, mais elle lui ſuppoſe auſſi toutes les paſſions de l'ame, & quelquefois même les plus vicieuſes; comme quand elle dit que Dieu ſe met en colere, qu'il ſe repent, qu'il ſe reveille de ſon ſommeil, qu'il ſe venge de ſes ennemis, &c... C'eſt enfin parce que Dieu pour s'accommoder à notre foibleſſe, ſe ſert d'expreſſions qui frappent les ſens, car le langage des Dieux (ſelon l'expreſſion des Poëtes Profanes) eſt au-deſſus de l'intelligence humaine. Hé bien, pauvre idiot, dit-elle au Gentilhomme, ne rougiſtu pas de ta ruſticité? Apprens, apprens de moi, que ton avarice t'a déçû; apprens, dis-je, que le monſtre que tu devois vaincre ici, n'eſt autre choſe que ton ignorance, & ce tréſor que tu remporteras après cette victoire, ce ſera la connoiſſance des Verités éternelles; & puiſque le ſort te met au nombre de mes éleves, il faut que j'exerce dès maintenant le droit d'au-

torité que j'ai sur toi. A peine eut-elle fini de parler, que le pauvre homme sentit tomber ses chausses & lever sa chemise, & qu'Agesilande armée de sa redoutable poignée de verges, lui donna à bons coups de foüet sur les fesses, la premiere leçon, tandis qu'Angor la lui repetoit, afin qu'il s'en soûvînt le lendemain.

Voilà, Madame, continua Dona Victoria, quel fut le sort de cet amant interessé, pendant tout le temps que dura son enchantement. Il assista malgré lui aux leçons qui se donnerent chaque jour dans cette classe, & ne pouvant trouver le moyen d'en sortir, parce que le charme cachoit à ses yeux le chemin qu'il avoit tenu pour y entrer, & craignant d'ailleurs la correction, force lui fut de mediter & de retenir ce qu'il entendoit repeter aux autres, & du moins, s'il ne remporta pas le trésor d'Agesilande, il eut lieu de se consoler de cette disgrace, par le fruit qu'il fit des instructions.

Oh! pour cela, Madame, dit alors Dulcinée, voilà des Contes de Fées des plus merveilleux; & la maniere agréable dont vous les racontez, leur

donne encore de nouveaux agrémens, & me persuaderoit quasi de les croire. Je suis bien sûr, interrompit le Chevalier des Miroirs, que si Madame a la complaisance d'en entretenir Don Quichotte, il voudra descendre dans le degré défendu, & être lui-même témoin de toutes ces merveilles; il ne craindra point de s'exposer, quelque péril qu'il y ait à encourir, pour voir de ses yeux cette illustre Agesilande, & profiter de ses leçons, s'il est encore possible de la voir & de l'entendre. Quand il seroit possible d'aller encore dans cette classe, lui répondit Dona Victoria, je refuserois de lui en ouvrir le chemin; mais je crois que toutes ces voûtes sont comblées, si tant est qu'il y ait jamais eu quelque chose de vrai dans tout cela. Mais j'ai d'autres merveilles à lui faire voir, où il n'y a pas tant de danger: je lui ferai entendre l'Oracle de la Fée, & ce sera par le moyen de cet Oracle, que je contribuërai à la guérison de son esprit, si la maladie n'est pas encore désesperée, & qu'on puisse se flatter d'en suspendre du moins les accès & les suites, si l'on ne peut pas absolument guérir la

cauſe ; car s'il eſt ſi prévenu de la verité de toutes ces Hiſtoires, ces oracles feront ſans doute une forte impreſſion ſur ſon eſprit. Je vous en répons, dit Dulcinée, il eſt ſi convaincu de la verité de toutes ces fables merveilleuſes, qu'il les croit comme l'Evangile ; & ceux qui en doutent, paſſent dans ſon eſprit pour de veritables Heretiques. Nous aurons donc le plaiſir, reprit Dona Victoria, de voir la contenance qu'il tiendra, lorſque je lui raconterai toute cette Hiſtoire : achevons cependant ce qui nous reſte à dire au ſujet du pauvre Gentilhomme enchanté.

Le jour ſuivant, à ce que dit l'Hiſtoire, une nuë obſcure remplit tout à coup la claſſe où le pauvre enchanté étoit couché & aſſoupi, & cette nuë s'étant ſoudainement diſſipée, il vit Ageſilande comme la veille accroupie, & qui en ſe levant, fit ſortir de deſſous l'empleure de ſa rotonde, ſes ſix petites éleves à peu près comme on voit ſortir les petits pouſſins de deſſous les aîles de leur mere ; & chacun ayant pris ſa place, la Matrône parlant au premier, lui dit : Angor, vous me répondîtes hier fort bien ſur la queſtion que je

vous fis; sçavoir, pourquoi la sainte Ecriture attribuë un corps à Dieu, quoiqu'il soit un pur Esprit; mais il est bon d'examiner plus en détail cette question, & je commence par celle-ci; sçavoir, pourquoi elle lui attribuë des yeux? C'est, Madame, répondit Angor, parce que le Créateur, dans la distribution qu'il a faite des organes du corps humain, a donné aux yeux la faculté de voir & discerner tous les objets; & l'Ecriture Sainte pour s'accommoder à notre infirmité, se sert de cette façon de parler, pour nous faire comprendre que Dieu pénétre & perce tout, jusques aux sentimens les plus secrets de notre cœur, par la connoissance intellectuelle & spirituelle, & que rien ne peut être caché à la penetration de ses lumieres; c'est ce qui fait que les Payens grossiers representent quelques-uns de leurs simulacres couverts d'yeux, comme étoit Argus, ne pouvant mieux faire comprendre ce qu'ils pensent de la connoissance que Dieu a de tout ce qui se passe dans l'Univers. Cela est fort bien Angor, lui dit Agesilande. Et vous, dit-elle à Aragesil, m'en diriez-vous

bien une autre raison ? Je crois, Madame, lui répondit-il, qu'on pourroit dire, que par l'œil on nous dépeint la Providence Divine, qui veille à tout ce grand Univers, & c'est de vous, Madame, que j'ai retenu cette instruction, & que j'ai appris que les Egyptiens qui expriment toutes choses par des hyerogliphes, signifient ainsi la Providence Divine par un œil au-dessus d'un Scéptre ; l'œil pour marquer la lumiere ; & le Sceptre, la souveraineté de Dieu. Cela est vrai, repartit Agesilande, & je crois que cela suffit sur cette question, aussi bien que sur celle des oreilles, que l'Ecriture attribuë à Dieu ; car de même que par les yeux, il est supposé que Dieu voit tout ; aussi doit-on comprendre, que par les oreilles, rien de secret n'échappe à sa connoissance.

Et vous, mon ami, dit-elle à un troisiéme, voyons si vous me direz bien pourquoi Dieu ayant créé l'homme dans l'état d'innocence, & par consequent en grace, a permis qu'il fût tenté, & qu'il pechât. Car il semble que cela repugne à la bonté de Dieu, & même à ses desseins, lui qui, com-

me dit Saint Paul, * veut que tous les hommes ſoient ſauvés, de les expoſer au péril de la tentation. C'eſt, Madame, répondit le jeune enfant, que Dieu ayant laiſſé à l'homme la liberté de ſuivre les bonnes ou mauvaiſes inſpirations des bons ou mauvais anges, il lui donne par ce moyen une occaſion de meriter & de coopérer de ſa part au deſſein de Dieu : c'eſt ce que l'Ecriture nous exprime clairement en mille endroits, par les promeſſes & les peines qui ſont attachées à l'obſervation, ou à la tranſgreſſion de la loi de Dieu. Cela eſt fort bien, lui dit Ageſilande, & l'on peut encore ajouter à cette raiſon, que Dieu avoit prévû la chute de l'homme pour donner un nouveau luſtre à ce grand univers par la difference des gens vertueux, d'avec les vicieux, & pour nous manifeſter ſa miſericorde infinie, en relevant l'homme de ſa chute par l'incarnation de ſon Verbe, Sauveur & Redempteur du monde. Car l'incarnation du Verbe, devoit être l'effet de la prévarication du premier homme. Retenez bien cela, mon ami.

* *1. à Thim. c. 2. v. 4.*

Et vous, dit-elle à une des petites filles, dites-moi, si vous croyez que tous les Bienheureux soient égaux dans le ciel; c'est-à-dire, si leur beatitude n'a rien de plus ou de moins aux uns qu'autres. J'ai lû ce me semble dans l'Ecriture, *a* répondit la jeune fillette, qu'il y a plusieurs demeures dans la Maison de Dieu, ce qui semble prouver une inégalité, dans les recompenses, comme il y en a une dans les peines, & cela s'accorde à ce que dit S. Paul, que chacun recevra son loyer selon qu'il aura bien ou mal travaillé. *b* Or si les merites sont inégaux, il s'ensuit de-là que les récompenses doivent être inégales: plus l'amour de Dieu & la charité envers le prochain auront été grands dans les Saints, plus le dégré de beatitude sera éminent & glorieux dans le ciel. On pourroit dire, reprit Agesilande, qu'il y auroit en cela quelque injustice, parce que si les recompenses se mesurent au merite, il n'y aura plus d'acception de personne; le Berger aura le pas

a *Jean*, *c.* 14, *v.* 2.
b 1. *Cor. c.* 3, *v.* 8.

avant le Roi s'il y a eu plus d'amour & de charité. C'est aussi, repartit la petite fille ce que l'Ecriture Sainte nous prouve en mille endroits. Oh ! oh ! ma mie, lui dit d'un visage riant Agesilande, vous en sçavez plus que je ne pensois, & je vois avec plaisir que vous faites un bon usage de la lecture ; venez me baiser ; & parlant au pauvre Gentilhomme enchanté : Ecoute, lui dit-elle, & retiens ; car ce sera demain ton tour à répondre sur les mêmes questions, & tu sçais si mon bras est vigoureux à châtier l'ignorance. En disant cela elle foüetta sur sa juppe cinq ou six coups de sa poignée de verges, & le nuage l'ayant environnée comme en entrant, elle disparut avec ses six éleves.

Je n'entreprendrai pas, Madame, continua Dona Victoria à Dulcinée, de vous repeter toutes les leçons qui se firent dans cette classe, pendant la détention du Gentilhomme ; cela nous meneroit trop loin, & interromproit la suite de notre histoire, qui me paroît déja trop longue ; je suis même d'avis que pour faire diversion, nous allions nous mettre à table pour dî-

ner ; & nous verrons après , si vous le trouvez bon, quel fut le succès de l'amour de Grassinde pour son illustre prisonnier ; ce qui sera la matiere du chapitre suivant.



CHAPITRE LVIII.

Quelle fut la conduite de Graſſinde envers Don Fernand, pour s'aſſurer de ſa foi. Et ſon mariage avec lui.

TANDIS que Graſſinde s'entretenoit jour & nuit de ſon amour avec Camille, qui par complaiſance lui tenoit compagnie, couchées l'une & l'autre, comme je l'ai dit, ſur la voûte, à obſerver toutes les actions de ſon Priſonnier, pour en tirer, s'il étoit poſſible, des conſequences; le chagrin vint d'un autre côté attaquer l'eſprit foible de ſon bonhomme de Pere, cauſé par la crainte qu'il eut qu'on lui fît de mauvaiſes affaires pour le Gentilhomme, qu'on pouvoit l'accuſer d'avoir fait aſſaſſiner chez lui; & ce chagrin, bientôt après, le porta au tombeau. Le frere de Graſſinde, devenu par la mort de ſon Pere, le maître du Château, comme aîné, en laiſſa toute la poſſeſſion à ſa ſœur qu'il aimoit avec toute la tendreſſe poſſible;

de ſorte que Graſſinde ſe voyant maîtreſſe de diſpoſer d'elle, & débaraſſée des perſecutions qu'elle pouvoit craindre de la part de ſon Pere, donna ſes premiers ſoins à ſatisfaire une paſſion qui troubloit ſon repos, & ſe rendre par ce moyen heureuſe.

Comme elle étoit vive naturellement, & que la paſſion animoit encore ſa vivacité naturelle, elle reſolut d'aller voir ſans déguiſement, celui qui troubloit ſon repos; elle prit le tems qu'on lui portoit à ſouper, & ſe couvrant d'un voile qui la cachoit, elle prit un Baſſin de vermeil doré, couvert d'un taffetas cramoiſi, & le mit au milieu de la table entre les autres plats du deſſert, car on ſervoit Don Fernand en homme de diſtinction.

Le Priſonnier ſurpris de voir ce Baſſin toujours couvert, & curieux de ſçavoir ce qu'il y avoit dedans, le découvrit, & reconnut auſſi tôt tous les bijoux qu'il avoit vûs étalés, lorſqu'il ſurprit ſa belle fugitive dans la roche de la Fée; il s'écria: Ah ciel! que vois-je! & levant en même tems les yeux, il fut encore plus ſurpris de voir ce viſage raviſſant, que Graſſinde

en

en levant son voile lui montra ; & ne sçachant pas s'il n'y avoit point encore quelque charme pour le décevoir, il se leva brusquement, & fut se jetter à ses genoux, & en même tems lui prit ses belles mains pour les baiser. Mais d'ailleurs il étoit si interdit, que ne pouvant parler, toute sa joie se fit connoître par des actions passionnées, qui marquoient assez que son cœur étoit saisi, & insensible pour trop sentir. Cependant Grassinde, sans lui faire connoître qu'elle s'appercevoit du trouble où elle le voyoit, fit lever le couvert, & restant seule avec lui, après s'être assis l'un près de l'autre, elle lui parla ainsi.

Si vous êtes sincere, lui dit elle, Don Fernand, & que vous me confessiez sans déguisement ce qui se passe dans votre cœur ; je viens vous offrir ma faveur & ma protection auprès du Roy, pour vous rendre la liberté ; & j'ose me flatter que je ne l'employerai pas en vain. Madame, lui repondit Don Fernand, je crois que sans employer votre faveur auprès du Prince, vous pouvez toute seule soulager les maux que j'endure, car ma détention

n'eſt pas ce qui cauſe le trouble de mon cœur ; vous m'avez fait voir tant de choſes merveilleuſes en ſi peu de tems, & vous m'avez fait ſentir en même tems des douleurs ſi délicieuſes & ſi inconnuës, qu'il ne vous ſera pas plus mal-aiſé de les guérir, que de les cauſer. Eh quels ſont ces maux, dont vous vous plaignez, & dont vous m'acuſez d'être la cauſe, lui dit Grafſinde ? Ah ! Madame, s'écria Don Fernand, comment pourrai-je vous les expliquer, ſi je ne les connois pas ? Et comment pourrois-je les connoître, ſi je ne me connois pas moi-même ? je ſens bien que depuis le moment où je vous vis pour la premiere fois, je ne ſuis plus ce que j'étois ; le repos de l'eſprit, qui faiſoit mes plus cheres délices, s'eſt évanoüi ; la tranquillité de cœur dont je joüiſſois, a dégeneré en folie ; le trouble, l'inquiétude, ont chaſſé de mon cœur le tranquille plaiſir de l'indifference ; & ne pouvant accuſer que vos beaux yeux, d'une révolution ſi ſubite & ſi funeſte pour mon repos, je ne puis recourir qu'à vous pour ma guériſon, & votre bonté ſera le préſervatif du mal que cauſent vos

yeux. Puiſque vous m'accuſez, lui répondit Graſſinde, d'être la cauſe de tout ce déſordre, vous ne devez pas, ce me ſemble, ignorer la nature du mal dont vous vous plaignez; mais je vous trouve encore admirable, de vous plaindre & de m'accuſer, lorſque je ſuis moi-même la plus offenſée. Ne fut-ce pas vous qui me vintes troubler dans ma ſolitude, lorſque j'étois bien éloignée de penſer à vous? La recherche des Sciences curieuſes, faiſoit toute l'application de mon eſprit, & l'innocent plaiſir de me parer de ces bijoux, donnoit quelque relâche à mes études; je vous les apporte, ces bijoux, afin de vous faire ſouvenir de votre faute & de mon innocence. Ah! Madame, lui repartit Don Fernand, mon malheur & mon ingnorance ſont tout mon crime; pouvois-je croire que dans un lieu ſi deſert & ſi reculé, où la fatigue de la chaſſe me faiſoit chercher du repos, je duſſe trouver une ennemie ſi dangereuſe que vous, dont les yeux, ſemblables à ceux du Baſilic, ont porté le coup mortel dans mon cœur! Si cela eſt, interrompit Graſſinde, il faut croire que vous étiez

bien disposé à recevoir le venin, puisque vous en avez si-tôt senti l'effet. Mais, Don Fernand, laissons-là tous ces raisonnemens inutiles, & parlons plus sincerement & plus naturellement; mon impatience ne me permet pas de feindre plus long-tems; nous nous sommes portés l'un à l'autre des coups dangereux, mais non pas mortels, puisque nous avons le moyen de les guérir. Vous m'aimez, Don Fernand, & je sens que je suis atteinte du même mal pour vous. Ah! Madame, s'écria Don Fernand, en se jettant à ses genoux; qu'il est doux de connoître ce mal délicieux, quand on a un Medecin si charitable! Oüi, Madame, je vous adore, & je sens maintenant que vous seule pouvez soulager ma peine. Que faut-il que je fasse pour mériter un si grand bien? Puisque je vous vois, lui dit Grassinde, en le faisant relever, dans des dispositions si conformes à mes desirs; je vais vous instruire par un recit succinct de ce que vous devez faire, pour nous rendre l'un & l'autre heureux.

J'ai été élevée, continua-t-elle, dans ce Château qui vous tient lieu

de prison, par une tante qui en est la fondatrice ; elle avoit renoncé au mariage, pour se donner toute entiere à l'étude des Sciences celestes, & elle y avoit acquis par ses meditations, une connoissance si profonde, que les choses les plus occultes & les plus abstraites, lui étoient aisées & familieres. Son dessein étoit que je vécusse comme elle, & pour y réussir, elle tâchoit par les instructions qu'elle me donnoit, de prévenir les mouvemens de la nature, avant que l'âge me permît de les sentir ; elle me faisoit un monstre du mariage ; elle m'en peignit les suites avec des couleurs si noires & si affreuses, qu'elles me provoquoient au dégoût ; elle me donnoit un éloignement mortel pour tous les hommes, & je les fuyois par son ordre, comme des ennemis redoutables ; toujours occupée des recherches curieuses de son Art, elle me tenoit près d'elle dans cette grotte où vous m'avez trouvée, & depuis dans l'appartement qu'elle s'étoit fait faire dans ce Château, que j'occupe encore aujourd'hui : & j'ai vécu de la sorte jusqu'à sa mort. Je vous ennuirois de vous dire toutes les instructions qu'elle

me donna avant de mourir, comme un préservatif contre les suites funestes d'un engagement indissoluble ; & ne voulant pas cependant exiger de moi de vœu & de serment, crainte que cela ne fît obstacle à mon salut, elle se contenta de laisser toutes les richesses dont je devois heriter après sa mort, dans un lieu secret de ce Château, sous la garde d'un monstre furieux, qui m'en défend à moi-même l'accès & la possession, & je suis excluë de l'esperance d'en joüir jamais, sinon sous l'une de ces deux conditions : sçavoir, que je fasse vœu de garder toute ma vie la continence, ou que me sentant porté au mariage, celui qui me rechercheroit, voulût risquer de combattre & de vaincre ce Dragon, pour me donner par là une preuve de son affection, & par ce sacrifice, mériter de me posseder avec mes richesses. Car il est arrêté, que celui qui m'aimera sincerement, sera le vainqueur du monstre, & le maître du trésor.

J'étois encore indécise, Don Fernand, sur le parti que je voulois prendre ; les conseils, accompagnés de

présages funestes que ma tante m'avoit si souvent reïterés, me faisoient pancher vers le célibat; & l'étude que je faisois des Livres & des Leçons qu'elle m'avoit laissées, m'occupoit si fort, que toute mon ambition ne tendoit qu'à m'élever par mon art au-dessus du vulgaire. Mais, Don Fernand, le démon ennemi du repos des hommes, vous conduisit sans doute dans le lieu ordinaire de mes méditations, & votre presence fatale a renversé tous mes desseins; vous voyez bien qu'il est inutile à présent, de vous faire un mystere de ma foiblesse, mais il faut qu'il y ait une antipatie entre vous & moi, puisque nous nous donnons la mort l'un à l'autre : ou si l'on ne meurt pas du mal que je sens, on peut dire qu'il est plus à craindre que la mort même, puisqu'on meurt à chaque moment, sans cependant cesser de vivre. Ce mal que nous sentons, Madame, lui dit Don Fernand, ne peut être que celui que vous dites, car l'effet de l'antipatie, est de donner de l'éloignement, & je sens qu'au contraire mon cœur cherche à s'approcher du vôtre, afin de s'y attacher, pour ne s'en separer jamais.

Ce mal, quel qu'il soit, reprit Grassinde, me trouble, & les révolutions qu'il cause dans tous mes sens, sont si confuses, qu'elles m'empêchent d'en définir precisément la nature ; quelquefois il me semble que je sens une aversion mortelle pour vous, & presque au même instant je me repens, je vous cherche, je vous desire, & rien ne me touche, que le plaisir que je trouve à vous voir. Ah ! Madame, s'écria Don Fernand, que ce mal est contagieux, puisque vous me l'avez communiqué dès le premier moment que je vous vis! je sens tout ce que vous sentez, & quelque sort qui puisse m'arriver de ma détention, je ne craindrai désormais que le malheur de vous perdre. Non, repartit Grassinde, ce n'est point comme je le crois, une antipatie ; mais plûtôt une heureuse simpatie, qui nous donne un mutuel empressement de nous voir & de nous unir ; & si ce préjugé est veritable, le mal en est plus dangereux, & ceux qui le ressentent plus à plaindre. Car quelle esperance puis-je avoir, si je ne puis aimer que vous? Vous êtes fils de Roi, je ne suis rien ; vous êtes Mahometan, & je suis Chrétienne,

tienne, & de plus, vous n'êtes pas à present en état de disposer de votre personne, quand vous pourriez disposer de votre cœur. De toutes ces difficultés, reprit Don Fernand, je n'en trouve qu'une qui puisse faire obstacle à notre bonheur, qui est celle de ma détention, & l'incertitude de mon sort. Quoi, interrompit Grassinde, vous voudriez bien épouser une fille comme moi, & vous faire Chrétien? Oüi, je vous le jure, répondit Don Fernand. Ah! si cela est, repartit Grassinde, je tâcherai de trouver un remede à la difficulté qui vous arrête, püisque je puis moi-même vous rendre la liberté. Eh quel bonheur plus grand pour moi, reprit Don Fernand, que celui de vous posseder! pauvre, fugitif, dépoüillé de tout, excepté un vain titre, dont je voudrois qu'il me fût possible de me dépoüiller, puisqu'il est la cause de toutes mes disgraces. Ne dois-je pas m'estimer heureux, que vous-même vouliez bien de moi, & quand l'amour ne se joindroit pas à l'interêt, les considérations de mon salut ne seroient-elles pas assés pressantes, pour me faire accepter une

proposition si glorieuse ? Oüi, charmante Grassinde, je vous adore, & je ne puis plus vivre sans vous, & s'il faut pour vous en convaincre, combattre ce Dragon furieux ; que s'il se peut je la terrasse à vos yeux, & que convaincuë par là de la sincerité de mon amour, vous ne craigniez plus de me donner votre cœur & votre main. Si vos promesses, repartit Grassinde, sont sinceres, vous pouvez être assuré de la victoire, & par la défaite de ce monstre, vous posséderez des richesses suffisantes pour vous dédommager de celles que vous croyez avoir perduës, ou pour vous mettre en état de les conquérir. De tous ces biens, répartit Don Fernand, les larmes aux yeux, rien ne me touche plus que le bonheur de vous posseder ; & si je desire de conquerir au peril de ma vie, le tresor dont vous me parlez, ce n'est que par rapport à vous, & pour suppléer à mon infortune. Conduisez-moi donc au plus vîte, mon adorable geoliere, sur le champ de bataille ; allons, ne differez plus, quelque peril qu'il y ait, puisqu'aussi bien je mourrois en langueur si je vous perdrois, &

il me sera plus glorieux de mourir, s'il le faut, l'épée à la main contre un ennemi redoutable, que de vivre éloigné de vous.

Grassinde enfin persuadée de la fidelité de son amant, ne douta presque point que le succès ne répondît aux motifs qui le faisoient agir. Cependant quelque certitude qu'elle en eût, son amour lui faisoit craindre encore de l'exposer; elle eut voulu le suivre, & partager avec lui le danger, ou plûtôt s'offrir elle-même à la fureur du monstre, pour en préserver son amant: sa crainte lui fit encore exiger de lui milles sermens; elle le fortifia contre toutes les frayeurs qu'il pourroit avoir à la vûë d'un monstre effroyable, par les caresses les plus tendres, avec assurance de la posseder bientôt après sa victoire, & joignant à toutes ces faveurs une fiole remplie d'une liqueur miraculeuse, qu'Agesilande lui avoit donnée pour servir de préservatif contre le venin de ce Dragon, elle le vêtit d'une armure enchantée, au devant de laquelle il y avoit un Escarboucle pour l'éclairer dans ces voûtes obscures, & prenant congé de lui par

un tendre baiser, accompagné de larmes, elle le mit dans le degré, & referma la porte aussi-tôt sur lui.

Notre jeune Heros ainsi prémuni contre le danger, par les soins gracieux de sa maîtresse, descendit comme le premier avoit fait, deux ou trois cens marches, & se trouvant enfin à l'entrée de la voûte, que le premier avoit suivi, il découvrit avec un outil qu'il avoit porté, environ demi pied de terre, suivant l'instruction qu'il en avoit reçu de Grassinde, & vit une trappe de fer qu'il ouvrit, & sautant dans le caveau qui étoit audessous, il suivit une voûte étroite plus de cent pas, impatient de voir l'ennemi qu'il devoit combattre ; & bientôt après il apperçut au bout de cette carriere, une vapeur obscure, qui se répandit peu à peu vers lui, & dont il craignit d'être suffoqué : alors sans craindre le péril, ni reculer, il se frotta de son essence & en but un peu. Presque au même instant il s'apperçut que la vapeur se dissipoit, ou passoit derriere lui sans l'offenser ; cet effet si prompt & si merveilleux augmentant son courage, il courut vers le lieu où ce

broüillard vénéneux s'étoit formé, & vit un Dragon monſtrueux, qui jettoit le feu par la gueule & par les narines, dont les yeux ſembloient deux flambeaux ardens, & qui exhaloit une vapeur empoiſonnée, capable de ſaiſir le cœur; il avoit quatre pattes armées de griffes aiguës & acerées, & comme il rempliſſoit toute la capacité du lieu, le tréſor étoit inacceſſible, à moins que de vaincre ce furieux gardien. Don Fernand cependant ne perdit point courage, au contraire le deſir de poſſeder après cette illuſtre victoire, l'objet de ſes vœus, fut un éguillon qui le rendit intrepide; la prudence cependant lui fit encore uſer de ſon eſſence pour le fortifier. Tandis qu'il conſidéroit ce redoutable ennemi, pour voir par quel endroit il pourroit l'attaquer & frapper à mort, il fut auſſi inſpiré en ce moment, de prémunir pour la premiere fois, du Signe du Chrétien, en faiſant vœu de ſe faire baptiſer, ſi Dieu lui donnoit la victoire; enfin, ſe ſentant animé d'une nouvelle ardeur, il s'approcha du monſtre, qui ſans ſe donner aucun mouvement, lui lançoit des feux en-

souffrés de sa gueule, & sans consulter que son courage, il lui plongea son épée dans la gorge. Le monstre alors fit entendre un ralement qui poussoit le sang & le feu de tous côtés, son corps jusques-là immobile, à cause de sa pesanteur, s'enfla d'une horrible force, ses membres se roidirent en faisant des contorsions épouventables; mais Don Fernand connoissant l'impuissance ou son ennemi étoit de lui nuire, lui porta un second coup dans le poitrail qui lui perça le cœur, & tombant à la renverse, resta bientôt après sans mouvement.

Don Fernand alors se voyant vainqueur, rendit graces à Dieu de sa victoire, & se fortifiant encore de son essence, contre le venin qui exhalloit de la gueule mourante de ce monstre, il sauta par-dessus parce qu'il remplissoit tout le passage; il vit enfin au fond du caveau un grand bahut ferré de lames d'or, & fermé de cent cadenats de la même matiere dont Grassinde avoit toutes les clefs; il le prit par une de ses anses, & ne pouvant le remuer de terre, quelques efforts qu'il fît, il s'écria, & dit: ciel, après

tant de perils que me profitera-t-il d'avoir conquis ce tresor, dont je ne puis joüir ? Personne osera-t-il venir ici pour m'aider à l'emporter ? Non sans doute, & mà victoire sera sans fruit, si vous ne m'assistez. Dans ce moment il entendit une voix tonnante, qu'on crût être d'Agesilande, qui lui dit : espere, mon fils, le Ciel te protege, parce que tu merites le prix de ta victoire ; & soudainement il se vit couvert d'un nuage lumineux qui avoit un odeur suave, & ne pouvant se tenir de bout, parce qu'un charme s'empara de tous ses sens, il s'assit sur le coffre, & sans sçavoir comment, il se vit bien-tôt après dans l'appartement de Grassinde dans la même situation, & Grassinde elle-même venant d'un visage riant & gracieux l'embrasser.

Il seroit difficile de dire ce qu'il sentoit en ce moment, & quelles furent les pensées qui se presenterent successivement à son esprit ; car il y avoit tant de merveilleux dans toute cette avanture, que lui-même qui étoit élevé dans une Religion pleine de superstitions, ne sçavoit ce qu'il de-

voit juger de tout ce qu'il lui étoit arrivé depuis huit jours. Quelquefois il croyoit, (comme il l'avoit crû à la sortie du Palais enchanté de la roche) que tout ce qu'il voyoit étoit un rêve, & quelquefois persuadé de la vérité des miracles que Dieu operoit en faveur des Chrétiens, dont sa mere l'avoit souvent entretenu, il changeoit de sentiment, il sentoit entre ses bras l'objet de ses vœux qui sembloit prodiguer ses faveurs, pour lui donner un témoignage de sa reconnoissance & de sa tendresse : ce ne pouvoit être un fantôme, puisqu'il en sentoit le poids; que les yeux ouverts il voyoit ces traits ravissans qui l'avoient charmé; cependant en repassant toutes ces contrarietés dans son esprit, il étoit en extase sans parole, & sans mouvement comme un homme hors de lui-même; Grassinde enfin le voulant tirer de cette letargie, lui dit : Que pensez-vous à present Don Fernand? parlez, & me répondez. Alors la voix de Grassinde, qui avoit quelque chose de surnaturel, redonna l'usage de la parole à Don Fernand,

pag. 417. To. 3e

Bonard inv. *Cars Sculp.*



& après avoir poussé un profond soupir, il lui dit : Madame, je suis dans un ravissement qui ne me permet pas de me connoître moi-même, ma felicité surpasse tous mes desirs ; je vous tiens entre mes bras, & tout conspire à me rendre heureux ; j'ai vaincu le Dragon, & sans pouvoir dire par quel miracle cela s'est fait, je me trouve transporté avec le tresor dans un lieu superbe, où tout ce qui peut flatter les sens se trouve prodigué en ma faveur. Mais, Madame, si je rappelle à ma mémoire, ce qui m'arriva lorsque je vous vis dans la roche de la Fée, j'ai lieu de craindre que tout ce que je vois maintenant disparoisse, comme les illusions flatteuses d'un rêve agréable, & qu'après m'être livré aux douceurs de tous les plaisirs qui regnent dans ce séjour charmant, il ne me reste enfin, que le triste souvenir de ce bonheur imaginaire, pour me consumer, & me faire mourir. Non, non, Don Fernand, lui répondit, Grassinde, ne craignez point, en méritant mon affection, vous avez vaincu tous les charmes qui pouvoient vous ravir vo-

tre félicité, vous me posséderez toute ma vie, & tous les autres biens seront encore joints à celui-là; songez seulement à vous faire instruire, afin que nous soyions unis pour toujours, & que vous ne soyiez plus dans la crainte de me perdre. Quoi, Madame, lui répondit Don Fernand, en lui baisant la main, faut-il dans la situation où nous sommes que mon bonheur soit differé jusqu'à ce que je sois Chrétien, & ne pourrois-je pas obtenir de vous une faveur anticipée sur le mariage? Ah, ha, Seigneur Don Fernand, lui dit en riant Graffinde, vous commencez donc à vous reconnoître? Je ne sçais encore, reprit-il, ce que je suis, & il me semble qu'il n'y a que ce moyen qui puisse me donner une securité de mon bonheur; un rêve ce me semble, répartit Graffinde, pourroit faire le même effet; n'avez-vous jamais rêvé que vous obteniez de quelqu'une de vos Sultanes, ce que vous voudriez exiger de moi, & s'il est vrai que l'effort de l'imagination, puisse nous faire sentir dans un rêve, le même plaisir; ce que vous demand-

dez n'eſt plus une preuve certaine de votre bonheur, & j'ai lieu de croire que vous rêvez de l'heure que je parle, de me faire une pareille propoſition. Songez, Songez Don Fernand que vous êtes Mahometant, & que je ſuis Chrétienne, & que je ne puis ſans violer les préceptes ſaints de ma Religion, avoir aucun commerce avec vous; mais je ne ſuis pas ſurpriſe qu'ayant été élevé dans un lieu où l'habitude (autoriſée des préceptes d'une Religion prophane fait regner avec empire la moleſſe, & la ſenſualité, vous puiſſiez juger des filles Chrétiennes comme de vos Sultanes.) Je vous jure, Madame, repliqua Don Fernand que j'ai eu ſi peu de commerce avec toutes les Sultanes du Serail, que je puis aſſurer avec ferment que j'en ſuis ſorti avec ma premiere innocence, & que mon cœur ignoroit ce que c'étoit que l'amour avant le moment que j'eus le bonheur de vous voir la premiere fois. Si cela eſt, repartit Graſſinde, je vous en eſtimerai davantage, & je comptera beaucoup plus ſur votre fidelité que je n'aurois fait ſi vous aviez contracté le poiſon

de ces lieux effeminez, & puisque vous êtes déja instruit par les soins charitables de votre mere, répondez au dessein de Dieu, qui veut vous sauver; c'est le premier bonheur que je veux vous procurer, & celui de me posseder le suivra presque en même-tems.

Enfin, Madame, continua Dona Victoria, pour finir cette histoire, crainte de vous ennuyer, je vous dirai que le jeune Prince se fit Chrétien, & bien-tôt après, devint l'époux de la belle Grassinde, & que de ce mariage sont sortis tous les Seigneurs de ce Château jusqu'à mon Epoux; car le frere de Grassinde ne se maria point: & pour ce qui concerne le pauvre Gentilhomme, dont nous avons parlé, dès qu'on n'eut plus d'interêt de le retenir dans le lieu enchanté, où Grassinde l'avoit confiné, on lui rendit la liberté, & tout ce qui lui resta, pour fruit d'une si dure détention, furent les leçons qu'Agesilande lui fit entrer dans la mémoire à bons coups de verges.

L'histoire étant finie Dulcinée prenant la parole, dit: Madame, cette

agréable histoire que vous avez racontée avec toutes ses circonstances, comme une chose véritable dont on conserve ici des preuves, me paroît d'autant plus dangereuse à ranconter à mon mari, & je craindrois fort qu'au lieu de le guerir, ou du moins de calmer pour quelque tems sa passion de Chevalerie Errante, elle le confirmât aucontraire dans toutes les rêveries de ses Livres; c'est pourquoi il est de votre prudence & de la charité, d'y faire attention. Aprés ce petit avertissement, on remit sur le tapis ce qu'on avoit médité de faire pour obliger notre Héros de retourner chez lui, & bientôt après on retourna au Château, parce qu'on attendoit de moment à autre Don Quichotte.

Fin du troisiéme Volume.



TABLE

DES CHAPITRES contenus au troisiéme Volume.

CHAPITRE XLI.

Fin de la Table des Chapitres du troisiéme Volume.





